

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, AVRIL 1925.

No 8

## Calculons un peu

**P**OUR enrayer le courant qui permet aux villes de se gonfler outre mesure pendant que les campagnes se vident, il y a toute une campagne d'éducation à poursuivre. Les éléments de cette campagne devront nécessairement être multiples, car les causes de la course vers les villes sont nombreuses.

Il est nécessaire de chanter la vie heureuse de la campagne, mais il existe un préjugé que l'on n'a pas encore sérieusement entrepris de démolir et qui, cependant, ne manque pas de jouer un rôle dans cette crise. Ce préjugé, on le trouve généralement imprimé dans les articles d'un trop grand nombre d'apôtres de la terre, il est presque continuellement suspendu aux lèvres des orateurs, et il est tellement répandu qu'on risque de n'être pas pris au sérieux si on le dénonce.

Ce préjugé répète continuellement aux gens de la terre la supposée vie facile des gens à col blanc des villes, vie facile tant au point de vue de la petite somme de travail que l'on exige qu'à celui des fortunes qui se trouveraient à la portée de tout le monde.

Il faut dire et répéter, parce que c'est l'exacte vérité, qu'en ville comme ailleurs, pour gagner sa vie il faut travailler, que la plupart du temps il faut même travailler très fort ; il faut dire, parce que c'est une vérité d'expérience facile à contrôler, qu'en ville peut-être plus qu'ailleurs les fortunes se font difficilement, et que pour un qui réussit il y en a cent qui ne parviennent pas même à l'aisance.

Notre ami Louis Arneau s'est attaqué à ce préjugé l'autre jour dans la page agricole de *l'Action catholique*. Nous croyons devoir souligner son attaque et l'accentuer même, parce qu'il est important que l'on cesse de croire à cette supposée vie facile des villes et aux richesses qui y viennent en dormant.

M. Arneau a montré aux cultivateurs ce qu'il en coûte, en ville, à une famille de cinq personnes qui veut se contenter d'exister, et il arrive quand même à découvrir qu'il faut au moins déboursier à cette fin une somme de \$802.00 par année.

“ Et ”, dit-il, “ je demeure en deça de la vérité. Il m'aurait fallu ajouter d'autres dépenses pour l'église — on ne vit pas comme des bêtes en ville ; pour le médecin — on a le droit d'être malade en ville ! et, on l'est tout comme à la campagne ; pour les livres de classe, pour les tramways, pour les petits voyages, pour la correspondance, pour les journaux, pour bonbons, étrennes et petits cadeaux, pour le tabac, car, on fume aussi à la ville.

“ Je m'arrête, j'ai peur de mes chiffres et de ceux que je devrais y ajouter.

“ Que ça coûte cher, vivre à la ville.

“ Que serait-ce donc si je prenais le coût actuel de la vie ? ”

Voilà le langage qu'il faut tenir, car il y a un bout pour mal guider les gens et les jeter à pleins chars dans les villes où, la plupart du temps, ils souffrent bien plus souvent qu'ils ne jouissent.

\*

\* \*

Celui qui veut venir en ville doit d'abord se rappeler qu'il lui faudra s'y trouver de l'emploi.

Or, les positions sont généralement rares, et pour les fils de la terre elles le sont encore plus. L'homme de métier aura peut-être plus de chance ; mais l'homme de métier sort du village, lui, et en allant en ville, il ne fait souvent que changer de boutique et de ville. Le fils de la terre sera la plupart du temps journalier, ou manœuvre, c'est-à-dire qu'il devra au moins chômer trois mois par année. S'il gagne quatre piastres par jour, on estimera qu'il reçoit un gros salaire. Bien souvent aussi il recevra beaucoup moins.

S'il ne manquait pas une journée de travail, à ce salaire, il pourrait attacher les deux bouts, à la condition expresse cependant d'être fort économe. Ce salaire lui donnerait, en effet, un revenu de \$1,200 par année. Mais il perdra du temps, quelquefois beaucoup de temps. Il aura le sort général des journaliers, des manœuvres et de la plupart des hommes de métiers qui doivent travailler à l'extérieur, et pourra s'estimer heureux de retirer une année de \$900.00.

C'est donc dire qu'en acceptant les chiffres extrêmement modestes de notre ami Arneau, il réussira à exister avec sa famille.

En réalité, ce n'est pas pour mener une vie aussi modeste que l'on peut préférer la ville à la campagne.

\* \* \*

“ Que ça coûte cher, vivre en ville, dit M. Arneau. ” Et il a raison. Un ouvrier très économe a fait récemment son budget. Il est chef d'une famille-type, et n'a pas dépensé un sou mal à propos. Sans tenir compte d'une foule de dépenses qu'il devra faire dans l'année, mais qu'il n'a pas eu à rencontrer pendant les mois surveillés, il est arrivé avec une dépense de \$18.75 par semaine.

Or, dit-il, je ne gagne que \$18.00 et j'arrive nécessairement en dessous chaque mois.

Le Bureau du Ministère du Travail fédéral estime que le coût moyen de la vie dans les villes canadiennes pour une famille de cinq personnes pour la nourriture, le combustible et le logement, se chiffre à près de \$21.00 par semaine.

C'est le chiffre qu'il faut prendre, et il nous dit que pour faire manger, pour loger et chauffer une famille de cinq personnes, il en coûte \$1,092 par année.

A cela il faut ajouter le vêtement pour cinq personnes ; et tout ce que notre ami énumère sans cependant y mettre des chiffres.

\* \* \*

Pour résumer, le bureau des statistiques du travail américain estime que pour vivre modestement, une famille de cinq personnes doit aux États-Unis, se faire un revenu annuel de \$1,400. Et ça ne coûte pas moins cher chez nous, car un climat plus rigoureux nous oblige à plus de dépenses, notamment pour le chauffage et l'habillement.

Il faut donc dire à ceux qui veulent abandonner la terre pour la ville, que s'ils n'ont pas des raisons de croire qu'ils pourront gagner \$1,400 par année, ils peuvent se dire à l'avance qu'ils devront se priver et priver leur famille de choses nécessaires.

Il faut leur dire que la proportion de ceux qui gagnent ce salaire nécessaire n'est pas si forte qu'on le dit, et qu'en conséquence le nombre des familles à qui il manque du nécessaire tout le long de l'année est relativement grand.

Il faut leur dire encore que si sur leur terre ils réussissent simplement à attacher les deux bouts, s'ils mangent une saine nourriture à leur faim et s'habillent chaudement, pour avoir le même confort en ville, il leur faudrait au moins gagner \$1,400 par année.

Demandons-leur de calculer ce qu'il leur en coûte pour vivre chez eux et, ces calculs faits, dans la plupart des cas, ils verront qu'une mauvaise année sur la terre correspond généralement à une bonne année en ville.

\* \* \*

Comme le conseille si bien M. Arneau, “ De grâce, avant de prendre une décision finale, pensons-y sérieusement. ”

Avant de quitter notre terre, calculons donc ce qu'en réalité la terre nous donne et cessons de commettre cette erreur trop générale de ne pas compter comme revenu tout ce qu'on a dépensé pour vivre, et tout ce qu'il aurait fallu acheter si on avait été à la ville. N'oublions pas que, s'il veut manger une carotte, un oignon, boire un verre de lait, l'habitant de la ville doit l'acheter avec de l'argent sonnante.

Ces calculs faits, on verra que si les années sont dures à la campagne elles ne sont pas plus roses en ville. Rappelons-nous que depuis cinq ans, pas une ville canadienne ou américaine n'a été exempte de chômages sérieux. Rappelons-nous que les gouvernements, les municipalités ont dû distribuer des secours et que les sociétés St-Vincent de Paul n'ont jamais tant travaillé.

Ce qui veut dire éloquemment que la crise est générale et que sous prétexte de l'éviter en démenageant en ville, souvent on ne réussit qu'à changer seulement le mal de place.

Thomas POULIN.

## Les oeufs de Pâques du Dauphin

(CONTE DE PÂQUES)

**L**E jour se levait à peine, et déjà dans la demeure de Thibault, le tourneur sur bois de la rue de la Huchette, une femme et un tout jeune homme étaient habillés et prêts à sortir. A l'air de désolation répandue sur leurs traits, ainsi qu'à leurs yeux rougis et gonflés de larmes, on devinait qu'une grande affliction venait de les frapper.

— Voyez-vous, mère, disait l'adolescent, nous ne pouvons rester ainsi sans rien tenter pour délivrer mon père. Le créancier qui l'a cruellement fait appréhender au corps et conduire au Châtelet n'est peut-être pas un méchant, et il faut le supplier de nous le rendre. La prison pour dettes n'a rien d'infamant, et nous aurons encore le droit de porter haut la tête quand nous serons hors de ce mauvais pas !

— Mon pauvre Huguet, tu raisones comme un enfant que tu es. Demain, on viendra tout vendre ici. Si le produit de nos modestes meubles arrive à couvrir le montant de la dette, mon cher Thibault sera relâché... Sinon !... il restera dans son cachot...

— Mais, ma mère, mon père est donc prisonnier pour sa vie entière ? Jamais la vente de nos hardes ne réalisera les trois cents écus qui lui sont réclamés ! Si encore je pouvais travailler !...

Et disant ces mots, Huguet regarda autour de lui.

— Ah ! voilà ! s'écria-t-il... J'ai une idée !... Je vais aller à travers les rues offrir aux passants le chef-d'œuvre construit par mon Père lorsqu'il brigua la maîtrise (1) de tourneur ! Comme c'est une très belle pièce, je suis certain d'en tirer du bel argent. Je vais me rendre

au Louvre, auprès des guichets, et j'ai espoir que quelqu'un des riches seigneurs appelés par leur service auprès de notre bien-aimé roi Henri quatrième s'intéressera à ma marchandise et la payera princièrement. Qu'en dites-vous, mère ?

— Tu est courageux, mon petit. Dieu bénira ta tentative. En attendant, je vais prier pour ton succès. Va ! et bonne chance !

Le cœur débordant d'ardeur, Huguet se mit en route, en quelques minutes il franchit la courte distance qui séparait sa demeure du palais. Installé auprès d'une porte pratiquée en face de la Seine, il attendit, sa pièce devant lui.

Pour se distraire et afin de passer le temps, il remuait les diverses parties de l'objet précieux. Comme toutes étaient munies d'un mécanisme ingénieux, elles se mouvaient lentement, d'après un ordre minutieusement réglé.

Doucement, Huguet tourna la manivelle, et aussitôt la porte de la citadelle de bois que l'objet représentait s'ouvrait. Une dame, en costume du temps de François Ier, en sortit. Elle s'avança sur le perron. Un jet d'eau se mit à couler, deux gardes juchés au sommet des tourelles sonnèrent de la trompe, tandis qu'au bout d'un étroit parterre deux paons blancs, criaient en faisant la roue.

— Oh ! que c'est joli ! s'écria soudain une petite voix admirative au-dessus de lui... Je veux voir cela. Monte... vite...

Huguet leva la tête.

Un enfant de sept ans, le visage triste, coiffé de beaux cheveux bruns bouclés et vêtu d'un riche pourpoint à col de fine dentelle, se penchait à une fenêtre du palais et lui faisait signe d'approcher.

— Allons, monte, répéta-t-il d'un ton autoritaire.

— Je veux bien ! répondit le marchand, mais par où passerai-je ?

— Par les guichets, d'abord..., puis par l'escalier de marbre.

— On m'arrêtera ?

— Non, non, tu diras que tu es attendu par M. de Nogaret !... Hâte-toi... je m'impatiente ! !

Huguet ne lambina point et pénétra dans le palais, s'attendant à chaque pas à être questionné et arrêté. Mais les gardes étaient sans doute très occupés à trinquer à l'occasion de Pâques, et nul ne remarqua ni l'adolescent ni le gros colis qu'il apportait.

Un instant après, Huguet arrivait au haut de l'escalier où le petit garçon qui l'avait appelé l'attendait en trépanant.

— Ah ! te voilà, enfin ! Je suis joliment content. Viens vite ! mon gouverneur est chez le roi ! Moi, je m'ennuie... tu me distrairas !

(1) Les règlements des anciennes corporations ne permettaient d'obtenir la maîtrise qu'après l'exécution d'un chef-d'œuvre.

— Je suis à votre disposition, Monseigneur, répondit Huguet qui pensait avoir affaire au fils d'un des gentilshommes du palais.

— Tu vas faire marcher tous les bonshommes alors !... Que c'est amusant ! Je ne voyais pas très bien de la fenêtre... mais, ici, tout près, ce sera beaucoup plus divertissant. Je m'ennuyais tellement, si tu savais !... et depuis si longtemps !... D'ailleurs, ajouta-t-il avec un soupir, il en est toujours ainsi... je ris bien rarement ! !

— Oh ! mais cela n'est pas sérieux, s'écria Huguet, vous finirez par tomber malade en agissant de la sorte ! Moi, je ne sais pas ce qu'est languir... je n'ai jamais eu le temps.

— Tu en as de la chance ! s'écria l'enfant d'un air d'envie.

Cependant Huguet mettait le mécanisme en marche, et soudain tous les automates fonctionnèrent.

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! Je veux que tu me vendes ce joli jouet... Hélas ! je ne pourrais te le payer sur-le-champ, car je n'ai plus un sou dans mon escarcelle... Et pour comble de malchance, je suis puni, J'ai désobéi plusieurs fois cette semaine, et mon père m'a privé d'œufs de Pâques.

— Si vous lui demandiez bien gentiment, et en l'embrassant bien fort, de vous pardonner, je suis certain qu'il se laisserait toucher !

— Oh ! tu ne le connais pas ! Quand il dit non, c'est non !

— Il est donc bien terrible ?

— Quelquefois ! murmura l'enfant d'un air énigmatique... Mais ne pensons plus à cela... Re commençons plutôt notre partie.

Sans se lasser, Huguet tourna la manivelle, la belle dame se montra, les hérauts sonnèrent, les paons crièrent et le jet d'eau retomba en pluie fine dans son bassin de bois peint.

Les deux enfants étaient si profondément absorbés dans leur jeu, qu'ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir et qu'ils ne virent pas un homme, de taille moyenne, aux cheveux gris et à l'œil vif et clair, entrer dans la salle.

— Eh bien ! Louis, s'écria-t-il, je vous y prends encore à baguenauder ! Mais, ajouta-t-il avec surprise, quel est cet enfant, et comment se fait-il qu'il soit là ?

— Il passait sous les fenêtres, Monseigneur, et je l'ai appelé... je m'ennuyais tout seul !...

— Tout seul ? On vous avait donc abandonné ?

— Oui, mon père !

— Ah ! comment se fait-il qu'on ait osé...

Et se tournant vers Huguet, tremblant de tous ses membres :

— Par où es-tu monté ? Il n'y avait donc aucun suisse aux guichets ?

— Personne ne m'a aperçu, Seigneur.

— Vraiment ? Cela montre combien ma maison est bien gardée... Je punirai ceux qui

savent si parfaitement observer leur consigne. Heureusement, j'ai eu envie de venir vous embrasser, Louis, sans cela vous eussiez joué tout le jour sans réfléchir...

— Oh mon père !

— Il est cependant l'heure d'étudier. Vous avez commencé la matinée en vous divertissant, je ne me fâcherai pas... Mais en voilà suffisamment. Faites reconduire votre compagnon jusqu'à la poterne, et prenez votre livre...

— Encore un moment, je vous en prie, mon père !

— Oubliez-vous que vous êtes puni ?

— Hélas ! non.

Tout en parlant, le gentilhomme s'était approché d'Huguet et examinait avec attention les diverses parties du chef-d'œuvre de maître Thibault.

— C'est très ingénieux, déclara-t-il C'est toi qui as imaginé ce mécanisme ? questionna-t-il en se tournant vers l'adolescent.

— Oh ! non, Monseigneur. C'est mon père !

— Quel homme habile ! Comment se nomme-t-il ?

— Thibault, rue de la Huchette... du moins, il y était hier encore, mais...

Et des larmes brûlantes qui s'échappaient de ses yeux l'empêchèrent de continuer.

— Quelle est la cause de cette désolation ? Ton père serait-il malade ? fit le gentilhomme avec commisération.

— Non, Monseigneur ! c'est bien pire ! Hier, il a été arrêté pour dettes... Il avait acheté de beaux bois pour confectionner des meubles... mais il avait mal combiné son affaire, et n'a pu payer ses acquisitions à l'échéance... Alors on s'est emparé de lui, et demain on vendra tout chez nous si nous n'avons pas remboursé son créancier... Alors, comme je suis trop malheureux à cette pensée, j'ai pris le chef-d'œuvre de mon père et suis venu l'offrir à la porte du Louvre, espérant que, peut-être, un des riches seigneurs de la suite de notre bon roi l'achèterait très cher.

— Ah ! je comprends ! et je ne veux pas que ton espérance soit déçue. Prends cette bourse et laisse-nous ton jouet. Je l'offre à mon fils pour son œuf de Pâques !...

\* \* \*

Lorsque deux heures plus tard, Huguet regagna la maison paternelle, le cœur content et l'âme débordante d'allégresse, il fut accueilli par une douce surprise.

Auprès de l'âtre flamboyant, son père et sa mère étaient assis. Toute tristesse avait disparu de leurs yeux, et une expression de félicité illuminait leurs traits.

— Comment, mon père ! s'écria l'enfant, vous ici ? Quel bonheur ! nous avons donc rêvé votre départ ?

— Non, mon fils. Mais un ordre de Sa Majesté est arrivé au Châtelet, et j'ai été sur-le-champ rendu à la liberté.

— Un ordre du roi ?

— Il paraît que l'un de ses familiers s'est intéressé à ma personne et a pu obtenir ma grâce. De plus, je dois demain matin me rendre au palais afin d'y prendre une commande !

Huguet baissait la tête et demeurait rêveur... Et tout à coup, saisi d'un souvenir, il regarda attentivement l'effigie frappée sur l'un des écus d'or qu'il rapportait.

— Le roi ! C'était le roi ! s'écria-t-il, et le petit garçon était notre cher monseigneur le dauphin. Oh ! qu'il est bon, simple et pitoyable au pauvre monde, et que je l'aime !

Et tout d'un trait, coupant son récit d'exclamations enthousiastes, le jeune homme raconta à ses parents émerveillés toute son aventure de la matinée. Les braves gens comprirent aussitôt à quel haut protecteur ils devaient d'être réunis, et bénirent sa généreuse intervention.

Par la suite, maître Thibault devint ébéniste du palais, et son fils, qui lui succéda dans cette charge, ne connut jamais, grâce à la protection du roi Louis XIII, que des jours de bonheur et de prospérité.

Marcel d'ENTRAYGUES.

## QUI SUIS-JE ?

... Pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?

Atome dans l'immensité,  
Minute dans l'éternité,

Ombre qui passe et qui n'a plus été !

Peux-tu m'entendre sans prodige ?  
Ah ! le prodige est ta bonté !

Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;  
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant  
[t'adore.

LAMARTINE

(*Harmonies II.*)

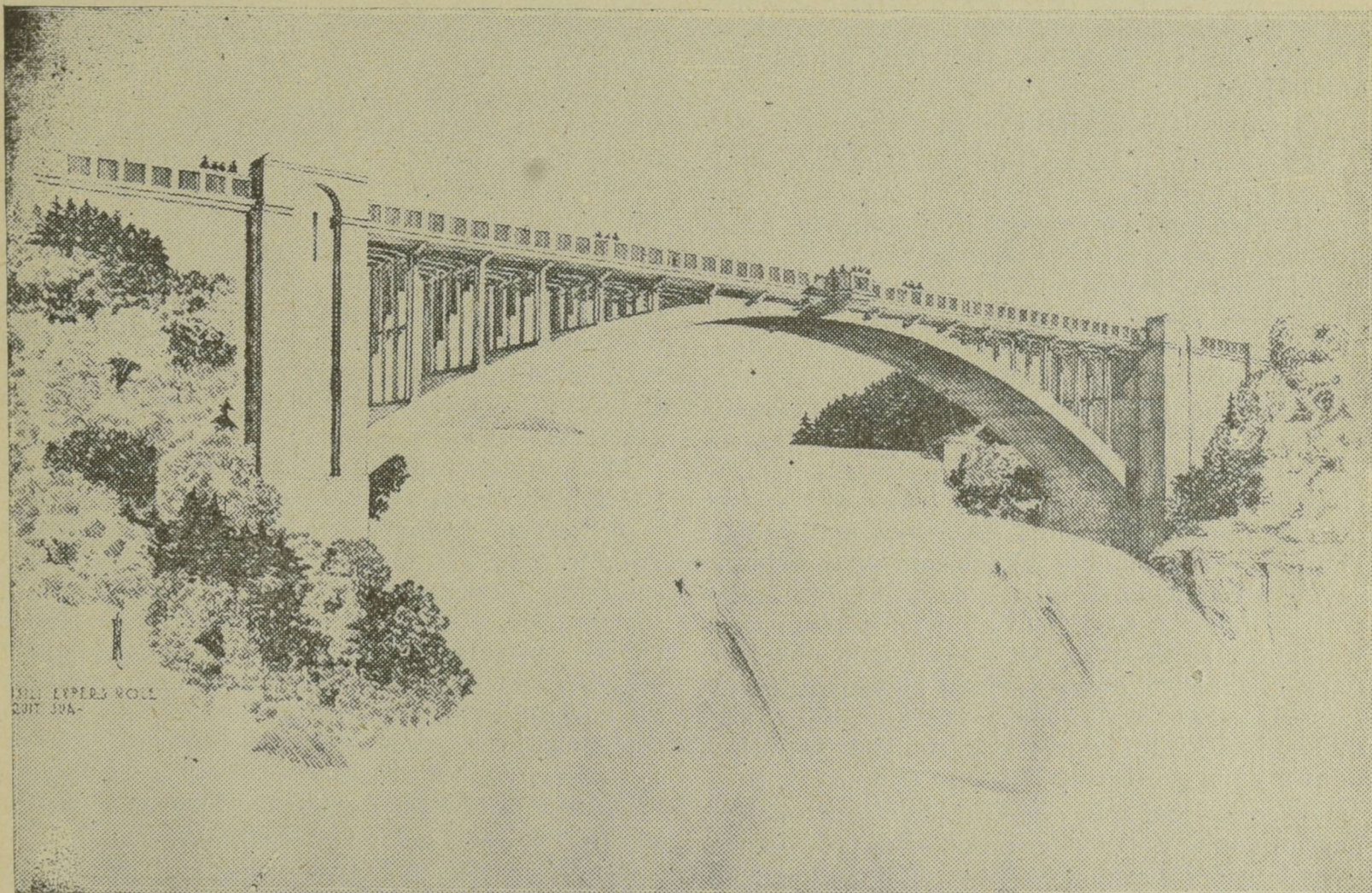
## BEAUX DRAMES

“ L'EAU-DE-FEU ”, drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

“ LE FILS MAUDIT ”, drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'*Apôtre* et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.



PROJET D'UN PONT SUR LA RIVIÈRE MONTMORENCY.  
(Plan de M. Art. Surveyer, de Montréal).

## Saint Jérôme chez Marcella

**G**RANDE fut la joie de Marcella et de ses compagnes, lorsque Jérôme, cédant enfin à leurs instances appuyées par celles du vénérable Damase, qui occupait alors la chaire de Pierre, consentit à faire, dans la demeure de la première, quelques lectures de ses travaux sur les Écritures.

C'était sur l'Aventin, aujourd'hui presque solitaire, mais alors couvert des habitations de riches Romains, que Marcella avait son palais.

On sait le luxe de ces maisons patriciennes : la cour intérieure embellie de fontaines, les portiques décorés de statues, les pavés de mosaïque, le triclinium, vaste comme un temple, meublé de lits moelleux sur lesquels les convives se couchaient autour des maîtres. Celle de Marcella était aussi magnifique qu'aucune autre, mais, au lieu de servir aux fêtes d'un épicurisme subtil ou grossier, elle abritait de pieuses veuves, des femmes ferventes, des jeunes filles portant le *flammeum* des vierges chrétiennes, qui pour marcher plus sûrement dans les voies évangéliques et préserver leur foi des tentations du monde, étaient venues se grouper autour de Marcella et de sa vénérable mère Albina, sœur du pontife païen Albinus. C'était comme le premier couvent de femmes en Occident.

L'époque était malheureuse.

Sans doute, l'heure des persécutions était close. Les basiliques s'ouvraient au grand soleil, et les catacombes ne voyaient plus que les pieux fidèles qui venaient y vénérer les traces des martyrs ! Mais le triomphe, la sécurité sont plus nuisibles à la vertu que la persécution, qui raidit et virilise. Insidieuses, les hérésies naissaient, se diversifiaient en nuances infinies. D'autre part, le paganisme officiellement vaincu régnait encore dans les lois, les mœurs, les fêtes, et sa volupté latente s'insinuait jusque dans la vie chrétienne qu'elle ne laissait pas d'énervier et de corrompre. Les pires désastres menaçaient l'empire, et ce même IV<sup>e</sup> siècle sera à peine révolu que Rome tombera sous les coups des Goths d'Alaric. Ceux qui avaient quelque prévision du sombre avenir semblaient chercher dans le plaisir l'oubli de leur angoisse patriotique. Les autres, la bête vulgaire, n'avaient qu'à suivre l'impulsion du paganisme excitateur pour s'y livrer jusqu'à l'orgie.

On comprend que des âmes d'élite se soient passionnément attachées aux vérités chrétiennes dans lesquelles étaient, non seulement le germe de résurrection, mais toute noblesse et toute pureté. Des hommes, des femmes, aussi, étaient allés se cacher au désert de Chalcis, aux bords

du Nil, dans la Thébaidé. Le palais de Marcella était une manière de Thébaidé à Rome.

Nous connaissons quelques-unes des femmes qui vivaient avec Marcella et la vénérable Albina. C'était Marcellina, fille d'un gouverneur des Gaules et sœur de celui qui devait être l'illustre évêque de Milan, saint Ambroise ; Léa, d'une grande famille patricienne, et que ses vertus ont fait placer sur les autels ; Azella, douce et si pieuse, "l'âme joyeuse, enjouée avec gravité, grave avec enjouement, austère et aimable, charmante simplicité, un silence qui parlait, une parole qui était un silence... vraie perle dont à Rome chacun savait le prix, car vierges, veuves, femmes du monde, plébéiens et patriciens la vénéraient". (Ce portrait est de la plume même de saint Jérôme.)

Avec Fabiola, l'altière descendante des Fabius, c'était la pénitence dans ce qu'elle a de plus rigoureux qui édifiait le monde pieux de l'Aventin. Fabiola avait mené la vie d'une patricienne dissipée et avide de plaisirs, et son divorce suivi d'un second mariage l'avait fait retrancher de la communion de l'Église.

On voyait aussi, au palais de l'Aventin, Paula, qui descendait, elle, de Paul-Émile que notre *De Viris* nous montra si magnanime envers Persée, et qui jouit à Rome d'un si beau triomphe divisé en trois journées. Depuis la mort de son époux bien-aimé Toxotius — de la famille des Julis, — elle était devenue un exemple de ferveur et de charité. Une de ses filles l'accompagnait toujours, cette délicieuse Eustochium, qui devait aller si loin dans la voie de la perfection et que Jérôme nous a montrée si douce, d'une pureté angélique et d'une intelligence vive et profonde qui ne se faisait qu'un jeu de tout ce qu'on voulait lui apprendre, jusques et y compris la langue de David et des prophètes.

D'autres encore vivaient sous la direction de Marcella ; quelques-unes dont le nom du moins est parvenu jusqu'à nous, Sophronie, Principia, Félicité, et cette jeune Furia qui descendait de Camille.

Ces femmes, qui représentaient ce que le patriciat romain avait de plus illustre, avaient rompu avec le monde, son luxe, ses raffinements dans la nourriture, ses plaisirs. Vêtues de robes sombres, elles chantaient les psaumes plusieurs fois le jour, étudiaient et méditaient les Écritures, s'entraînaient aux vertus les plus opposées à leur ancien genre de vie comme aussi au vieil orgueil romain, et on les vit glisser dans ces quartiers misérables de Suburre et des Esquilies, où certainement jamais les Fabii et les Marcelli n'eussent voulu mettre le pied, de peur de souiller leurs chaussures.

Cette charité, à laquelle dix-neuf siècles de christianisme nous ont habitués, était alors une chose extraordinaire. Pline le Jeune, le meilleur des Romains pourtant, eût été bien surpris

d'une démarche pareille, mais que fût devenue sa surprise si, soulevant le cape brune de ces charitables visiteuses, il eût reconnu la petite-fille du vainqueur de Zama ou du fameux Temporiseur.

Jérôme était arrivé à Rome à l'occasion du Concile de 382, avec les évêques Paulin, d'Antioche, et Epiphane, de Salamine, mais sa réputation l'y avait précédé. On connaissait sa retraite au désert de Chalcis, sa pénitence rigoureuse, sa science, ses travaux sur les Écritures, ses polémiques éloqu岸tes et victorieuses contre tout ennemi de la foi. On connaissait surtout ses lettres. Elles étaient lues et relues avec délices dans tout le monde chrétien, et le pape Damase pouvait lui-même écrire au solitaire : *Epistolas quas aliquando in eremo dictaveras tota aviditate legi atque descripsi* (1).

Nul doute que Marcella et ses compagnes n'en fissent également leurs délices ; Fabiola, un jour, pourra faire à Jérôme la surprise de lui réciter par cœur, bien qu'elle soit longue, sa lettre à Héliodore sur les vanités du monde et les joies déjà célestes " du désert émaillé des fleurs du Christ ".

Jérôme n'était point venu à Rome pour faire des conférences aux femmes, et la curiosité féminine était une chose qu'il devait exécrer particulièrement. Mais il apprit peu à peu quelles femmes étaient celles qui sollicitaient de lui des lumières, leur vertu, leur genre de vie, l'exemple qu'elles donnaient au monde en ce temps de mollesse raffinée et de compromissions dangereuses, et Damase acheva de le persuader du bénéfice que l'Église elle-même pouvait retirer de la pieuse ardeur de ce cénacle de l'Aventin. Et Jérôme accepta de faire quelques lectures avec gloses devant Marcella et ses amies.

On se représente ce que furent ces séances. Sous le portique qui entourait l'atrium, ou dans une des vastes salles pavées de mosaïque et aux lambris de bois précieux, avaient pris place Marcella et Albina sa mère, et à côté d'elles Azella, Fabiola, Paula et ses trois filles Blezilla, Pauline et la douce Eustochium, d'autres encore, quelques prêtres qui avaient pu se glisser dans l'assemblée, tels Dananon et Océanus, puis l'ami de jeunesse de Jérôme, le sénateur Pammachus ; en face d'eux, le solitaire de Chalcis, les pieds nus sur le marbre, en robe de bure, le visage ascétique aux traits énergiques, où se marquaient les luttes, les veilles, les jeûnes du désert, son soleil brûlant et sa dévorante atmosphère. La voix était âpre et dure, ainsi qu'il crut devoir s'en excuser.

— Je me suis rouillé sur le latin, dit-il, à force de parler ou plutôt de siffler l'hébreu.

Disons aussi que sa qualité de Dalmate y était pour quelque chose.

(1) Les lettres que tu as jadis écrites dans la solitude, je les ai lues avec la plus grande avidité et même je les ai recopiées de ma main.

Mais cette rudesse d'accent ajoutait encore à l'effet de sa parole, et quand le feu de son éloquence s'y joignait, les patriciennes du mont Aventin croyaient entendre Elie ou l'un de ces prophètes dont il semblait avoir hérité le génie ardent et sombre.

Un cœur délicat capable du dévouement le plus entier se cachait sous l'extérieur austère de Jérôme. Bientôt il conçut la plus vive admiration pour la vertu de ces femmes, leur noble intelligence, leur désir véhément de marcher toujours plus vite dans les voies de Dieu, et il devint leur directeur.

Directeur d'âmes ! Voilà bien encore une étrange nouveauté, qu'il était interdit au paganisme de seulement imaginer. Et quelles âmes, en effet, ses pontifes eussent-ils pu diriger ? De quelle autorité spirituelle étaient-ils revêtus ? Surtout vers quel idéal eussent-ils pu conduire leurs fidèles ? Il faut aux directeurs d'âmes une charité épurée, surnaturelle, en dehors de l'humanité et que la loi d'amour importée du Christ peut seule donner à un homme. " Le devoir du prêtre, disait Jérôme, est d'aimer les âmes, toutes les âmes, d'un amour paternel, et sa gloire est de les faire avancer dans la vertu. " Ne croirait-on pas entendre saint François de Sales, ou Fénelon, ou l'abbé Perreyve ?

Jérôme prit donc les nobles femmes de l'Aventin sous sa direction, leur imprimant l'élan rude et puissant qui devait faire de la plupart d'entre elles des saintes couronnées par l'Église. Il ne les ménageait point et exigeait toujours plus de jeûnes, toujours plus de renoncement et d'humilité, flétrissant les mœurs et les distractions du monde, avec lequel il voulait qu'elles rompissent sans retour.

" Ne fréquentez pas les maisons des femmes du monde, et ne donnez pas à vos yeux le spectacle de ce que vous avez dédaigné pour vous consacrer à Dieu. Les femmes s'enorgueillissent d'avoir pour mari un homme constitué en dignité. L'épouse de l'empereur voit aussi accourir à elle des troupes empressées. Mais vous, épouses de Dieu, qu'avez-vous besoin de vous produire auprès de l'épouse d'un homme ? Sachez qu'il est permis ici d'avoir un saint orgueil. Sachez que vous n'êtes au-dessous d'aucune de ces femmes, que vous l'emportez au contraire sur toutes. Mais ce ne sont pas seulement celles qui sont enflées de l'importance de leurs maris que je vous conseille de fuir, celles qui étalent tout le luxe de la vie mondaine, que des troupes d'esclaves environnent, dont les riches vêtements sont tissés de filets d'or ; évitez aussi ces veuves qui le sont par nécessité. Leur habit est changé, non leur vanité et leur luxe. Des troupes d'esclaves précèdent toujours leurs litières, et à voir leur visage fardé et vermeil, on dirait non pas qu'elles ont perdu un mari, mais plutôt qu'elles en cherchent, etc. "

Nous ne nous tenons pas d'ouvrir ici une parenthèse et d'y insérer ce portrait de la *chrétienne relâchée*, tracé par la plume de ce La Bruyère du IV<sup>e</sup> siècle :

“Fuyez comme la peste des pestes ces vierges et ces veuves qui s'en vont de maisons en maison, oisives et curieuses, prêchant le relâchement, n'ayant souci que de leur corps, et répétant perpétuellement : “Ma petite amie, usez de votre bien et jouissez de la vie pendant que vous êtes en santé.” C'est ainsi qu'elles mollissent et ébranlent peu à peu les âmes les plus fermes. Elles disent encore : “*Tout est pur pour les purs*. Moi, ma conscience me suffit. Un cœur pur, voilà ce que Dieu désire. Pourquoi s'abstenir, par exemple, des aliments que Dieu a créés pour notre usage ?” Et avec ces bonnes raisons, elles mènent facile et joyeuse vie. Et si elles voient une vraie vierge pâle et mortifiée : “La pauvre fille, la moinesse, la manichéenne !” Voilà les noms qu'elles lui donnent. Mais elles, on les voit en public appeler tous les regards, et pour de furtifs coups d'œil, attirer sur leurs pas des troupes de jeunes hommes : une robe légère avec quelques filets de pourpre, une chevelure attachée négligemment pour retomber avec plus de mollesse, un voile voltigeant sur les épaules, des manches courtes et serrées, une démarche brisée et nonchante, voilà toute leur vertu ; et le monde fait leur éloge. “Voilà dit-on, une piété aimable et simple.”

N'est-ce pas, en vérité, un joli tableau de la mondaine au IV<sup>e</sup> siècle ?

Mais revenons aux vraies chrétiennes de l'Aventin.

“Il ne faut point d'inconséquence, leur disait Jérôme : un habit de veuve ou de vierge et des habitudes de femme mondaine. Quiconque a choisi la vie parfaite doit marcher dans la vie parfaite... Votre profession de veuve ou de vierge consacrée à Dieu est souverainement libre, et c'est ce qui en fait le mérite. Qu'elles y renoncent, celles qui n'en peuvent porter l'honneur, sinon qu'elles en remplissent les devoirs.

“Au reste, celui qui pense familièrement à la mort ne trouve rien d'excessif à ces renoncements, et la pensée de la mort était une de celles qu'il voulait que “ses filles” eussent toujours présente à l'esprit. A Marcella, qui avait déclaré aimer cette pensée de Platon : “La vie est la méditation de la mort”, il donnait celle-ci de saint Paul à préférer : “Oui, il est beau de vivre comme devant mourir, mais il est plus beau de mourir pour vivre.”

Mais l'amour de Dieu était le stimulant par excellence, le vrai.

“L'amour rend tout facile et doux. Il n'y a point de labeur, point de peine là où il y a l'amour.”

Le Christ qu'il fallait aimer par-dessus tout et à qui on immolait son cœur et sa chair, on pouvait, en la personne des pauvres, l'abreuver quand il avait soif, le vêtir quand il était nu, le penser, le consoler, le chérir dans son corps souffrant, et c'était la sainte charité que Jérôme conseillait aux petites-filles des anciens et si durs conquérants du monde.

“La plupart des femmes, fulminait-il, ont des garde-robes (*armaria*) qui regorgent d'habits ; c'est chaque jour une tunique nouvelle ; pour elles, le parchemin se colore de pourpre, les livres sont ornés de pierreries ; et le Christ nu meurt de faim à leur porte.”

Avec la vie de l'âme, c'est la vie de l'esprit que saint Jérôme cherchait à développer en Paula et ses compagnes. Il a voulu pour la femme une existence supérieure bien avant que les hérauts du féminisme eussent embouché leurs trompettes. L'intelligence de Marcella, de Paula, d'Eustochium, lui disait ce qu'on peut attendre d'elle dans le domaine intellectuel, et il savait, par ailleurs, que la culture de l'esprit favorise la culture de l'âme. Il raillait volontiers ce qu'il appelait la “sainte rusticité”, dont il écrivait : “Bonne pour elle seule, elle peut édifier l'Eglise, non la défendre.”

Il est étonnant combien cet anachorète du IV<sup>e</sup> siècle est moderne dans certains de ses aperçus sur les besoins de la société !

Bien entendu, il bannissait de son programme la lecture profane, mais les Ecritures qu'il proposait à “ses filles” ne contiennent -elles pas non seulement l'enseignement le plus haut, mais encore la poésie la plus merveilleuse ? Il disait des Psaumes :

“Notre Simonide, notre Pindare, notre Catulle, notre Horace, c'est David. Et ce que chante David sur son psaltérion à dix cordes, c'est le Christ.”

Il disait encore :

“Tout ce que nous lisons dans les Livres Saints est lumière, même quand on s'arrête à la surface, à l'écorce. Mais c'est au fond, dans la moelle, que sont cachées les grandes douceurs. Il faut briser le noyau pour avoir l'amande.”

Il n'est pas sans intérêt de connaître la méthode que son génie d'ordre et de pénétration imposait à l'étude des Ecritures. On commençait par les Psaumes, comme pour s'enchanter d'abord par la poésie de ces cantiques. Ensuite venaient les livres de Salomon, qui recèlent tant de sagesse et cette magnifique tristesse venue du spectacle des vanités du monde ; puis le livre de Job, si propre à fortifier le courage et la confiance en Dieu. Jérôme faisait alors prendre “pour ne plus les quitter” les Evangiles suivis des Actes et des Epîtres des apôtres. Ceci était comme une préparation aux prophètes, qui ont écrit l'Evangile à l'avance, et aux livres historiques. Ce n'était qu'à la fin, lorsque l'intelligence l



paraissait suffisamment préparée à l'entendre spirituellement, qu'il permettait le *Cantique des cantiques*.

On peut croire que les pieuses femmes du mont Aventin profitèrent merveilleusement des efforts de Jérôme et des lumières qu'il leur prodiguait dans ses commentaires des livres saints. Ce n'était pas assez, et la plupart, afin de mieux saisir toute la saveur originale des Ecritures, d'en avoir "les grandes douceurs", se mirent à apprendre l'hébreu. La rapidité de leurs progrès faisait l'étonnement de leur maître.

"Le langage hébraïque, disait-il, qui, m'a coûté, pour le peu que j'en sais, tant de peine dans ma jeunesse, et que je poursuis encore assidûment tous les jours de peur que, si je venais à l'abandonner, il ne m'abandonnât lui-même, Paula entreprit de l'apprendre, et l'apprit si bien, qu'elle parlait cette langue sans y rien mêler du latin, et qu'elle récitait toujours les psaumes en hébreu ; ce que faisait aussi Eustochium.

Marcella également connaissait l'hébreu et le parlait sans latinismes, et de même Blésilla, Fabiola, etc.

La prière, l'étude, la méditation, l'exercice de la charité ne remplissaient pas toutes les heures de la journée, d'autant que l'*Alleluia* du matin — on s'éveillait chez Marcella au chant de l'*Alleluia* — résonnait aux premières lueurs de l'aube. Aussi Jérôme préconisait-il vivement l'ouvrage manuel et le recommandait-il à ces femmes, qui jadis eussent cru déroger en s'y livrant.

Il faut lire du solitaire de Chalcis, du "vieux lion de la polémique", comme l'appelle Montalembert, cette page sur les "ouvrages de dames"

"Quand les heures destinées à la lecture de l'Écriture Sainte et à la prière seront finies, ayez toujours votre laine dans les mains et avec le pouce, étirez le fil du fuseau, ou bien forcez-le à suivre une trame, ou bien, ce que les autres ont filé, mettez-le en peloton ; ajustez-le sur le métier. Examinez votre tissu, refaites ce qui est mal fait, et puis, préparez-vous d'autre ouvrage. Si vous êtes ainsi occupées, jamais les jours ne vous paraîtront longs ; au contraire, même les longues journées d'été vous sembleront courtes."

Et les petites-filles des Scipions et des Marcellus apprenaient à filer et à tisser, tâchant de réaliser ce joli portrait de la femme qui travaille tracé de la main même de leur directeur, "les yeux et les mains sur son ouvrage, son cœur au ciel".

Il ne faudrait pas croire que ce fût en pleine possession de sa tranquillité que Jérôme conduisait de l'Aventin au ciel les pieuses âmes qui l'avaient choisi pour guide. Outre ses travaux d'apologétique et d'exégèse qu'il poursuivait à Rome et auxquels le pape Damase avait singulièrement ajouté (Damase avait obtenu de lui la révision, sur la version des Septante, des versions de la Bible qui circulaient en Italie et où s'étaient glissées des interpolations et des inexactitudes), outre ses travaux, ses ennemis lui

donnaient fort à faire. Car il avait des ennemis. Il en avait beaucoup. D'abord ceux que la faveur de Damase lui créait, et ceux que sa polémique acerbe et victorieuse lui suscitait, c'est-à-dire les Helvidius, les Jovinien et leurs partisans. Il y avait surtout les survivants du paganisme, ayant à leur tête Hymétius, beau-frère de Paula et tuteur de ses enfants, le pontife Albinus et le philosophe épicurien Prétextatus, qui ne lui pardonnaient pas son ascendant sur les femmes les plus nobles et les plus riches de Rome, son genre de vie en contradiction si flagrante avec la leur, son enseignement, qu'ils ne manquaient pas de représenter comme préjudiciable à l'Etat. La conversion de Blésilla porta leur indignation à son comble, et leurs rumeurs de réprobation emplirent la ville.

Blésilla était la fille aînée de Paula et de Toxotius et veuve, bien jeune encore, d'un petit-fils de Camille. Elle était chrétienne, mais de ce christianisme dangereux dont Jérôme avait si bien fait la peinture et qui croyait pouvoir accorder les prescriptions du Christ avec les plaisirs du monde. Vive, gaie, belle, orgueilleuse à souhait, d'une intelligence prompte et cultivée, aimant la vie, les gemmes précieuses, les tissus rares, les fêtes chez les riches patriciennes ses amies, elle n'apparaissait que comme un brillant feu follet dans le cercle pieux de l'Aventin, qu'édifiait la ferveur de ses sœurs, Pauline et Eustochium. Elle révérait Jérôme, goûtait son éloquence, savourait sa lettre à Jovinien ou sa satire contre le rhéteur Onasus, et courait à une fête chez sa tante Prétextata, femme d'Hymétius. Ainsi coûtait-elle bien des larmes à Jérôme et à Paula.

Une maladie grave la conduisit jusqu'aux portes de l'éternité. Aux lueurs qui viennent de là, elle discerna l'exacte valeur des biens et joies de ce monde. Elle se convertit, et avec la même impétuosité qu'elle avait déployée à poursuivre le plaisir, elle se mit à pleurer ses fautes, à prier, à méditer l'Écriture. C'est alors qu'elle apprit l'hébreu, et avec une facilité qui confondait Jérôme.

Les païens poussèrent des clameurs retentissantes, Hymétius et Prétextatus menant le chœur. Les anciennes amies de Blésilla et les chrétiennes de vertu mitigée firent chorus avec eux. Blésilla en robe de laine sombre ! Blésilla couchant sur le dur ! Blésilla donnant aux pauvres l'or de ses colliers et de ses ceintures ! Blésilla renonçant à faire le bonheur de quelque riche patricien qui eût été heureux d'unir sa maison à celle des Scipions et des Jules ! C'était un crime dont toute l'horreur retombait sur Jérôme.

Celui-ci était homme à se défendre, et il n'y manqua pas. Il était né polémiste. Oyez plutôt :

"Il vient de se passer une chose qui scandalise beaucoup : Blésilla a revêtu des habits de couleur sombre ! Eh bien ! qu'on se scandalise donc aussi de Jean-Baptiste, lui qui portait un habit

de poil de chameau et une ceinture de cuir. Autre scandale : Blésilla rejette maintenant les mets délicats ! Mais est-il un aliment plus vil que les sauterelles dont se nourrissait le Précurseur ? Ah ! celles qui doivent se scandaliser, je vais vous le dire, moi : ce sont celles qui se barbouillent de toutes sortes de fards le visage et les paupières, et qui nous montrent, comme des idoles, des faces de plâtre, plus blanches que nature, et qui, si elles venaient tout à coup à verser une larme, en montreraient le sillon sur leur joue ; celles à qui les années venues ne peuvent apprendre qu'elles sont vieilles, qui élèvent sur leur tête un amas de cheveux empruntés et se font une jeunesse menteuse par-dessus leurs rides ; qui toutes tremblantes par l'âge se redonnent des airs de jeunes filles au milieu de la troupe de leurs petits-fils ! Voilà ce qui peut scandaliser des chrétiennes !”

Il est bien certain que toutes les vieilles coquettes de Rome durent passer du coup dans le camp des ennemis de Jérôme.

“Parce que nous ne portons pas des tuniques de soie, poursuivait-il, on croit nous insulter en nous appelant moines ; parce que nous évitons l'ivresse des festins et les vains rires, on nous dit chagrins et moroses. Aussitôt qu'une tunique noire apparaît, nous entendons crier du carrefour : “ C'est un imposteur, c'est un Grec ! ” Eh bien ! qu'on en dise encore plus ; qu'on déchaîne contre nous tous les hommes de bonne chère et de plaisir, Blésilla s'en rira et ne daignera pas même prêter l'oreille à ces coassements de grenouilles. Ne sait-elle pas que son maître a été appelé Beelzébuth ? ”

En lisant cette page nerveuse, l'on ne peut s'empêcher de rêver un peu. Ces femmes plâtrées, ces vieilles coquettes s'essayant à des airs de jeunes filles, et encore ces cris du carrefour à la vue d'une *tunique noire*, sont-ce bien choses du IV<sup>e</sup> siècle ? En vérité, on les eût crues une peinture d'un siècle plus proche.

Blésilla vint à mourir.

La clameur monta jusqu'aux cieux. C'était Jérôme qui l'avait tuée par ses pénitences, les jeûnes, les austérités auxquels il l'avait soumise.

La vie de Jérôme devenait de plus en plus difficile, d'autant plus que la mort du pape Damas avait délivré ses ennemis de toute contrainte. C'était un mauvais prêtre (la voix publique, quelques années plus tôt, l'estimait digne du souverain pontificat), un brouillon, un hypocrite, un misérable ; on lui reprochait jusqu'à son rire, sa voix, sa démarche, son visage. De quoi il se sentait la force de se moquer. Mais la haine est subtile, et ses ennemis surent découvrir le point par où il était vulnérable. Ils l'atteignirent à travers les femmes vertueuses qu'il vénérât si profondément. Ce dernier coup fit, en effet, tomber l'arme de ses mains. Les insinuations s'étant multipliées, il comprit qu'il devait partir pour le repos de celles dont la tranquilli-

té lui était mille fois plus chère que la sienne propre.

Aussi bien un immense dégoût lui était venu pour la ville où il avait rencontré tant de corruption et de lâcheté. La solitude, dont il savait la douceur, car la lettre à Héliodore, il l'avait vécue encore mieux qu'il de l'avait écrite, l'appelaient irrésistiblement, et il pressentait le labeur fécond qu'il y pourrait accomplir, loin “ du cachot fumeux des villes ”, où ses forces se gaspillaient en luttes misérables, indignes de son génie.

“Insensé que j'étais, dira-t-il, je voulais chanter les cantiques du Seigneur sur la terre étrangère ! Je quittai le Sinaï pour l'Égypte ! J'oubliais ce qui est dit dans l'Évangile, que celui qui sort de Jérusalem tombe entre les mains des voleurs (1).”

Et il brisa les liens qui l'attachaient aux pieuses âmes du mont Aventin et sut résister aux prières qui tentaient de le retenir. Au reste, ces “filles” étaient assez solidement établies dans la voie de la perfection pour pouvoir avancer sans leur guide. C'est ainsi que plusieurs devaient être couronnées par la main des pontifes de l'Église : sainte Paule, sainte Eustochium, sainte Léa, sainte Marcelle, sainte Marcelline, etc., et Fabiola, surnommée *la mère des pauvres*, eut tout Rome à ses funérailles, la plèbe débordant le patriciat, *triomphe* plus magnifique que celui d'aucun Fabius.

Jérôme s'embarqua à Ostie par un vent favorable, et les yeux tournés vers les collines de la Ville Eternelle, dont l'une lui était si chère, il sentit toute l'amertume des départs sans arrière-pensée de retour. Alors, sur le pont du navire prêt à lever l'ancre, il écrivit une dernière lettre d'adieu à ses filles attristées, et l'adressa à Azella, dont la charité, la douceur consolatrice l'avait secouru durant son séjour à Rome.

“Si je pensais pouvoir vous remercier dignement, je serais insensé. Mais Dieu peut récompenser votre sainte âme du bien qu'elle m'a fait, vous qui m'avez montré, si indigne que j'en étais, une telle charité en Jésus-Christ, que je n'aurais jamais osé l'espérer ni même l'imaginer.”

Mais le cœur de Jérôme avait été trop profondément atteint pour qu'il ne revînt pas sur le sujet qui avait amené son départ.

“Voilà donc les femmes qu'on attaque, disait-il en parlant des saintes veuves et vierges de l'Aventin. Parce qu'elles ont foulé aux pieds les richesses et arboré la croix du Sauveur comme un étendard de piété ! Ah ! si elles allaient à Baïes (2), si elles usaient de parfums exquis,

(1) Allusion à la route mal famée qui va de Jérusalem à Jéricho et où le Christ a placé sa parabole du bon Samaritain.

(2) Station estivale sur les bords de la mer, où chaque riche Romain avait une villa ; le Dinard et le Biarritz de l'époque.

si elles mettaient l'opulence et la liberté du veuvage au service de leur luxe et de leurs plaisirs, elles seraient de respectables matrones et des saintes. Mais non, c'est pour plaire qu'elles ont pris le sac et la cendre ; elles veulent aller en enfer par le chemin des jeûnes et des macérations. Sans doute, elles ne pourraient pas se perdre avec la foule aux applaudissements du monde ! Si des païens et des Juifs tenaient ce langage, on pourrait se consoler de déplaire à ceux qui ne veulent pas de Jésus-Christ. Mais quelle misère de voir des chrétiens et chrétiennes s'oublier de la sorte, blâmer la profession de vie parfaite comme s'il fallait, pour leur excuse, qu'il n'y eût plus de vertu et de sainteté sur la terre."

L'indignation l'emporte encore un instant, mais il s'apaise en songeant à Jésus-Christ humilié, méconnu, calomnié, accusé des pires choses, et le remercie de ce trait de ressemblance avec lui. Il finit par un dernier épanchement.

"Saluez Paula et Eustochium, que le monde le veuille ou ne le veuille pas, mes chères sœurs en Jésus-Christ ; saluez la vénérable Albina et sa fille Marcella et aussi Marcellina, Félicité. Dites-leur : Nous comparâtrons tous un jour

devant le tribunal de Jésus-Christ, et alors on verra ce que chacun aura été dans son âme. Gardez mon souvenir, ô modèle de piété virginale, et par vos prières, apaisez les flots sous mes pas."

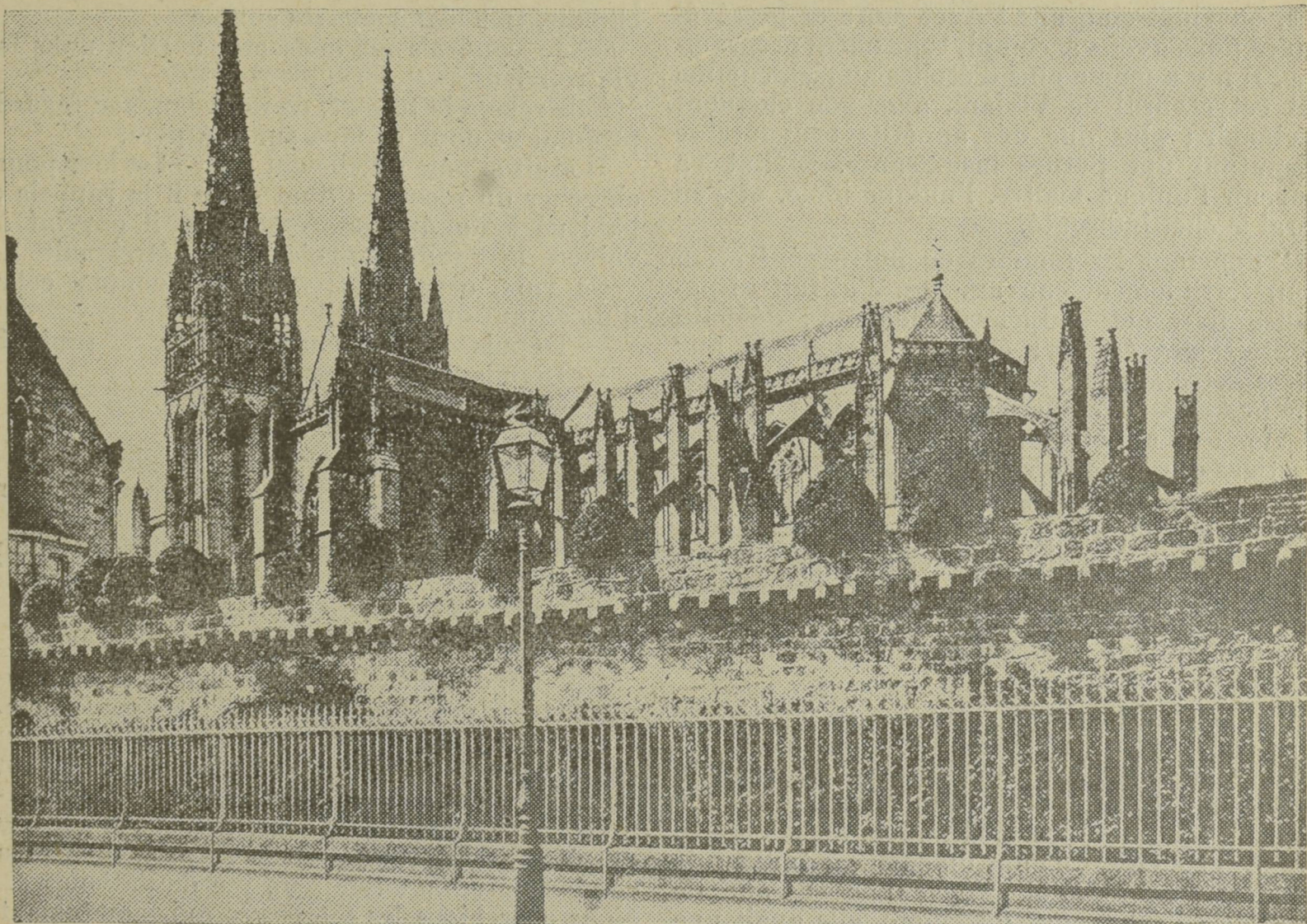
Peu après, les côtes d'Italie avaient disparu.

Devons-nous honnir les ennemis de Jérôme ? Sans nul doute. Cependant, nous leur devons en quelque sorte les magnifiques travaux sur l'Écriture, en particulier la fameuse version de la *Vulgate*, et les commentaires sur les prophètes, œuvre colossale que le pieux solitaire accomplit dans sa retraite de Bethléem. Il fallait la solitude et les espaces libres à l'aigle qu'il était pour fournir toute sa course. Qu'eût-il fait dans "le cachot fumeux des villes" ? C'est ainsi que les méchants, de toute l'activité de leur malice, concourent aux desseins de Dieu et à la glorification des saints.

RENÉ MILLY.

Ouvrages consultés : *Lettres de saint Jérôme*. — *La Société chrétienne au IV<sup>e</sup> siècle*, par A. DE BROGLIE. — *Vie de sainte Paule*, par Mgr LAGRANGE. — *Vie de saint Jérôme*, par le R. P. LARGENT.

(Le Noël.)



LA CATHÉDRALE DE QUIMPER (BRETAGNE).

## La vocation de la fille de Jaurès

QUITTANT l'automobile qui s'était venu ranger devant la porte de son magnifique hôtel, le célèbre député socialiste monta rapidement le grand escalier ; les tapis somptueux, la rampe en fer forgé, les tentures et les tableaux formaient un ensemble où la richesse et l'art s'unissaient avec un bonheur assez rare pour qu'il nous soit permis de le souligner.

Il traversa le corridor, entra dans son cabinet de travail, s'étendit dans un vaste fauteuil et poussa un soupir de satisfaction. Le rayonnement du triomphe était dans son regard et dans son être.

« Quelle journée ! murmura-t-il, jamais je n'ai goûté pareil succès, j'ai parlé trois heures sans défaillance, ma parole a toujours bien servi ma pensée. J'ai flagellé la droite, éperonné la gauche, raillé, fait trembler les ministres.

« Quand nous avons parlé de déchristianiser la France, il semblait que les pierres allaient se dresser contre nous, tant paraissait profonde sur le sol l'empreinte de vingt siècles de foi. Allons donc ! cela s'est fait sans secousse, sans émeutes, en vingt-cinq ans ! Avec suite et persévérance nous avons accompli tout notre programme. Il n'y a même plus d'étoiles au ciel, comme dit cet étourdi de Viviani, avec son éloquent éteignoir ; plus que des appétits bruyants se disputant une pâture insuffisante. L'État va devenir l'unique maître, l'unique idole, et j'en serai le chef indiscuté.

« Pourtant les femmes de notre génération sont terriblement convaincues. J'ai fait disparaître livres et emblèmes religieux : défendu l'entrée des églises ; éloigné les parents aux idées rétrogrades ; mis, près de ma fille Germaine, une normalienne érudite, très anticléricale, qui a détruit avec habileté les légers vestiges d'une foi enfantine.

« Elle a maintenant vingt et un ans, c'est une femme accomplie. Ah ! messieurs les catholiques, ah ! les institutions cléricales, je vous défie bien de donner un modèle d'éducation comparable à celui que je puis vous présenter comme fruit de l'indépendance et de la libre pensée. »

Un coup léger se fit entendre, la portière se souleva et une très jolie personne entra ; c'était Germaine. Elle tourna le bouton de l'électricité ; et la lumière, en frappant son visage, lui donna une apparence radieuse. Grande, mince, blonde, souple et bien prise dans un costume tailleur de nuance sombre adoucie par une cascade de dentelles s'échappant du boléro, elle avait une démarche élégante, une distinction rare ; elle

prit un siège bas, qu'elle approcha du fauteuil de son père :

— Etes-vous fatigué par cette longue séance ? dit-elle. J'en serais fâchée, et pourtant je voudrais que vous le fussiez assez pour ne recevoir personne ce soir ; ainsi je vous aurais à moi toute seule.

— D'où te vient ce goût de recluse ? Tu sais qu'il me faut attirer du monde chez moi, pour que tu puisses choisir à ton gré le compagnon de ta vie, celui sur lequel tu compteras pour partager les bons et les mauvais jours.

— A mon gré ? dit-elle avec un joli sourire. Vous ne serez donc pas un père barbare, imposant à sa fille un époux de son choix ou combattant violemment une inclination sérieuse et motivée ?

— Quand même je voudrais être un père barbare, je ne le pourrais pas, dit-il. Tu es majeure et libre de ton choix... L'aurais-tu déjà fixé, et serait-ce le motif de tous les refus que tu m'as fait transmettre ?

— Oui, papa, dit-elle franchement.

— Je suis curieux de savoir le nom du préféré auquel tu as sacrifié tous les autres !

— Il est tellement au-dessus des autres !

Un petit frisson glissa sur l'homme d'État. Après un instant de silence, elle quitta son siège ; ce qu'elle voulait dire ne pouvait être prononcé qu'à genoux ; inclinée près de lui, elle dit, très clame et très simple

— Je voudrais me consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

Elle releva la tête et, de nouveau, son regard profond et doux se leva sur son père.

Il était si pâle qu'elle eut peur et se leva pour chercher du secours ; d'un signe il la rappela ; habitué à dominer ses émotions, il parvint à vaincre la terrible angoisse qui l'étreignait.....

Sa voix, cependant, tremblait comme celle d'un enfant quand il dit :

— Depuis quand penses-tu à ce..... projet ?

— Depuis trois ans.

— Qui t'en a donné l'idée ?

— Personne.

— Tu en as parlé avec Mlle Verdelot ?

— Jamais..... Vous deviez être mon premier confident.....

— Mais il y a eu, dans ses conversations ou dans celles de tes amies, un fil conducteur, qui t'a dirigé vers l'abîme ?

Elle ne releva pas le mot, et parut réfléchir.....

— Non, dit-elle ; il y a quatre ans, je me promenais dans la campagne avec Mademoiselle. Nous trouvâmes, sur une route déserte, un calvaire brisé ; la croix était nue, le Christ en morceaux, dans l'herbe du chemin..... Je m'amusai à en recueillir les débris, et, sur la marche de pierre, je reconstituai le Christ à peu près comme un enfant refait un jeu de patience..... Nous cherchions les morceaux qui manquaient et bientôt le Christ fut couché, tout broyé, mais

au complet, au pied de la croix dont on l'avait arraché. Tandis que je contemplais mon travail, Mademoiselle, qui s'y était associée comme à un amusement banal, donna un vigoureux coup de pied et lança dans toutes les directions les fragments épars. Je n'osai protester. Mais, depuis ce jour, j'ai senti grandir au fond de mon être toute une semence d'idées que vous n'y avez pas jetées..... que personne autour de moi n'y a fait naître.....

Il gardait le silence, elle continua :

— Quand Mademoiselle m'enseignait que le monde et ses merveilles étaient le résultat des forces inconscientes, il me suffisait de respirer le parfum d'une fleur, de suivre le vol de l'oiseau, de considérer un insecte, de lever les yeux vers les étoiles, pour me sentir enveloppée, perdue dans une intelligence et un amour infinis.

“ A mes timides objections Mademoiselle répondait par les décisions de la science..... La science ? qui me semble être la version obscure d'un écolier traduisant l'œuvre d'un maître..... Que de contre-sens dans cette version, sans cesse corrigée par la marche du temps !.....

“ Et quand vous m'avez dit que la mort était un sommeil éternel, j'ai compris que mon corps pouvait s'endormir, mais que je portais dans son enveloppe une flamme qui veillerait toujours.

“ Je pensais à vous avec tristesse ; “ le Christ brisé ” me consolait, je sentais dans ses douleurs une force infinie ; je demandais de m'y associer pour vous rendre la lumière que je crois être l'unique vérité ; pour vous obtenir de l'aimer comme je l'aime, car je veux être à Lui pour toujours ”.

Elle se tut et baisa, respectueuse et tendre, la main que son père lui abandonnait. Cette douce caresse le fit sortir de sa stupeur. Lui aussi était brisé.

Il lui fit signe de se retirer, il avait besoin d'être seul.

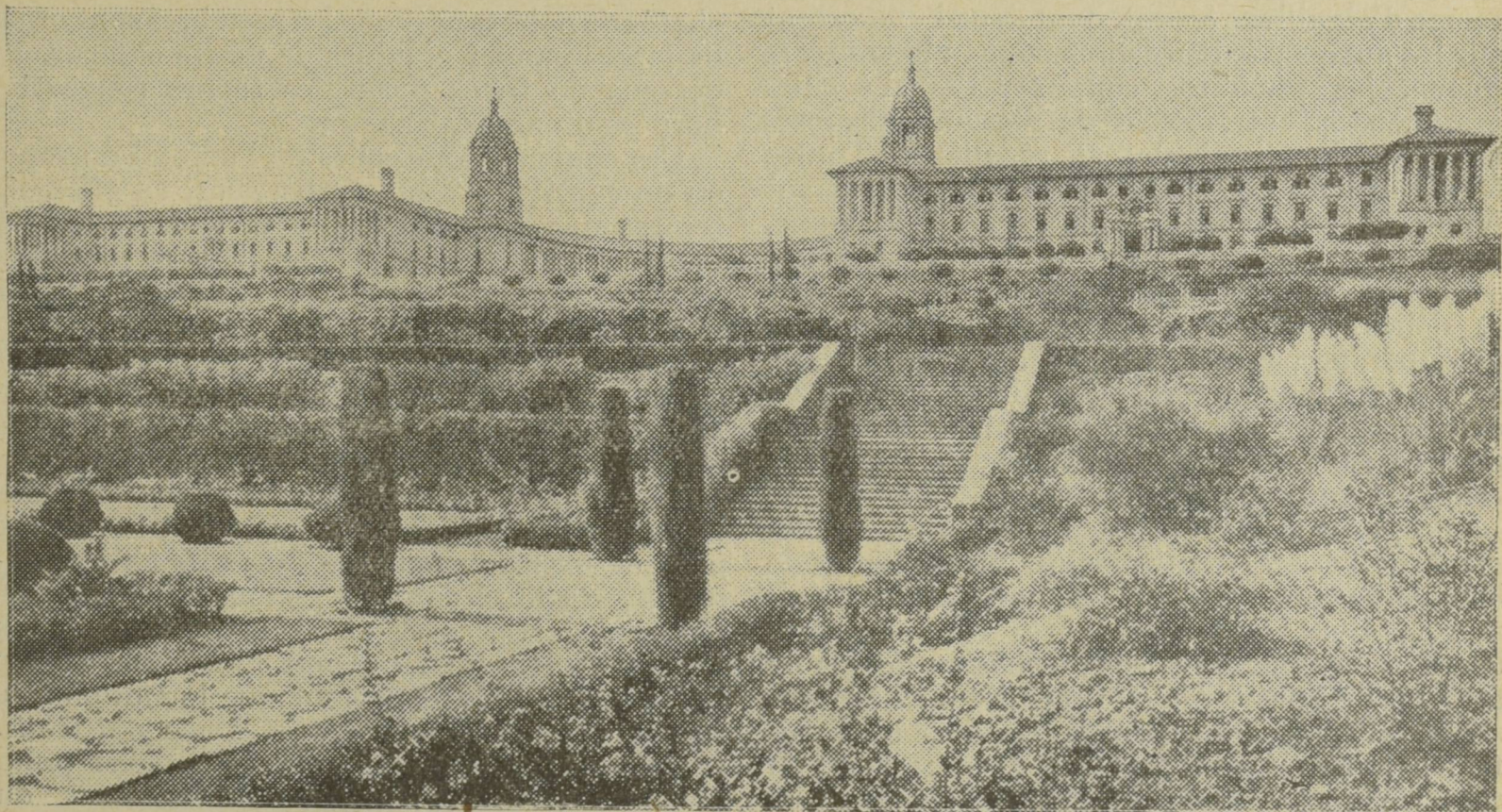
C'était autour de lui, en lui, un tel effondrement d'orgueil... Un Christ brisé !... sacrilège qu'il avait encouragé et applaudi ; ce Christ se vengeait ainsi. De tant de ruines accumulées sortait un pareil renouveau !... Il s'était trompé... Déchristianiser la France ?... Il n'avait pu déchristianiser son foyer !... Comment se vanter d'éteindre les étoiles quand elles ont de pareils reflets dans l'âme d'une enfant ?

Et devant son esprit errant, affolé, se déchirait le voile des ténèbres épaisses qu'il y avait accumulées... une pensée étrange s'en emparait... il voyait la clef du mystère dans le surnaturel qu'il avait si violemment combattu... A son ordre tout emblème religieux avait disparu, afin que rien d'extérieur ne vînt éveiller les idées qu'il voulait bannir du cerveau de Germaine ; et, c'est au fond de l'âme de la jeune fille, que l'image de Dieu s'était révélée, agrandie au point d'absorber, d'anéantir toute autre image. Alors ?... ce Maître Tout-Puissant a donc des refuges inaccessibles où il règne, commande et rit de ses ennemis !...

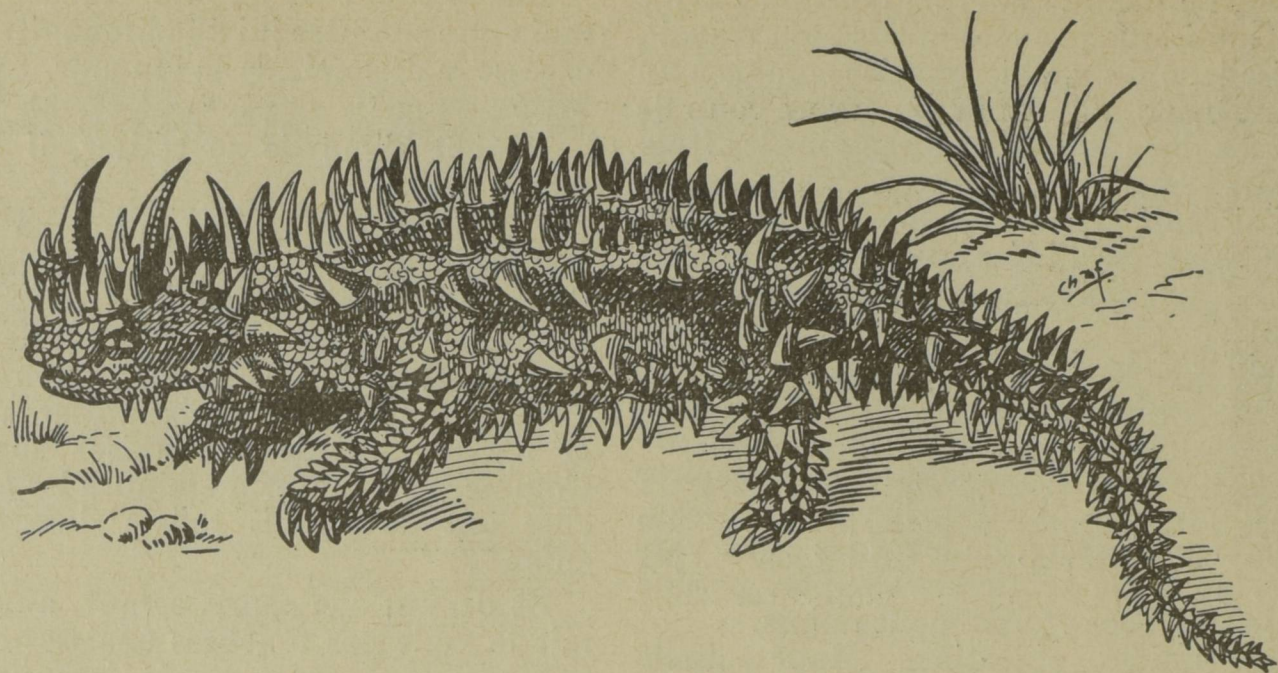
Il songea debout, toute la nuit... Aux premiers rayons de l'aube, il se mit à genoux et pleura.

Y. D'ISNÉ.

(*En passant*).



LES ÉDIFICES DU PARLEMENT DE PRÉTORIA, AFRIQUE DU SUD.



## LE MOLOCH

\* \* \* DANS la classe des reptiles, si riche en formes étranges et en types singuliers, il n'est pas à coup sûr d'être plus bizarre que celui que les colons d'Australie désignent sous le nom de *spiny devil*, c'est-à-dire *diable épineux*.

Que l'on se figure un être d'aspect vraiment formidable et tout hérissé de pointes aiguës : les yeux sont surmontés de deux grandes et fortes épines qui simulent une paire de cornes ; le cou est entouré d'un collier de pointes, et sur la nuque s'élève une protubérance volumineuse, de forme presque sphérique, recouverte elle-même d'aiguillons acérés, dont deux l'emportent sur les autres par leurs dimensions ; le tronc, la queue, les membres sont revêtus d'écailles granuleuses, entremêlées de piquants disposés en séries longitudinales et régulières. Toutes les écailles du dos sont elles-mêmes légèrement bombées, et chacune d'elles, vue à la loupe, ressemble à une mûre dont les parties saillantes seraient surmontées d'une pointe épineuse aiguë et déliée. Puis, le long du corps, depuis la protubérance verticale jusqu'à l'extrémité de la queue, deux rangées de grandes épines ; en dehors de ces séries, quatre autres rangs de pointes sont parallèlement disposés, les deux rangées les plus inférieures garnissant les flancs. Le corps est ainsi revêtu en dessus, non seulement de séries longitudinales, mais encore de bandes transversales de grandes écailles épineuses, dont celles des côtés sont les plus longues. Les membres sont armés en dessus de trois ou de quatre rangées régulières de pointes semblables à celles du corps. En dessous, l'animal est bien moins protégé. L'on y voit, en effet, entremêlées aux écailles granuleuses, que des scutelles garnies d'une carène saillante se

relevant en pointe mousse dans sa partie postérieure.

Le moloch, — tel est le nom scientifique du diable épineux des colons d'Australie, — est d'un brun tirant sur le rouge. De chaque côté du cou s'étend une tache noire, qui se prolonge sur la saillie cervicale et descend plus bas que l'épaule. Sur le dos, à droite comme à gauche, se voit une tache large et irrégulière, suivie elle-même de deux taches allongées ; toutes ces taches, d'un noir profond, ne sont séparées de celles du côté opposé que par un étroit espace brunâtre. Le milieu et les côtés de la queue, ainsi que les flancs, sont irrégulièrement mouchetés de noir, tandis que les membres sont ornés de larges bandes obliques de même couleur. Le dessous du corps porte des taches rougeâtres bordées d'une ligne sombre.

Ces couleurs sont celles de l'animal au repos ou en captivité. Tout autres sont, en effet, les teintes que peut revêtir le moloch vivant en liberté ; comme le caméléon, il a la propriété de changer de couleur et de s'harmoniser avec la nuance des objets qui l'entourent.

D'après la description que nous venons de donner, le lecteur pourrait penser que cet animal, hérissé de toutes parts de pointes acérées, est un reptile de mœurs farouches. Mais le moloch est de petite taille ; il atteint au plus dix-huit centimètres. Sa nourriture se compose presque exclusivement de fourmis, qu'il poursuit avec agilité dans les régions sablonneuses. Un seul terrier sert de demeure à trois ou quatre d'entre eux, qui ont l'habitude de s'y retirer et d'où ils ne sortent que la nuit pour se mettre en quête d'une proie. Dans ces trous, creusés au milieu du sable, la femelle pond quelques œufs de la grosseur de ceux du passereau.

## Une ville issue d'une messe

**U**N missionnaire envoyé par son évêque dans un canton éloigné, pour y étudier si l'on pouvait y établir un prêtre, arriva au terme de sa course sans argent et sans moyen de revenir.

De sa dernière pièce de monnaie, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tortures de l'abandon. Il s'établit sous un arbre à quelque distance des maisons où il ne pouvait espérer un abri et il vécut, des semaines entières sans pain, de racines inconnues qu'il essayait à tout risque et de coquillages qu'il mangeait crus, n'ayant pas d'ustensiles pour les faire cuire. Parfois, quelque habitant du village, passant, lui jetait une injure et s'éloignait. Personne qui voulût, non pas seulement lui serrer la main, mais seulement l'entendre : pas un vieillard, pas un enfant. Un jour, il vit venir à lui, un jeune homme grand et beau qui lui dit pour toute parole : "En grâce, avez-vous à manger ?" C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'évêque. Il était mourant de fatigue et de faim et il n'avait aucun moyen ni de l'emmenner, ni de partir lui-même. A cause de la pauvreté de l'évêque et de l'inexpérience du pays, il était venu sans ressources. La charité seule avait pu le soutenir jusqu'au terme. Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta des coquillages dont il vivait principalement, des moules énormes, hideuses à voir et dont le seul aspect soulevait le cœur de l'affamé.

Il n'y put toucher et son hôte désolé entrevit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim.

Ce dernier coup l'accabla, il se sentit vaincu. Peu de jours après, les deux missionnaires, étendus sous le soleil brûlant, dévorés de fièvre et de vermine, se dirent : "Nous mourrons ici. Que l'un de nous fasse effort et célèbre une dernière messe, il communiera l'autre et nous bénirons Dieu."

C'était le jour de l'Assomption. Ils tirèrent au sort pour dire la messe. Le sort échut au premier arrivé. Il offrit le saint Sacrifice pour son frère mourant, couché près de l'autel de terre et pour lui-même qui comptait aussi mourir. Il dut s'y reprendre à vingt fois, désespérant souvent de pouvoir achever et cette véritable messe des morts dura près de trois heures. Enfin le moribond put donner l'hostie à l'agonisant, et consommer lui-même, le triple sacrifice où le prêtre et l'assistant s'immolaient eux-mêmes comme la victime et la consolation des hommes étaient grande en cet acte suprême de foi et d'amour bien capable de consoler le cœur du Fils de Dieu immolé.

Le martyr expirant regardait avec tendresse son frère martyr défaillant au pied de l'autel, et celui-ci, voyant la candeur et l'âme angélique de ce jeune prêtre qui tombait si tranquille au début de la carrière, l'offrait et s'offrait lui-même, comme prix de la commune victoire que le Crucifié voulait pour eux et qu'à leur tour, ils voulaient pour lui.

La messe dite, le célébrant se coucha auprès de son compagnon, et ils attendirent la mort. Elle ne tarda point. Dans la nuit, le jeune prêtre mourut.

Son dernier soupir effleura les lèvres de son frère, qui ne put qu'avec effort étendre la main sur sa tête en signe de dernière bénédiction et de dernier adieu.

Quelques passants se trouvèrent là quand vint le jour. Ils virent ce cadavre et ce mourant côte à côte. Ils en donnèrent la nouvelle au village, et, ces cœurs durs, comprenant ce qui s'était passé s'amollirent enfin ou plutôt la mort avait vaincu et Dieu déclarait la victoire.

Ils vinrent donc en grand nombre apportant de l'eau fraîche et des aliments et le missionnaire survivant, incapable de se mouvoir, sentit enfin une main serrer sa main. Ce n'étaient plus les mêmes hommes. Où avait été l'autel, ils creusèrent une fosse, ils y descendirent le victorieux et beau cadavre et portant dans leurs bras le malade, ils le soutinrent sur le bord de cette fosse pour qu'il pût la bénir. Ils firent plus, à sa prière ils coupèrent un grand arbre, en firent une croix, ils la placèrent sur cette tombe déjà féconde et ainsi la croix apparut et prit possession de ce nouveau domaine.

Il y a là maintenant, une ville, une église et des milliers de catholiques.

(Bulletin paroissial liturgique.)

Lorsque nous sortirons de l'épreuve où nous sommes, des pleurs que nous versons, il germera des hommes.

JOSEPH DE MAISTRE.

On aime les lieux où l'on a travaillé, reposé, prié ; ils gardent une sorte de vertu mystérieuse, et, lorsqu'on y revient, des influences étranges vous saisissent.

Père GRATRY.

Toute âme humaine, sauvée au prix de la Rédemption, est revêtue d'une pourpre mieux que royale, quels que soient son rang et sa fortune. En elle il y a des mystères qui seront toujours inexprimés ici-bas.

LUCIE-FAURE-GOYAU.

## Le pont de l'Arc-en-Ciel

**A**VEC leur civilisation intensive, les États-Unis ont perdu à nos yeux leur réputation de "pays neuf". Le romantique Far-West, avec ses Peaux-Rouges et ses cow-boys, est désormais concentré dans les "studios" cinématographiques de Los Angeles. La traversée de l'immense territoire, de New-York à San-Francisco, de l'Atlantique au Pacifique, s'effectue actuellement en quelques journées dans des trains beaucoup plus confortables que les nôtres.

Et cependant, les blancs n'ont réussi que ces dernières années à explorer un territoire aussi vaste que plusieurs de nos départements. Ce territoire situé dans une région qui est par excellence le "pays de la soif", entouré de hautes montagnes franchissables seulement pour les piétons, n'était pas encore accessible aux chevaux et aux bêtes de charge.

Il s'ensuivait donc que les intrépides voyageurs qui avaient tenté de franchir à pied l'insurmontable barrière ne pouvaient aller bien loin, contraints qu'ils étaient à emporter leurs provisions, leurs objets de campement et même leur eau potable, *sur leur dos* !

Il nous faut signaler aussi que cette contrée est à cheval sur la frontière commune à l'Utah et à l'Arizona, régions où l'excessive chaleur constitue un autre obstacle.

C'est seulement en 1922 que M. Charles Bernheimer parvint (après trois expéditions infructueuses) à frayer une route praticable jusqu'au pont de "l'Arc-en-Ciel", entre le Cagnon du Colorado et la montagne des Navajos.

Partis de Flagstaff (Arizona) le 26 juin, les voyageurs atteignaient le surlendemain Kayenta, le dernier poste avancé de la civilisation.

Poursuivant leur voyage, les cavaliers arrivaient à l'entrée d'un cagnon appelé Jayi, le point extrême où des blancs avaient pénétré avant eux.

La descente au fond d'un de ces précipices, profond de plus de 800 mètres, prit toute une demi-journée. En atteignant enfin le fond du cagnon, les voyageurs constataient avec émoi la sécheresse du lit d'un torrent. Leurs provisions d'eau étaient presque épuisées, et les animaux en réclamaient, avec insistance. Conserverait-on jusqu'au lendemain matin le peu qu'il en restait pour mouiller les naseaux des chevaux et des mulets et leur donner le courage de continuer la marche ?

Heureusement, l'Indien, parti en reconnaissance, revenait bientôt en criant : — *To* !

— *To* ! De l'eau !

Il venait, grâce à la réflexion d'un rayon de soleil dans les broussailles, de découvrir une petite source, qui décida les voyageurs à dresser leur camp et à profiter de l'aubaine.

Le jour suivant, la caravane atteignait la rive du fleuve Colorado en un point qui fut jadis le seul gué praticable, sur une distance de plusieurs centaines de lieues.

Ce gué a été détruit, un demi-siècle auparavant. Les Navajos l'employaient pour envahir secrètement le Sud de l'Utah, enlever des quantités de chevaux, de bœufs, et de moutons et les conduire sur la rive gauche du fleuve.

Après de nombreux incidents dont l'exposé allongerait démesurément ce récit, et en s'aventurant dans une gorge étroite, la caravane aboutissait sans le soupçonner tout d'abord, dans le fond du *Forbidding Cagnon*.

Elle se trouvait prise dans un piège, tels des rats dans une trappe ! Devant elle se dressait une muraille haute de plus de 500 mètres, si raide, si compacte qu'il ne fallait pas songer à l'escalader.

Et, derrière elle, c'étaient d'autres murailles qu'elle avait pu descendre en mettant en péril la vie des hommes et la vie des chevaux, mais qu'elle ne pouvait pas remonter !

Cependant, après deux journées d'investigation, M. Charles L. Bernheimer découvrait une crevasse dans l'infranchissable barrière ! De l'autre côté de cette fissure, c'était la route libre ; c'était le triomphe !

Nous avons noté que, cette fois, les explorateurs avaient pris toutes les précautions que leur dictaient leurs expériences des précédentes années.

Ils avaient emporté une certaine quantité de dynamite, de poudre noire et de *T. N. T.*, explosif d'une grande puissance inventé, croyons-nous, quelques années avant la guerre.

Ils se mirent aussitôt à l'œuvre.

Pour atteindre l'entrée de la crevasse libératrice, il leur fallait d'abord tailler à la dynamite sur la face perpendiculaire de la colossale falaise un passage assez large pour que leurs animaux pussent y poser leurs pieds.

Ce premier résultat obtenu, ils durent élargir la fissure, beaucoup trop étroite pour laisser passer les bêtes de somme avec leurs fardeaux.

Conséquemment, il leur fallut faire sauter trois énormes masses de rochers qui rétrécissaient l'ouverture.

Enfin, ils durent combler avec les débris de roches fournis par les explosions, une solution de continuité large de 14 mètres, profonde de 4 à 5 mètres, formant fossé devant la fissure.

L'ensemble de ces travaux leur prit neuf jours, pour établir une sente d'une longueur d'un kilomètre et demi, dont une centaine de mètres exigea quatre journées de labeur.

On comprendra l'enthousiasme des explorateurs quand ils purent enfin franchir l'infran-



chissable barrière sans avoir à mettre pied à terre et à grimper "à quatre pattes" !

La principale partie de leur programme était exécutée.

Trois jours plus tard, ils découvraient une route de sortie, qu'ils appelaient "le passage du Nord-Ouest", ou Pont de l'Arc-en-Ciel, et achevaient ainsi l'exploration de la dernière partie du territoire des États-Unis où des hommes de race blanche n'avaient pas encore pénétré.

"La huitième merveille du monde" offrait à leurs regards l'admirable proportion de son arche si étonnamment régulière, que l'on a peine à croire qu'elle soit uniquement l'œuvre des éléments.

Sa portée est de 274 pieds, soit 83 m. 40. Sa hauteur est de 308 pieds, soit 93 m. 63. Ces dimensions en font le plus grand pont naturel connu à ce jour, et ses proportions harmonieuses lui assurent une première place parmi les beautés naturelles du monde entier.

La gorge qu'il surplombe est étroite, tortueuse et profonde par endroits de 250 à 330 mètres. C'est le lit d'un torrent par lequel les eaux de l'énorme montagne des Navajos vont grossir vers le nord le fleuve Colorado.

Il est manifeste que ce sont ces eaux qui ont, en creusant le grès rouge qui constitue le plateau, façonné cette magnifique arche. Leur œuvre destructrice ne s'est arrêtée qu'en atteignant les roches plus dures et plus compactes qui forment le fond de la vallée.

Les touristes avides de beaux spectacles naturels pourront désormais visiter sans sauter de leurs selles ce pont de l'Arc-en-ciel dont l'expédition a rendu l'accès facile.

V. FORBIN.

(*La France illustrée.*)

## MOTS CROISÉS

	1	2	3		5		7	8									
	A	L	E		S		A	M	E								
12	A		9	E	V	4	A	P	6	O	R	É		32	S		
13	G	15	Y		10	E	V	I	D	E				33	H	I	
14	E	U	16	H			11	A	N	E			34	S	E	L	
			17	C	E	18	S		A			35	B	E	C		
19	C	A	N	A	L				36	P	A	R	T	S			
			40	T	R	I			23	H			37	U	C	A	
21	J	A	I				24	S	E	M			38	K	R	39	A
22	E	N			25	N	I	C	É	26	E			40	E	H	
	U			27	P	E	L	L	A	G	28	E				I	
				29	N	E	Z		A			31	A	M	I		

SOLUTION DU CASSE-TÊTE DE NOTRE NUMERO DE MARS (Envoi de M. Jean-Charles Laroche).

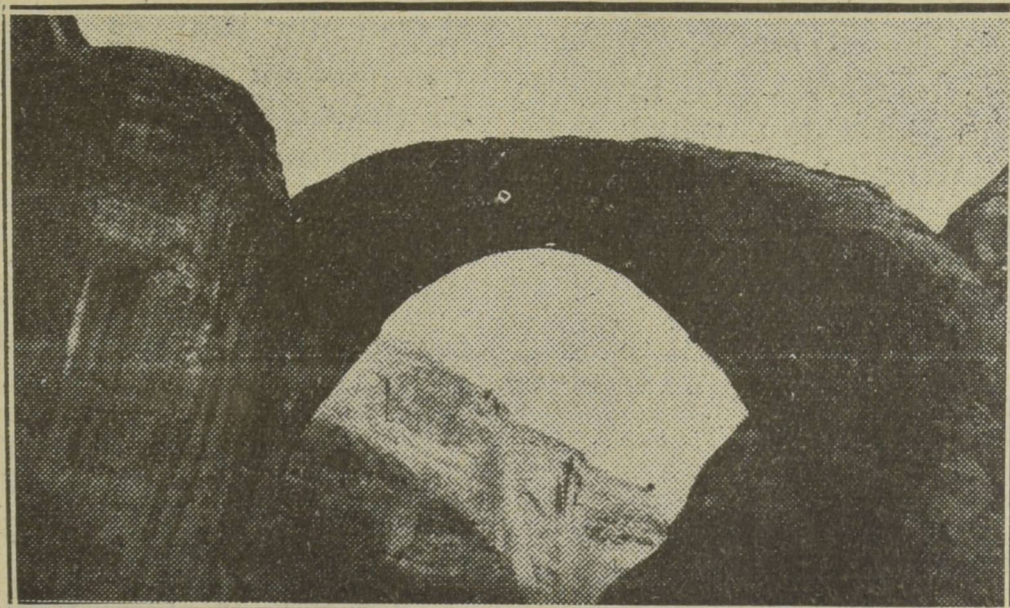
Au salon, Baptiste, le valet de chambre, est mollement allongé dans un fauteuil, son plumeau à la main.

Survient la maîtresse de céans.

"Baptiste, que faites-vous ici ?

— Rien, madame.

— C'est ce que je vois. Eh bien ! quand vous aurez fini, vous vous occuperez du service !..."



LE PONT DE L'AR-EN-CIEL

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## “La campagne canadienne”

par le P. ADÉLARD DUGRÉ, S.J.

L'IMPRIMERIE du *Message* — fort active pour notre plus grand bien — nous a fait cadeau, ces temps derniers, d'un volume du R. P. Adélarde Dugré, S.J.

Cet ouvrage s'intitule modestement : *La campagne canadienne, croquis et leçons*. En vérité, le Père Dugré a commis un roman. Et un roman d'un intérêt particulier, puisqu'il appartient par le but de l'auteur, le sujet traité, les défauts et les qualités de l'exécution, à la famille littéraire canadienne des *Charles Guérin* et des *Jean Rivard*.

Le Père Adélarde Dugré, d'intelligence robuste et carrée, s'inquiète vivement de certaines questions économiques qui accusent, chez nous, non seulement des déficiences matérielles dont souffre la communauté, mais encore un désordre des intelligences et des cœurs, un affaissement des caractères, une indiscipline des mœurs. Nos ruraux désertent la campagne. Le Père Dugré avait déjà étudié ce problème pénible et complexe dans une brochure. Cette fois, l'économiste présente ses leçons et croquis enchâssés dans la trame agréable d'une fiction.

Car le Père a beau baptiser fort modestement son volume *croquis et leçons*, il nous présente, en réalité, un roman de mœurs ; dans un cadre déterminé, “l'action de quelques personnages”... opposant avec force “l'esprit américain” et “l'esprit traditionnel de la famille canadienne-française”.

\*

\* \*

Ce soir-là, le bonhomme Baptiste Barré était apparu à la petite station de la Pointe-du-Lac. Il venait au train de six heures dans sa voiture à quatre poteaux. Son fils François, le docteur, parti pour les États américains, il y a vingt ans, marié depuis et père de deux grands enfants, un garçon de dix-huit ans, une fille,

de quinze ans, revenait pour la première fois au pays natal, et accompagné de femme et enfants. L'événement était de nature à délier les langues à la maison paternelle et dans tout le canton.

Et l'on devine la fête à ce retour d'enfant prodigue.

François Barré quitte l'état civil du “*Doctor Frank Barry*”, de “*Bloomfield Institute*” pour redevenir, pendant quelques semaines, le petit François du père Baptiste Barré. Un grand banquet réunit le dimanche soir, le ban et l'arrière ban d'une famille patriarcale. Et tous les cœurs et les esprits baigneraient dans la félicité tranquille et si gaie de la campagne canadienne, si Mrs Frank Barry, américaine et mondaine, daignait participer sans migraine et son polisson de fils Harold sans bâillements, à ces agapes de ruraux canadiens-français.

Pendant que la charmante Gladys, éduquée par les Ursulines, s'attache dès le début à ses cousines du Canada et joue allègrement à la jeune fermière ; que François Barré travaille au foin, se retrempe dans l'air natal, revoit chacun des lieux de son enfance, visite le vieux collège des Trois-Rivières où il a fait ses classes, se prépare enfin à s'installer définitivement au pays des aïeux, Mrs Frank Barry et son fils Harold organisent un retour en vitesse aux Illinois.

L'esprit américain et l'esprit de tradition des Canadiens français se sont affrontés violemment.

Et le charme de la campagne canadienne ; les remontrances discrètes du Père Louis, le frère aîné de François qui s'est fait prêtre ; les reproches si tendres de la mère ne peuvent empêcher le docteur Barré de prendre sa lourde croix et de suivre sa femme qui a fui, afin de ne pas jeter bas les assises d'un foyer mal fondé et si peu solide

Un jour, que Mrs Barry est absente, et que François a marqué qu'il doit suivre sa femme, celle-ci se refusant à se fixer avec lui au Canada, le père Baptiste Barré, d'un rude discours, interrompu quelquefois par la mère, dégage la leçon du volume. Voici quelques bribes, un pauvre raccourci, d'une scène pénible mais grande dans sa simplicité :

— “ Quand une femme est mariée, déclare le père Barré à son fils, elle doit suivre son mari. C'est cela l'affaire. Seulement voilà : ta femme est une Américaine, elle parle anglais, et ceux qui parlent anglais veulent toujours nous mener, c'est entendu .....

... “ Voyez-vous, quand on s'unit, dans le mariage ou dans les affaires, si on veut que ça marche, il faut se faire des concessions des deux côtés. Les Anglais, eux, n'en font jamais de concessions. Ils veulent tout avoir, et c'est pour cela que ça va mal. Chaque fois qu'il y a, comme cela, un attelage dépareillé, c'est le plus malcommode qui l'emporte sur le plus tranquille, et la charrue va tout de travers...

... “ Dans notre pays comme dans notre famille, l'habitant fait bien sa part, l'homme de profession fait pas toujours la sienne. Pensez-vous que si, chez nous, l'homme des villes, l'avocat, le médecin, le député, se rivaient à leur tâche comme je me suis attaché à la mienne... pensez-vous que nous serions toujours les serviteurs des autres? ...”

\*

\* \*

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, dans un essai sur l'origine des romans, écrivait : “ Ce qu'on appelle proprement romans sont des histoires feintes, écrites avec art pour le plaisir et l'instruction du lecteur.”

Traduisant la pensée de cet ancien, M. Édouard Estaunié, à la “ Société des conférences”, il y a quelques mois, définissait le roman : “ Un récit donnant l'impression d'une histoire vécue et qui nous intéresse.”

La formule Estaunié, moins heureuse que la formule ancienne dans son expression, nous

paraît la traduire, cependant, avec justesse, et traduire également la vérité.

Je me demande jusqu'à quel point on peut, maintenant, ajuster à cette définition l'œuvre dernière du Père Dugré.

Certes, *La campagne canadienne* nous intéresse. Il y a là le récit d'une histoire vraisemblable, dans son ensemble, plus vraisemblable que celle du *Jean Rivard* et du *Charles Guérin*. Mais ce récit donne-t-il vraiment l'impression d'une histoire vécue?

Je ne le crois pas, ou, du moins, l'histoire, qu'on lit pourtant avec intérêt, ne paraît pas complètement vécue.

Il semble que les caractères ne sont pas assez fouillés. Le père Baptiste Barré est un peu bavard, ne parle pas assez par courtes sentences comme il convient à un vieillard, quoiqu'il faille avouer que l'auteur lui prête la tournure d'esprit et les tournures de langage d'un véritable rural canadien-français.

Si les brèves formules de la thèse eussent pu se trouver dans la bouche de ce personnage, on eût mieux aimé sur les lèvres d'un homme comme l'abbé Louis, à la scène de famille, les longs développements de la thèse et les effets d'éloquence simple qu'elle entraîne.

Dans la bouche d'un curé, du père des âmes, la leçon n'aurait rien perdu de sa grandeur émouvante. Elle se fut trouvée encore plus vraisemblable.

Il y a d'autres observations de ce genre pour qui veut étudier plus complètement l'ouvrage du Père Alexandre Dugré. Nous n'avons ni le loisir ni l'espace nécessaire pour pousser plus loin.

A remarquer, cependant, que le style de *La campagne canadienne* pourrait être souvent plus ferme. Le Père Dugré a déjà produit qui nous rend exigeant à son égard. Il faut qu'il s'en prenne à lui-même si nous formulons de telles exigences, après la lecture de son ouvrage.

\*

\* \*

Enfin, faut-il dire que la thèse de *La campagne canadienne* inscrit dans un relief peut-être trop dur quelques aspects de la désertion du sol qui ne sont pas les plus importants?

En vérité, nos ruraux, eux aussi, souffrent d'un relâchement des caractères ; les cœurs et les intelligences n'ont plus la solide résistance d'autrefois. Tout est de papier ces années-ci, et c'est un symbole : les anciens habitaient des demeures aux épais murs de pierre et s'y attachaient pour la vie, nous changeons comme de chemise d'habitations en carton-pâte.

Mais les principales raisons de la désertion du sol et surtout du départ pour les centres industriels de notre puissant voisin, sont toujours à placer au débit de notre situation économique.

Il est certain que nos cultivateurs souffrent ; qu'il en tient à eux, à des vices de méthode ; mais que l'état de la communauté toute entière a sur leur économique de pénibles répercussions.

M. Charles Gagné dans un maître travail, publié d'abord à *l'Action française* puis en brochure à *l'Ecole sociale populaire* a promené

sur ce problème angoissant les lumières d'un observateur aigu et d'un économiste averti.

Le Père Dugré—forcé par sa thèse à n'envisager que sous un angle étroit, une situation complexe, — fausse, nous semble-t-il, malgré qu'il en ait, les données du problème général.

Il n'en reste pas moins que le Père Dugré dans un livre agréable, semé de descriptions attachantes de notre beau pays ; par un effort intellectuel qui ajoute à notre patrimoine littéraire ; présente à ses compatriotes du Canada français une œuvre d'un grand intérêt, destinée à faire le bien et qui ne peut manquer à ses destinées.

*La campagne canadienne* sera comprise, exercera une influence, et, une fois de plus, un Jésuite aura rendu service à la race française en Amérique.

Ferdinand BÉLANGER.



L'ÉGLISE DE NEUVILLE-SUR-VANNE (Aube, France).

C'est dans cette église que fut baptisé le sieur de Maisonneuve, fondateur de Montréal.

# Ephémérides Canadiennes

MARS

2 — A Montréal décède Mme Dandurand, épouse de l'hon. Raoul Dandurand, leader du Sénat canadien. La défunte, femme de lettres distinguée, était la fille de l'hon. F.-G. Marchand, ancien premier-ministre de la Province de Québec.

3 — L'hon. William Pugsley, ancien lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, décède à l'âge de 75 ans.

5 — Le gouvernement et la province du Nouveau-Brunswick obtiennent de la Législature de la Province de Québec, l'autorisation qu'ils lui demandaient, d'établir des travaux de barrage au lac Témiscouata en vue de créer une réserve d'énergies hydrauliques à métamorphoser en pouvoir électrique aux grandes chutes de la rivière Saint-Jean.

— M. A.-R. MacMaster, député libéral de Brôme, P. Q., aux Communes d'Ottawa, suggère la création ou le choix, pour le Canada, d'un drapeau national.

— Le trésorier Price, du gouvernement d'Ontario, accuse, pour l'exercice financier en cours, un déficit de huit millions de piastres, dans l'échiquier de cette province. La plus encourageante perspective qu'il ait à offrir est celle d'une réduction de ce déficit à trois millions, pour l'an prochain.

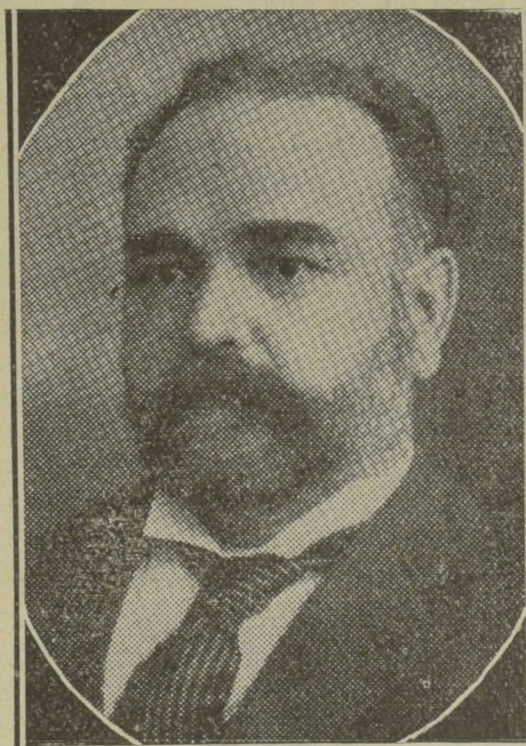
— La province d'Alberta présente également, cette année, un déficit s'élevant à plus de \$600,000. C'est le quatrième d'une série ininterrompue, de même nature.

6 — Dix mille mineurs du Cap Breton abandonnent le travail, par ordre de l'Union des Mineurs d'Amérique, et fatigués qu'ils sont, allèguent-ils, de parlementer en vain avec leurs patrons de la British Empire Steel Corporation.

7 — L'église de Saint-Victor d'Alfred, au comté de Russell, Ont., est complètement détruite par un incendie. Les pertes sont évaluées à \$80,000., partiellement couvertes par les assurances.

9 — D'après la réponse faite à une interpellation du député ministériel Rinfret, de Montréal (St-Jacques), aux Communes, la dette nationale du Canada est montée, de \$335,996,850, au 31 mars 1912, à \$2,417,783,274, au 31 mars 1924. On voit que la Grande Guerre laisse, dans nos finances canadiennes, la trace profonde d'un "lourd" souvenir.

— Les recettes brutes du Pacifique Canadien, pour l'année finissant au 31 décembre 1924, indiquent une baisse de \$13,000,000; l'habile administration de la compagnie, cependant, a



SIR W. PUGSLEY.

réussi à comprimer de telle sorte les dépenses que les profits nets n'accusent que \$200,000 de diminution.

— La Société de Géographie de Québec remet à M. le Capitaine J.-E. Bernier, de Lauzon, le célèbre explorateur canadien-français des régions arctiques, une médaille en or, comme témoignage de gratitude pour les services rendus à son pays et à sa race.

10 — Les journaux annoncent l'élévation de M. l'abbé Hilaire Fortier, curé de Saint-Georges de Beauce, à la dignité de Prélat de la Maison du Pape.

11 — La Cour d'Appel, division des cinq juges, répond aux questions que lui avait soumises le Gouvernement provincial de Québec, à propos de l'imbroglie protestant-juif de Montréal. Il ressort de ce jugement que la loi de 1903 (3 Édouard VII, chap. 16) est inconstitutionnelle, que la Législature ne saurait imposer aux protestants des professeurs juifs, ni des commissaires juifs. Les non-chrétiens n'ont

aucun droit à des écoles séparées, mais les enfants juifs peuvent être reçus dans les écoles des protestants au gré de ceux-ci. Les juifs en appelleront de ce jugement au Conseil Privé.

13 — M. l'échevin Trépanier est élu président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

14 — Au Collège de Ste-Anne de la Pocatière décède M. le chanoine Ludger Dumais, supérieur de cette institution, à l'âge de 59 ans.

15 — Aux Trois-Rivières, décède l'hon. juge Louis-Joseph-Alfred Désy, de la Cour Supérieure, à l'âge de 46 ans.

— A Guelph, Ont., dans sa 68e année, décède l'hon. sénateur W.-H. Bennett, ancien député fédéral de Simcoe, Ont., et depuis huit ans, membre du Sénat canadien.

16 — L'Action Sociale Catholique reçoit de Sa Sainteté le Pape Pie XI un bref par lequel le Saint Père accorde plusieurs faveurs spirituelles très précieuses à ses membres, présents et futurs.

17 — M. Aurélien Bélanger, député de Russell à la Législature de Toronto, interpelle le Gouvernement Ferguson, pour savoir de lui ce qu'a coûté à sa province, depuis 1912, rien qu'en frais de procédures, le maintien du néfaste Règlement XVII.

— Aux Communes d'Ottawa, le fameux contrat projeté entre le gouvernement fédéral et la Cie de navigation océanique Petersen, fait l'objet d'un long débat. Le Premier ministre Mackenzie King défend et soutient ce projet avec énergie. Il déclare que le "Pacifique Canadien" a été invité à jouir des mêmes avantages que Petersen, s'il veut accorder au Canada les mêmes conditions.

18 — Le Comité de législation du Conseil législatif adopte à l'unanimité le projet de loi déclarant jour férié le 24 juin, fête de S. Jean-Baptiste.

19 — La Compagnie R. Eaton, de Toronto, achète, au prix de \$5,292,425, les grands magasins Goodwin's Ltd, de Montréal.

— Le projet de loi déclarant jour férié le 24 juin est sanctionné par S. Ex. le Lieutenant-Gouverneur.

20 — La Chambre des Communes du Canada approuve par une majorité de 95 voix, le contrat du Gouvernement canadien avec la Cie de navigation océanique Patersen.

24 — On annonce que Mgr David Gosselin, ancien curé de Charlesbourg, au diocèse de Québec, déjà prélat de la Maison du Pape, vient d'être élevé par S. S. Pie XI, à la dignité de Protonotaire Apostolique.

— M. Robb, ministre intérimaire des finances fédérales, prononce le discours du budget. On y apprend que les revenus du Canada ont diminué de \$52,837,000, au cours des derniers douze mois, et que les dépenses n'ont été réduites que de \$5,000,000. Il prétend



Feu le chanoine LUDGER DUMAIS

montrer malgré tout, dans les opérations ordinaires, un surplus de \$1,823.000.

25 — Onze religieuses du Précieux-Sang quittent le monastère de Saint-Hyacinthe pour aller fonder une maison de leur ordre à Rome même. La supérieure actuelle du Monastère de Saint-Hyacinthe, la T. Révérende Mère Thérèse de Marie, est désignée comme fondatrice et première supérieure de la nouvelle maison, qui portera le nom italien de "Casa della Madre Caterina Aurelia".

— L'Assemblée Législative de Québec adopte un amendement à la loi d'Adoption. Hier après-midi, sur proposition de l'hon. M. David, l'Assemblée a aussi voté un amendement à la loi de l'Assistance Publique. Ces deux amendements ont été adoptés à la demande de l'autorité ecclésiastique.

16 — On annonce que le Gouvernement français a accordé la rosette de chevalier de la Légion d'honneur à une dizaine de Canadiens français. Dans le nombre figurent M. l'abbé Camille Roy, recteur de l'Université Laval, MM. les Docteurs Rousseau et Vallée, tous deux professeurs à la même institution. L'hon. M. Rodolphe Lemieux est promu commandeur et M. le juge Gonzalve Desaulniers, officier du même ordre national de France.

29 — On lit le décret d'érection d'une nouvelle paroisse (la dix-huitième) dans la ville de Québec. Cette paroisse sera un démembre-

ment de celles de Saint-Sauveur et de Saint-Malo et aura pour titulaire saint Joseph.

— Dans une conférence, à Montréal, sur "le Canada, une nation", M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, proclame que la première tâche qui s'impose à notre pays est de mettre en ordre sa propre maison, de réparer les folies du passé et de se préparer aux responsabilités de l'avenir. Et dans cinquante ans, ajoute-t-il, l'Angleterre recherchera l'alliance du Canada, devenu, sans violence, un pays complètement autonome.

30 — On estime à \$6,000,000 le coût des travaux pour l'installation initiale des usines génératrices d'énergies électriques que la province du Nouveau-Brunswick se dispose à entreprendre.

— Les ouvriers des chantiers maritimes de Lauzon, décident d'accepter la diminution proposée, de 10 p. c. dans leur salaire, afin de permettre à la compagnie de pouvoir assumer les contrats de construction de deux navires pour la "Canada Steamship Lines, Ltd".

La lumière de ma vie,  
c'est le cœur de Jésus regardé ;  
la force de ma vie,  
c'est le cœur de Jésus prié ;  
le bonheur de ma vie,  
c'est le cœur de Jésus aimé  
par-dessus tout !

Père PAGGIO.

## LE MADRIGAL DE LOUIS XIV

Le roi se mêle depuis peu de faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont :

"Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons."

"Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu."

Le roi se mit à rire et lui dit :

"N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ?"

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Oh ! bien dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait.

— Ah ! Sire, quelle trahison ! Que votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement.

— Non, monsieur le maréchal ; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels."

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fit là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître la vérité...

Mme de SÉVIGNÉ.

Lettre à M. de Pomponne.

## HEMORROIDES SOULAGEES

Si vous souffrez d'hémorroides saignantes, cuisantes, internes ou saillantes, je puis vous offrir un soulagement assuré. Vous pouvez vous appliquer vous-même, chez vous, mon nouveau traitement par absorption. Envoyez-moi votre adresse et je vous ferai parvenir des témoignages recueillis dans votre propre localité ainsi qu'un

### TRAITEMENT GRATUIT

qui vous procurera un soulagement instantané. N'envoyez pas d'argent. Faites connaître à d'autres ce nouveau et merveilleux traitement. 29F

MME. M. SUMMERS  
BOITE 47 WINDSOR, ONT.

## \$15,000.00 EN PRIX

1er prix : L'auto d'un millionnaire  
\$11,500.00

2me prix : ..... \$2,000.00 en argent

3me prix : ..... 1,000.00 en argent

4me prix : ..... 500.00 en argent

5me prix : ... .. 100.00 en argent

Achetez des billets ! Courez votre chance tout en faisant l'aumône au

### REFUGE DON-BOSCO :

#### Prix des billets :

1 pour .....	\$ 0.25
10 pour .....	1.00
100 pour .....	5.00
600 pour .....	25.00
3,000 pour .....	100.00
25,000 pour .....	500.00

Ecrivez à l'abbé G. Philippon, ptre, directeur, ou téléphonez 2-6821, Refuge Don-Bosco, Québec.

Vous recevrez vos billets par le retour de la malle.

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

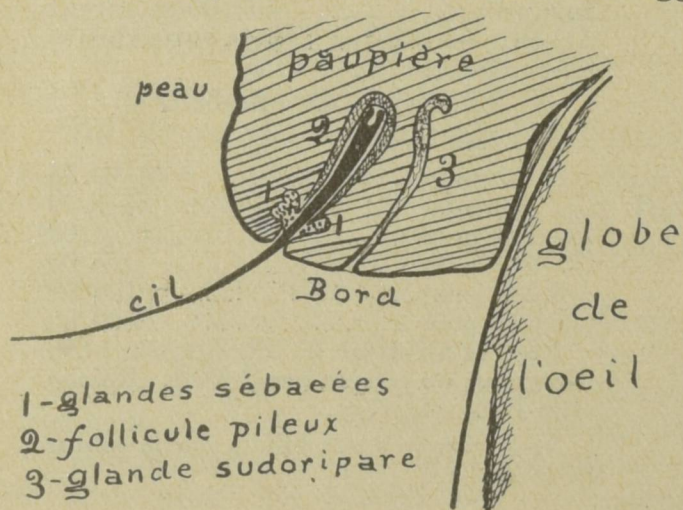
#### LES YEUX CHASSIEUX.— LE CHALAZION

**Q**UI ne connaît les yeux chassieux ? Cette infirmité est malheureusement des plus visibles. Ceux qui en sont les porteurs ont les paupières rouges, les cils rares, et avec le temps l'œil se rétrécit.

Pour ceux qui la négligent, la maladie est durable. On sait son apparence. La paupière irritée secrète un liquide qui la maintient constamment humide. Durant le sommeil ce liquide, asséché, forme des croûtes qui agglutinent ensemble les cils au point que le malade, au réveil, ne peut ouvrir les yeux, qu'après avoir fait subir aux paupières un long et patient lavage à l'eau chaude.

De temps à autre un cil disparaît avec la croûte qu'on enlève ; semblable à un pieu ébranlé, il sort de son alvéole, repoussé par l'inflammation. A ce jeu la paupière devient rapidement chauve si l'on peut parler ainsi, au point que tous les cils peuvent disparaître. Comme cela ne se fait point sans une inflammation assez intense et prolongée, la guérison n'arrive pas, non plus, sans la formation de tissu cicatriciel, ce qui rétrécit l'orifice oculaire.

Cette chassie, matière onctueuse et agglu-



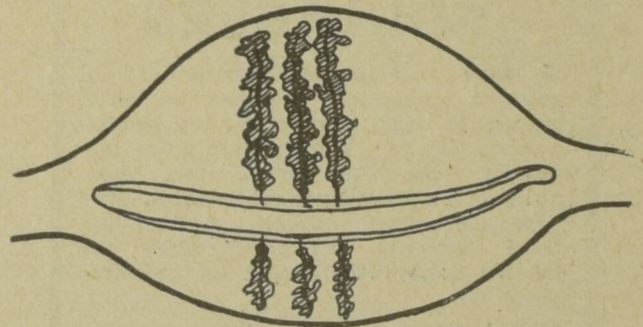
tinante, est le produit de la sécrétion des glandes ciliaires et des glandes de Meibomius.

Nous avons vu dans notre dernière causerie, ce que c'est que les glandes ciliaires, dont chaque cil est pourvu de deux à peu près. Les glandes de Meibomius, qui sont au nombre de vingt-cinq à trente sur la paupière supérieure, et de vingt à vingt-cinq sur la paupière inférieure, sont disposées parallèlement dans l'épaisseur même des ligaments tarse.

Et qu'est-ce que ces ligaments tarse ?

Avez-vous déjà vu les gamins retourner les rebords de leur paupière supérieure pour attirer l'attention de leurs voisins en classe ? La paupière reste retournée, et la surface rougeâtre ainsi exposée a une forme particulière, toujours la même, et qui se rapproche du losange. Cette apparence est due au ligament tarse supérieur.

Les tarse constituent pour ainsi dire la charpente des paupières. Ce sont deux lames résistantes et fibreuses, constituées par ce tissu que l'on appelle familièrement du *croquant*, et auxquels s'insèrent les muscles des paupières. Ces lamelles sont concaves d'un côté, l'intérieur, et convexes de l'autre. C'est dans l'épaisseur de ces ligaments tarse que se rencontrent les glandes de Meibomius, placées en rangées parallèles comme dans la figure ci-dessous.



C'est lorsque la sécrétion de ces glandes, et celle des glandes ciliaires ont été modifiées par une irritation quelconque, que se forme la chassie, origine des yeux chassieux.

Mais les glandes de Meibomius sont la cause d'une autre affection : le chalazion.



Le chalazion se manifeste par des bosselures sur la face externe des paupières, bosselures qui sont rougies ou ont l'apparence du reste de la peau, suivant qu'il y a inflammation ou non.

Le chalazion, qui est une tumeur genre kystique, est dû à l'obstruction des conduits excréteurs des glandes de Meibomius; cette obstruction empêche la sécrétion des glandes de se déverser à la surface palpébrale. Cette sécrétion s'accumule donc à l'intérieur de la glande qu'elle distend plus ou moins, ce qui cause les reliefs de la paupière.

Cette affection est plutôt de nature bénigne. Elle ne devient grave que lorsque l'infection entre en scène ; auquel cas le chalazion devient un vulgaire abcès avec toutes les conséquences qui en découlent.

Mais même s'il n'en arrive pas là ses victimes ont toujours à déplorer la difformité des paupières qui en résulte, et qui est d'autant plus désagréable qu'elle siège sur une des parties les plus apparentes de la face.

Le chalazion, comme la chassie, peuvent être efficacement combattus par une hygiène bien entendue des paupières. Et lorsque l'une ou l'autre de ces maladies est déclarée, le plus sage est de recourir sans retard au médecin afin de les arrêter dans leur évolution, avant qu'elles n'aient abouti à une difformité.

LE VIEUX DOCTEUR.

## L'aiguille de Boulton

A l'une des premières Expositions de l'industrie à Londres, Boulton (1), célèbre industriel anglais, présenta une aiguille.

Les juges chargés de l'examiner ayant refusé de l'admettre, Boulton fut entendu par la Commission spéciale, et demanda les motifs de son exclusion.

“Je pense, dit-il, qu'on classe les spécimens des produits, non sur la quantité, mais sur la qualité et la perfection du travail, et j'espère qu'après mes explications, on jugera autrement cette aiguille de ma façon.

— La qualité de l'acier est bonne, répondit le président, et on a remarqué l'extrême poli de l'aiguille ; mais ces mérites communs ont paru insuffisants pour la recevoir à titre de simple échantillon.

(1) Boulton naquit à Birmingham en 1728 et mourut en 1809. Il seconda Watt, l'inventeur de la machine à vapeur, fabriqua pour lui la première machine, et créa es grandes usines de Soho, près de Birmingham.

— Le nombre ne fait rien à l'affaire, qu'on en expose mille ou une seule.

— Sans doute ; mais pour apprécier la valeur de la fabrication, il faudrait avoir au moins plusieurs séries de grosseur du type modèle.

— C'est là une erreur qu'on n'aurait pas commise, si l'on avait mieux regardé mon aiguille.

— On l'a examinée avec attention, et cette discussion peut tenir de contre épreuve.

— J'en demande respectueusement pardon aux juges, mais, quand on n'a pas de bons yeux, on prend des lunettes.

— Avec des lunettes, on ne verrait toujours qu'une aiguille.

— Alors on prend une loupe.

— On la regarderait au microscope qu'il n'y en aurait pas deux, à moins d'y voir double.

— Sans y voir double, au microscope on pourrait s'assurer qu'il peut y en avoir deux.

— Comment cela ?

— On distinguerait un cercle indiquant qu'elle est en deux parties, la tête et le corps.

— En ce cas, il fallait prévenir que c'était une aiguille vissée.

— Je ne le devais pas, car un de ses mérites est que la section est invisible à l'œil nu, et même à la loupe, à cause du brillant de l'acier.

— L'observation est juste ; le pas de vis doit être d'une exécution très difficile, relativement à la petitesse de l'objet, et cette particularité appelle sur lui l'attention bienveillante du jury.

— Je l'en remercie.

— Mais dans quel but avez-vous fabriqué une aiguille en deux parties réunies ? En est-elle plus solide, plus résistante ? Offre-t-elle un avantage sur les autres ? Y a-t-il là un caractère d'utilité, en dehors de la difficulté vaincue ?

— C'est mon secret, et je suis venu pour vous le révéler.”

Boulton, saisissant alors l'aiguille avec une petite pince, la dévissa comme un étui, et en tira une seconde d'un poli aussi brillant et d'une égale perfection.

“Messieurs, c'est, en vérité, un tour de force extraordinaire, dit le président, étonné comme les juges ; nous devons admirer cette aiguille incomparable et rendre justice à son créateur.

— La seconde, dit tranquillement Boulton, est elle-même un étui, qui en renferme une troisième.

— Est-ce possible ?

— La voilà !”

Mais on n'était pas au bout des surprises.

Boulton, sans s'émouvoir, renouvela l'opération devant les juges muets, dévissant successivement une troisième, puis une quatrième, et enfin une cinquième aiguille.

La sixième était tellement fine qu'elle semblait un cheveu d'acier.

L'aiguille de Boulton fut proclamée à l'unanimité la merveille microscopique de l'Exposition anglaise.

# RADIO

## LA STATIQUE

**I**L n'est pas nécessaire d'avoir écouté souvent au radio pour savoir qu'en outre de la musique désirée on entend une foule de bruits divers qu'il faut parfois subir irrémédiablement. Ces bruits qui viennent ainsi interférer avec la musique s'appellent les interférences. Elles proviennent de diverses sources et revêtent les formes les plus variées. C'est notre intention d'en décrire les principales pour que le novice puisse reconnaître celles qu'il doit attribuer à son appareil et celles qu'il doit attribuer à des causes extérieures le plus souvent incontrôlables. Les interférences extérieures à l'appareil proviennent de cinq sources : 1° de la statique ; 2° des courants électriques voisins ; 3° des bruits du poste transmetteur, de l'hétérodyne des transmetteurs entre eux ; 4° des appareils récepteurs voisins.

Quant aux interférences que l'on doit attribuer à l'appareil et auxquelles on peut le plus souvent remédier, elles proviennent d'une foule de causes dont nous traiterons les principales. Nous commencerons d'abord par les interférences extérieures et nous dirons un mot de cet ennemi irréductible du radio, qu'est la statique.

Ce n'est pas seulement par les temps orageux que l'atmosphère est le siège de phénomènes électriques. L'électricité existe toujours dans l'atmosphère en quantité plus ou moins grande. On admet que l'atmosphère constitue un champ électrique dans lequel les lignes de force sont dirigées de haut en bas ; autrement dit, la valeur du potentiel en chaque point augmente progressivement à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère. La valeur de ce potentiel varie non seulement avec la hauteur de l'atmosphère, mais aussi avec l'état d'humidité de l'atmosphère ; on peut donc admettre qu'il y a constamment dans l'air des décharges électriques dont les plus fortes constituent la foudre. Les autres plus faibles ne peuvent être vues ni entendues ordinairement. Mais on comprend facilement qu'un récepteur de radio, assez sensible pour capter les ondes d'un poste situé à 1,000 milles et plus, peut et doit enregistrer les moindres décharges électriques du voisinage. Ces décharges électriques sont connues sous le nom de " Statique ", par abréviation de l'électricité statique. Ce mot semblerait indiquer qu'il s'agit d'un genre d'électricité à l'état de repos. C'est tout le contraire, il n'y a rien d'aussi actif que cette statique. Chaque jour plus ou moins elle travaille dans l'atmosphère. Parfois c'est un grondement continu et régulier, d'autres fois c'est un bruit intermittent qui ressemble à un éboulis de pierres.

L'interférence produite par la statique peut-elle être éliminée ? Il n'y a guère d'espoir qu'elle le sera jamais d'une façon complète. Il y a cependant divers moyens qui la diminuent considérablement. Le premier de ces moyens consiste dans l'augmentation du pouvoir transmetteur. Plus en effet les ondes du poste agiront fortement sur le récepteur plus aussi les bruits de la statique seront couverts par la musique. On parle actuellement aux États-Unis de cette augmentation de pouvoir. Déjà le poste WEAFF peut donner un courant beaucoup plus fort que celui avec lequel il transmet actuellement. Plusieurs autres postes ont augmenté considérablement leur pouvoir, et ils n'attendent que l'approbation définitive de la masse des amateurs pour lancer dans les airs des ondes qui défieront la statique.

Un second moyen pour diminuer les effets de la statique consiste à employer un appareil

sélectif. La sélectivité dans un appareil permet non seulement de séparer les postes entre eux, mais aussi de faire disparaître une foule de bruits parasites causés soit par les inductions locales soit par la statique ; on remarque en effet qu'un appareil à double ou triple circuit est beaucoup moins bruyant qu'un appareil à circuit simple. Pourquoi ? Parce qu'il est plus sélectif. Pour la même raison on remarque le même phénomène sur un appareil qui fonctionne sur une antenne courte, sur antenne intérieure, et surtout sur le cadre.

Toutefois si la sélectivité d'un appareil peut atténuer considérablement les effets de la statique, elle ne peut pas cependant la faire disparaître entièrement. D'autant plus qu'il y aurait un inconvénient considérable à utiliser un appareil extrêmement sélectif : celui de donner une musique amortie et sans harmoniques. Pour obtenir de la musique convenable, il faut que le récepteur laisse passer non seulement la longueur d'onde exacte du poste entendu, mais aussi environ cinq kilocycles au-dessus et 5 kilocycles au-dessous de cette longueur d'onde.

Un troisième moyen pour atténuer les effets de la statique consiste dans l'emploi d'une antenne très courte. Les longues antennes sont de puissantes collectrices d'ondes, sans doute, elles donnent une musique à grand volume, mais par contre elles ont l'inconvénient de diminuer la sélectivité de l'appareil et de lui apporter en outre une foule de bruits parasites. Dans ce cas pour obtenir une musique nette il faut baisser considérablement les amplificateurs et perdre par ailleurs ce que l'on avait gagné par une antenne trop longue.

Au contraire une antenne courte bien orientée et bien dégagée des objets qui l'entourent donne une musique plus faible sans doute mais nette et que l'on peut amplifier à volonté. Il y a donc avantage à installer une antenne plutôt courte. D'après ce principe on comprend que l'antenne intérieure contribue beaucoup à diminuer les effets de la statique. Toutefois il faut un appareil puissant et coûteux pour obtenir sur antenne intérieure les mêmes résultats qu'on obtient sur antenne extérieure avec un appareil beaucoup plus simple.

Jusqu'à présent nous avons vu trois diminutifs de la statique : la puissance du poste transmetteur, la sélectivité du poste récepteur

et les antennes courtes. Ce sont là les moyens les plus ordinaires et aussi les plus pratiques. Il y en a quelques autres ; tels l'emploi d'une antenne souterraine, la réception sur les ondes très courtes, etc. Tous ces moyens sortent de l'ordinaire et ne sont pas encore pratiques.

Il apparaît de temps à autre dans les revues des réclames extraordinaires en faveur des "éliminateurs de statique". Il faut être en garde contre ces merveilleuses nouveautés. Ou bien ce sont d'anciens procédés affublés d'un nom nouveau ou bien ce sont simplement des étouffoirs que l'on oppose à la réception.

Nous nous souvenons d'avoir essayé, il y a quelques années, un de ces remèdes contre la statique. L'information nous venait d'une revue sérieuse. Ce remède consistait à mettre un verre d'eau salée en shunt sur l'antenne et la prise de terre. Cela diminuait la statique merveilleusement, mais on n'entendait plus de musique.

L.-M. BOLDOC, ptre.

#### BEAUX DRAMES

"L'EAU-DE-FEU, drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

"LE FILS MAUDIT", drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'Apôtre et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.


**N'achetez pas sans connaître  
les avantages du**

**Radio de Forest**

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

**C. ROBITAILLE, Enr.**  
320, rue St-Joseph,  
Québec.



# FEMINA

## Au fil de la plume

HIER ET AUJOURD'HUI

**L**ES mères d'aujourd'hui élèvent-elles leurs enfants comme elles ont été élevées ?

Question remplie de sous-entendus, de réflexions salutaires, qui gagnerait à être revue et méditée longuement. Et d'abord, fixons nos yeux sur un point lumineux du passé, pénétrons dans cet intérieur d'autrefois où les lois de la charité fraternelle, de l'obéissance respectueuse, de la confiance absolue et bien comprise étaient pratiquées; ces grandes vertus chrétiennes auréolaient le foyer, lui faisaient un rempart de toute leur force, de toute leur beauté.

Personne, dans la famille, n'aurait osé redire à un ordre du père, à un désir de la mère; l'union la plus parfaite remplissait les cœurs de son charme divin, elle étendait sur les défauts et les petits travers de chacun, le voile de la charité condescendante, de la bonté protectrice. Nombreux étaient les foyers où les enfants rendus à un âge assez avancé acceptaient avec déférence les avis des "vieux", avis dictés par l'expérience sage et prudente.

Mettons en regard de ce tableau aux couleurs reposantes, aux tons chauds, représentant l'intérieur d'autrefois, le père, la mère, les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants, mettons en regard, l'intérieur d'aujourd'hui, avec ses reflets de lumière vive, ses teintes choquantes, ses réparties souvent irrespectueuses, quelquefois nuancées de mépris ou de dédain, ce foyer où l'on n'entre que pour prendre ses repas et se livrer au sommeil.

A qui la faute, direz-vous ?

Faut-il commencer par souffleter l'enfant de quinze ou dix-huit ans qui répond à sa mère :

— C'est de mes affaires ! ou un " Je le veux ! " énergique, ou bien chercher comment il se fait que de pareilles réponses sortent des lèvres d'un enfant sans que la mère s'en étonne et sursaute d'indignation.

Faut-il dire à l'enfant de dix, douze ou quinze ans qui court les chemins à toute heure du jour ou de la nuit tombante :

— Rentre chez toi ! ou gronder la mère qui s'inquiète de ne pas le voir revenir à l'heure du repas ou du coucher et lui dire :

— Pourquoi le laissez-vous se gâter ainsi ?

Réfléchissons et nous verrons que le grand tort et la mauvaise direction vient non pas des enfants qui ont le devoir d'obéir mais bien des parents qui ne savent plus commander, qui veulent élever leurs enfants sans les contrarier.

Les parents sont les premiers maîtres, les éducateurs, nécessaires et providentiels de leurs enfants.

" L'éducation, dit Lacordaire exige à la fois de la tendresse et de la fermeté. Elle doit éviter l'idolâtrie qui pardonne tout et caresse tout, autant que la sévérité qui rebute par sa constance et ferme le cœur. De nos jours c'est la mollesse qui gâte le plus l'éducation. On était peut-être autrefois plus sévère qu'il ne fallait ; ou l'est aujourd'hui trop peu."

" Il faut, dit à son tour Mgr Dupanloup, que l'éducation soit mâle, sérieuse et sincère ; sans dureté mais aussi sans faiblesse : une certaine austérité, douce et grave lui convient bien et la fortifie."

" Un homme à trente ans, dit encore le comte de Maistre, saura surmonter les plus violentes passions, parce que, à trois ou quatre ans, on lui aura appris à se passer " volontairement " d'un jouet ou d'une sucrerie."

Mères de familles et institutrices, éducatrices qui avons charge d'âmes, méditons sérieusement ces sages paroles; puissent-elles nous aider à atteindre l'Idéal rêvé : Rendre les

nôtres meilleurs, faire de ceux qui nous entourent des âmes d'élite, des cœurs justes, des hommes forts marchant droit dans les sentiers, abrupts parfois, de l'honneur et du devoir.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— Je relis votre gentil billet bleu où se glissent entre les lignes... des larmes furtives. Il ne faut pas, ma petite amie, vous laisser aller ainsi à la mélancolie. Ayez une âme contente malgré tout, malgré les épreuves et les revers, malgré l'infortune et la maladie, malgré vous-même. La vie est belle et ce qui nous le prouve le mieux, c'est la grande hésitation, le cruel sacrifice que doivent faire ceux qui vont mourir. Nous sommes de la vie, nous, luttons donc; ne laissez pas annihiler vos forces et votre volonté par cet état morne de la rêverie. Réagissez énergiquement, votre santé peut-être est à ce prix. Revenez encore toutes les fois qu'il vous plaira, je serai pour vous la "grande amie", puisque vous voulez bien me donner ce doux privilège. Votre dernière pièce de vers était jolie, pourquoi ne pas continuer?... ce serait un dérivatif à vos pensées sombres, nous reparlerons du "grand problème" qui aura peut-être une heureuse solution!

FLEUR-ANGE B.— Le petit coin au Femina est accordé avec plaisir, les nouvelles correspondantes sont toujours les bienvenues.

Votre délicate pensée me prouve l'affection profonde que vous avez pour notre revue; j'aime à croire qu'il en sera toujours ainsi.

MADELEINE.— Comme vous le dites, le devoir à certaines heures est austère et pénible, mais il ne faut pas s'y soustraire; coûte que coûte, il importe d'aller jusqu'au bout. Où serait la gloire du triomphe si nous n'avions pas de lutte à soutenir; nous me paraissez d'ailleurs avoir trouvé le véritable chemin qui mène à la victoire. En Dieu se trouvent la force et le courage.

Je fais avec plaisir votre message à Jeannine et je vous dis: Au revoir!

Jeanne LE FRANC.

Pardonnez sincèrement et de bonne foi, pardonnez sans réserve, voilà la plus dure épreuve de la charité.

BOURDALOUE.

## PETITE POSTE

MADELEINE À JEANNINE.— Sur votre demande, j'extrai quelques pensées du dernier volume que j'ai lu: "Lettres de l'abbé Perreyve".

"Le bonheur ne consiste pas à vivre dans tel coin de terre, à jouir de tel ou tel bien périssable. Le bonheur est un état de l'âme indépendant des choses extérieures; Dieu le donne quand il veut, il est tout entier dans un acte d'amour."

"Que sert de pleurer le passé? Ceux-là seuls ont du courage qui acceptent l'avenir sans crainte et ne regrettent du temps d'autrefois que leurs fautes."

"Il arrive quelquefois dans une existence, un moment solennel où il faut préférer le Ciel à tout ce qui est sur la terre. Heureuse l'âme qui sait alors quitter tout pour Dieu!"

Bonjour petite amie, revenez-moi bientôt.

MADELEINE À NOELLA.— J'aime mieux connaître parfaitement nos auteurs canadiens que de m'astreindre à l'étude des langues étrangères. Notre littérature s'enrichit chaque jour; c'est faire œuvre patriotique et nationale que d'aider à la diffusion de leurs idées grandes et nobles.

MARIETTE À ALICE DE VALCOURT.— Il me tarde de vous lire, petite amie, au prochain courrier, n'est-ce pas?

## La cuisine

### HACHIS

Restes de viande et de	1 c. à table de saindoux
pommes de terre	ou de graisse de rôti
1 oignon	sel, poivre
1 tasse de bouillon	fines herbes.

I. Couper la viande et les pommes de terre, en petits morceaux.

II. Faire revenir l'oignon ciselé dans la graisse, y ajouter la viande, les pommes de terre, le bouillon; assaisonner et laisser mijoter 15 à 20 minutes. Servir chaud.

### TRANCHES DE BŒUF BOUILLIES AU GRATIN

Restes de bœuf bouilli	2 c. à table de graisse
1 c. à table de beurre	2 c. à table de farine
1-4 tasse chapelure	2 tasses de bouillon,
	assaisonnement.

- I. Beurrer le fond d'un plat allant au feu.
- II. Ranger dedans, en couronne, les tranches de bœuf parées et coupées régulièrement.
- III. Faire un roux brun, mouiller avec le bouillon, assaisonner et laisser mijoter 15 minutes.
- IV. Verser la sauce sur la viande ; saupoudrer de chapelure, mettre sur le tout quelques morceaux de beurre et laisser gratiner.
- V. Au moment de servir, saupoudrer de persil haché, et jeter quelques gouttes de vinaigre ou jus de citron.

#### POUDING AUX POMMES DE TERRE

Restes de pommes de terre 2 tasses de lait chaud  
 1 c. à table de beurre  $\frac{1}{2}$  tasse biscuits soda  
 sel, poivre.

I. Émincer les pommes de terre, les mettre par rang dans un plat beurré, saupoudrer de chapelure, saler, poivrer, ajouter quelques noisettes de beurre et alterner jusqu'à ce que le plat soit rempli.

II. Verser le lait chaud et mettre gratiner au fourneau.

#### BAGATELLE

Restes de biscuits ou de gâteaux 1 ou 2 jaunes d'œufs  
 2 c. à table de maïzena  
 3 tasses de lait  $\frac{3}{4}$  tasse de sucre, confitures  
 $\frac{1}{2}$  c. à thé de vanille.

I. Mettre dans un plat creux, un rang de biscuits ou de gâteaux, un rang de confitures ; alterner jusqu'à ce que le plat soit aux  $\frac{3}{4}$ .

II. Faire chauffer le lait au bain-marie, y ajouter la fécule délayée laisser cuire 8 à 10 minutes.

III. Ajouter les jaunes d'œufs battus avec le sucre, aromatiser au goût, verser sur les biscuits et laisser refroidir.

IV. Décorer avec les blancs d'œufs montés en neige, faire dorer au fourneau, ou encore garnir la préparation avec crème fouettée.

(*La Cuisine à l'École primaire.*)

#### BEAUX DRAMES

"L'EAU-DE-FEU", drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

"LE FILS MAUDIT", drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

## Les deux aumônes

**D**ÉPUIS le matin la neige tombait, et la lumière du jour commençait à s'éteindre. Au bord d'une route peu fréquentée, une pauvre vieille, qui ne pouvait devoir son pain qu'à la charité des passants, piétinait, grelottante et glacée, attendant que la Providence amenât de son côté un voyageur compatissant à sa misère. Bien qu'elle souffrît beaucoup du froid et de la faim, elle continuait d'espérer, car elle était croyante. Sa confiance ne fut pas trompée. Au lieu d'un seul voyageur, la Providence voulut qu'il en passât deux sur le chemin où elle murmurait sa plainte.

La piété qu'elle inspira au premier passant ne lui fut pas, il est vrai, promptement efficace ; c'était un piéton, que l'âpreté du froid poussait à grands pas vers son gîte.

"Pauvre femme ! dit-il à la mendicante en lui jetant un regard de compassion, voilà un temps bien dur pour mendier sur la route ; que le bon Dieu vous assiste !"

Ce fut à ce vœu chrétien que se borna son aumône ; pour faire plus, il lui aurait fallu s'arrêter, mettre à l'air ses mains qu'il tenait profondément fourrées dans ses poches et s'engourdir les doigts à délier les cordons de sa bourse ; il n'en eut pas le courage et continua sa route.

La pauvre, qui n'avait reçu du piéton qu'un "Dieu vous assiste !" lui répondit par un "Dieu vous le rende !" lequel l'eût fait réfléchir, s'il avait pu penser à autre chose qu'à gagner au plus tôt un abri.

Peu de temps après passa le second voyageur ; celui-ci n'avait point à redouter la sévérité de la bise dans sa voiture bien close. Mollement assis sur un coussin capitonné, les jambes enveloppées dans une ample fourrure, il regardait, au travers de la vitre d'une portière, les flocons de neige qui tourbillonnaient en tombant.

Ainsi que le passant l'avait précédé, il aperçut la pauvre et fut ému de sa plainte. Aussitôt il ordonna à son cocher d'arrêter les chevaux, et tandis que d'une main il fouillait dans la poche de son gilet, de l'autre main il baissait la vitre de la voiture.

"Quel terrible froid !" dit-il, frissonnant au contact de l'air.

Il appela la vieille femme, qui s'empressa de répondre à sa voix. Comme il se disposait à lui jeter l'aumône prise au hasard dans sa poche, il voulut, avant de la laisser tomber, s'assurer précisément de sa valeur. Ce n'était rien moins qu'une pièce d'or.

"Diable ! dit-il, ce serait beaucoup trop !"

Il allait retirer sa main tendue vers la mendicante ; mais une bouffée de vent glacial lui cingla les doigts et lui fit lâcher prise.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'Apôtre et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.

“Allons, tant pis ! reprit-il philosophiquement ; puisqu'elle est tombée, ramassez-la, bonne femme.”

Et il se hâta de relever la vitre et de se rejeter au fond de sa voiture. Les chevaux se remirent au pas de course.

Se glorifiant à part lui d'une telle aumône, comme s'il l'eût faite volontairement aussi magnifique, le maître de l'équipage se disait :

“Je suis riche, je puis donner largement ; mais est-ce de l'or bien placé ? Cette mendiante fera-t-elle bon usage de ce qu'elle a reçu ? Au surplus, ceci regarde sa conscience ; la mienne est satisfaite, j'ai fait une bonne action.”

Pendant que ce soi-disant généreux exaltait ainsi son mérite, la mendiante, fouillant des deux mains l'épaisse couche de neige dont la route était couverte, cherchait la pièce d'or qu'elle n'avait pu voir tomber ; la pauvre vieille était aveugle.

Le maître de l'équipage arriva chez lui, il s'enveloppa dans sa robe de chambre, se chaussa de ses pantoufles fourrées ; le bois flamblait dans l'âtre ; son dîner l'attendait, on le servit. Et quand il fut assis dans son fauteuil, devant la table près de la cheminée, il trouva que le temps était très supportable, que les pauvres abusaient du droit qu'on leur laisse de se plaindre, mais qu'il ne faut pas trop se défendre cependant contre le danger d'être leur dupe, puisque après tout, Dieu tient compte des mouvements généreux de nos cœurs.

Cette salutaire réflexion lui permit d'achever paisiblement son repas et de rêver, en digérant, à la récompense céleste qu'il se flattait d'avoir méritée.

Au moment où le riche voyageur rentrait chez lui, le piéton arrivait à l'auberge. Là aussi il

y avait bon feu, là aussi le dîner était prêt. Quand notre homme se fut un moment égayé à la flamme, quand il vit apporter sur la table la soupière fumante et le rôti doré, il sentit, contrairement au maître de l'équipage, que le bien-être qu'on éprouve pour soi-même fait estimer plus douloureuses les privations que souffrent les misérables. Son sort lui parut si enviable, à lui que la faim aiguillonnait, qu'il fut pris d'une immense pitié pour tous ceux qui n'ont ni feu dans leur cheminée, ni pain sur leur table. Il pensa surtout à la vieille mendiante, qu'il avait laissée se morfondant sur la route. La servante allait verser le potage, lorsque, se levant tout à coup, il lui dit :

“Mettez deux couverts ; je reviens dans un moment.”

La distance d'une centaine de pas séparait l'auberge de l'endroit où la mendiante avait l'habitude de stationner.

Le piéton la trouva fouillant dans la neige.

“Que cherchez-vous là, ma bonne femme ?

— Une aumône qu'on m'a jetée.

— Bon ! elle est perdue dans la neige, reprit-il, et vous perdez votre temps. En fait d'aumônes je vous dois la mienne ; venez, la mère ; le feu nous attend, et la soupe aussi !”

La pauvre vint à lui. S'apercevant alors qu'elle était aveugle, il lui prit le bras et la guida jusqu'à l'auberge, où il l'installa à table, au plus près du foyer.

La légende dit :

“Deux anges ce jour-là prirent la plume, l'un pour effacer la mention de la pièce d'or sur le livre où le maître de l'équipage inscrivait ses bienfaits, l'autre pour porter à l'avoir du piéton le dîner de la mendiante.”

## Vous Appréciez le

Thé Vert

# "SALADA"

H653FR

La saveur exquise des jeunes feuilles se conserve parfaitement intacte dans le paquet "SALADA" hermétiquement clos. D'un goût plus fin que n'importe quel thé Japon, Gunpowder ou Young Hyson.

La femme intelligente qui possède des convictions, passe vaillamment, le rameau de la religion à la main, à travers les ombres, les tristesses et les tempêtes, certaine de la route qu'elle doit suivre et du but qu'elle doit atteindre.

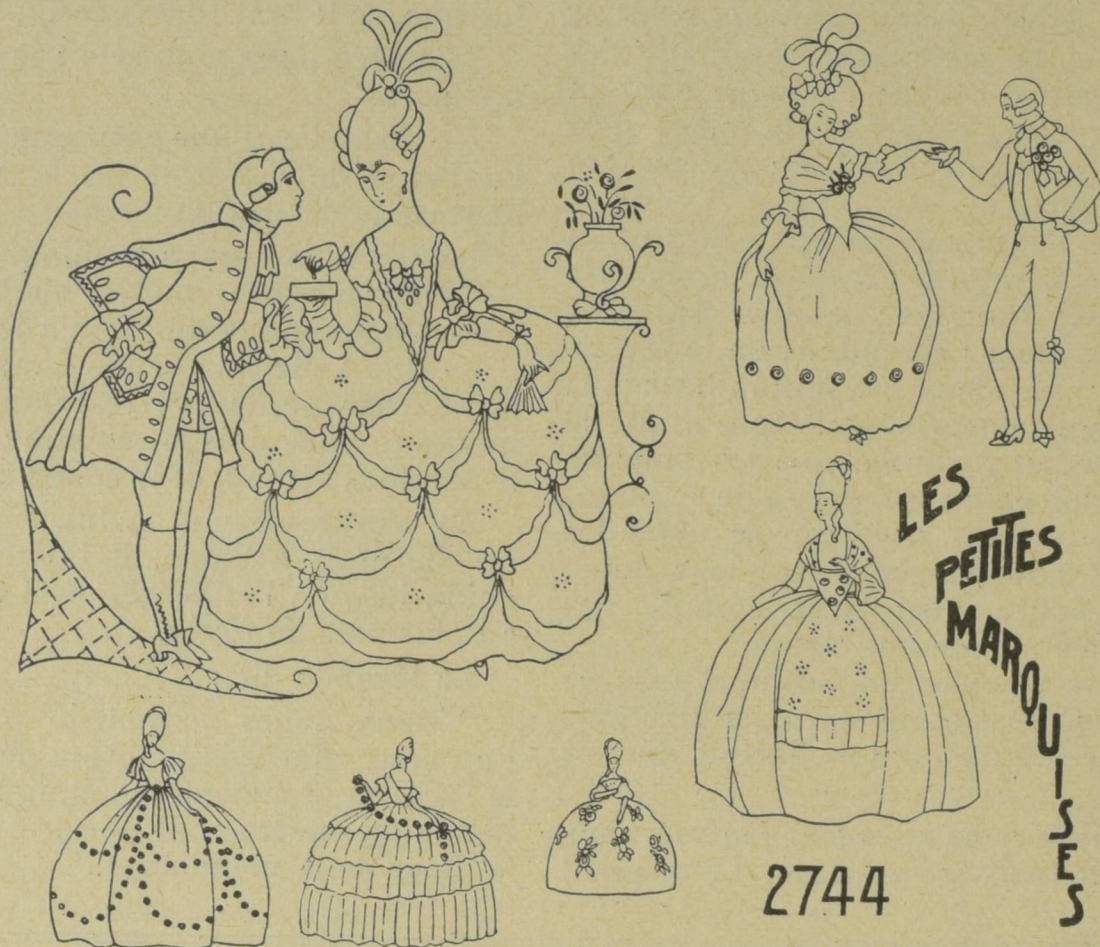
MGR FUSSET.

### UNE BONNE LEÇON

Un jeune étourdi avait le mauvais goût de plaisanter un vieillard sur son âge.

“Vous ne savez donc pas, répliqua le vieillard, qu'un âne à vingt ans est plus âgé qu'un homme à soixante ?”

# Patrons de broderie, marque "Gorcy"



2744 — Motifs, Marquis et Marquises, grandeur 13 x 12 — 8 x 7  
— 7 x 5½ — 5 x 4 — 4 x 3½ — 3 x 2½. La planche com-  
posée de 6 motifs. Patrons à tracer 20 cts. Décalquable  
au fer chaud 35 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE  
"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC



# Coin de l'Ouvrier

## La réhabilitation du travail

(Suite et fin)

### LES TRAVAILLEURS ET LES OISIFS.

Si dans notre société chaque citoyen accomplissait sa tâche, — toute sa tâche — celle qui lui incombe ici-bas, à sa place, à son rang, selon les exigences de cette loi divine : “Tu feras toute ton œuvre”, on ne verrait pas cette société divisée en deux camps : les travailleurs et les oisifs, ces derniers jouissant, sans peine, de tous les agréments, de tous les plaisirs, de tout le confort de la vie moderne, consommant sans produire, tandis que les autres, manquant souvent du nécessaire, produisant sans relâche et ne consommant que très peu de ce qu'ils produisent.

“En effet, l'on n'emploie pas personnellement tout ce qu'on produit et l'on ne produit pas soi-même tout ce qu'on emploie. En sorte que, tandis qu'il est des hommes qui offrent l'attristant spectacle d'une coupable oisiveté, il est des créatures de Dieu, au sein de notre monde égoïste et raffiné, qui doivent prendre sur leur sommeil et sur leurs heures de repos le temps qu'elles sont obligées de consacrer à un labeur continu, épuisant et insuffisamment productif.”

Dans notre organisation sociale il ne devrait pas y avoir de place pour les oisifs et les paresseux. Les uns et les autres en sont comme les frelons, se nourrissant du miel des abeilles.

“Dès qu'un homme, a écrit Paul Lapeyre, le pouvant, refuse de travailler, sa part de travail retombe nécessairement, en excès, sur les travailleurs qui sont privés d'un repos correspondant à ce travail refusé... Ces ouvriers travaillent trop pour ceux qui ne travaillent pas assez (1) ”.

L'homme qui ne gagne pas sa subsistance par un travail utile consomme aux dépens des autres. Une loi sociale devrait être promulguée qui place l'oisif ou le paresseux dans l'obligation ou de travailler comme les autres ou de ne pas être entretenu par eux. Saint Paul l'avait proclamée il y a longtemps, quand il déclarait : que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger et que celui qui dérobaît — le paresseux est un voleur — ne dérobe plus, mais travaille.

Heureusement l'oisiveté et la paresse por-

tent en elles leur châtiment, car elles sont aussi funestes à l'homme que le surmenage. Si le travail sans repos produit à la longue la maladie et la mort, le repos sans travail engendre le désœuvrement et l'incurable ennui. Le pur rentier qui vit des richesses accumulées par ses aïeux ne devrait pas oublier que sa fortune ne le dispense pas du travail que la société attend de lui sur lequel elle doit pouvoir compter.

“Une distinction importante s'impose ici et on la trouve déjà dans une lettre de Louis XVI au ministre Amelot, du 8 juin 1777, qui distingue entre :

1o Les indigents qui ne peuvent travailler, leurs forces n'ayant pas atteint leur plein développement (enfants), l'âge ou les infirmités les ayant diminuées (vieillards ou incurables).

2o Ceux qui, pouvant et voulant travailler, n'ont pas l'occasion d'utiliser leurs forces, faute d'un emploi (chômeurs involontaires.)

3o Ceux qui, pouvant travailler, refusent le travail, préférant vivre d'expédients (mendiants et chemineaux).

Les deux premières catégories se composent de gens intéressants, auxquels il convient de venir en aide, la troisième au contraire, à laquelle il faudrait annexer les riches réfractaires à toute besogne utile, comprend des individus qui méritent les sévérités de la loi répressive.

Serait-il donc si difficile de se représenter une société qui, reposant tout entière sur la collaboration de tous, obligerait chaque citoyen à fournir une part déterminée d'activité sociale destinée à lui assurer en retour une part de nourriture et de repos proportionnés à son labeur ?”

### LE PRIX DU TRAVAIL.

On a eu grand tort de faire des distinctions arbitraires et fausses entre les diverses occupations des hommes. Dans la véritable hiérarchie des valeurs et des prééminences, le prix du travail ne se mesure pas tant à l'effort exigé qu'au but poursuivi. Le travail accompli pour une fin purement égoïste est sans valeur, pour tant de peine qu'il ait réclamée, en comparaison de tel autre moins pénible, mais d'une utilité générale. Notre peuple a bien compris cette vérité profonde, quand, dans son langage expressif, il dit qu'il n'y a pas de sot métier, et quand, donnant aux oisifs le seul qualificatif qu'ils méritent, parce qu'ils tirent leurs moyens d'existence d'une autre source que le travail, il les appelle des “propres à rien”.

(1) *Le socialisme catholique ou christianisme intégral*, T. 1, p. 340.

“Comparez l'obscur labeur du laboureur de l'artisan avec l'effort patient et acharné de l'artiste fabriquant un objet rare, qui n'aura de prix, de valeur que pour un collectionneur riche ou maniaque, et vous n'aurez pas de peine à vous rendre compte que ce qui donne dans la société son prix du travail, quel qu'il soit, c'est l'utilité sociale qu'il a pour nos semblables. Sa valeur n'est en somme qu'une équivalence de vie obtenue par notre travail.”

Cependant, j'ai hâte d'ajouter que son estimation ne doit pas toujours se mesurer à sa valeur mercantile, utilitaire, à sa représentation en argent. Nous risquerions alors de ne plus connaître que le travail-marchandise, soumis aux lois de l'offre et de la demande, et accompli uniquement en vue du gain qu'il procure. Quand on envisage ainsi le travail, il n'est pas étonnant qu'on s'efforce de s'en affranchir par tous les moyens, en cherchant à s'enrichir à tout prix, la richesse pouvant seule à notre époque nous dispenser de travailler. L'homme, qui ne travaille qu'en vue du salaire que le travail procure ou des satisfactions qu'il fournit, ferait-il des chefs-d'œuvre, n'est qu'un mercenaire ou un esclave ; du jour où il pourra s'enrichir sans se donner aucune peine, atteindre aux honneurs sans avoir rien fait pour les mériter ou s'en montrer digne, il renoncera au travail.

#### NOS DEVOIRS ENVERS LES TRAVAILLEURS.

De cette conception du travail, qui fortifie le corps à condition de n'être pas excessif, et qui ennoblit l'âme à condition de n'être pas servile, découle pour l'employeur le devoir de considérer l'ouvrier, l'employé, autrement que comme une machine, n'ayant d'autre valeur que son rendement, et dont il n'a qu'à se défaire en cas d'usure.

Si l'ouvrier, qui ne travaille qu'en vue du gain que son effort journalier lui procure, ne mérite pas ce nom, que dire du patron qui se croit quitte envers lui, quand il lui a payé intégralement le salaire convenu ? Le père de famille — et n'oublions pas que par définition le patron est un père, *pater* — estime-t-il sa tâche terminée et son devoir accompli, lorsqu'il a fourni à ses enfants de quoi ne pas mourir de faim, sans leur avoir procuré en même temps ce qui leur permettra de vivre normalement ?

Si l'ouvrier ne voyait pas son patron travailler ou faire travailler les autres dans le seul but de s'enrichir, ne croyez-vous pas que sa notion du travail grandirait et l'élèverait en dignité à ses propres yeux ? Il serait convaincu alors d'être non plus un simple rouage dans le vaste organisme social, mais la base vivante sur laquelle reposerait la société tout entière, dont il incarne et symbolise le travail.

#### CONCLUSION

En relevant comme elles le méritent la dignité et la noblesse du travail manuel, nous forcerons notre société, anémiée par l'excès du travail intellectuel, à honorer et à imiter l'homme qui fait usage de ses mains et de ses bras. Puissions-nous hâter le jour où certains fils de famille, rongés par l'oisiveté et le vice, prendront en mains la pelle ou l'outil pour refaire leurs forces, ou s'attelleront à la charrue pour demander à l'air vivifiant des champs la santé et la paix de l'âme !

Peut-être le temps approche-t-il où l'ordre donné à l'homme aux premiers jours du monde reprendra toute son importance et toute son actualité. Souhaitons toutefois que l'ouvrier n'oublie pas que si l'homme doit se nourrir de pain, ce pain ne suffit pas, et qu'à côté des légitimes exigences de la vie quotidienne, il y a les imprescriptibles satisfactions de l'âme.

JEAN-PIERRE.

(*Les Dossiers, de l'Action populaire.*)

#### UNE DETTE D'HONNEUR

Le célèbre orateur anglais Fox (1748-1806), qui était un joueur fort désordonné, était un jour occupé à ranger des piles de pièces d'or, lorsqu'on introduisit auprès de lui un de ses fournisseurs tenant à la main un billet que Fox lui avait souscrit.

“ Il m'est impossible de vous payer en ce moment, dit l'orateur ; l'or que vous voyez est destiné à acquitter une dette d'honneur que je ne puis remettre.”

Le marchand sans rien dire déchira le billet.

“ Et maintenant, Monsieur, dit-il, je n'ai plus que votre parole ; c'est une dette d'honneur.”

Fox sourit, et touché de cet habile témoignage de confiance, paya le marchand en disant :

“ Vous avez raison, et votre créance est la plus ancienne.”

Un politicien, étant candidat dans le Midi de la France, demanda au préfet l'autorisation de tenir une réunion au cimetière. Il y avait ballottage, et l'on se trouvait à quelques jours du second tour.

Le fonctionnaire en tentant la demande de ce candidat facétieux, sursauta :

“ Au cimetière ! s'écria-t-il. Mais vous êtes fou ! Pourquoi ce sacrilège ? ”

Et le candidat de répondre avec humour :

“ Comme vous avez fait voter les morts contre moi au premier tour, je voudrais bien, avant le second, leur exposer mon programme.”

# AU COIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

#### DEVINETTES

- 1.—Les villes les plus gaies sont *Riom* et *Joyeuse*.
- 2.— Les villes les plus rafraichissantes sont *Orange* et *Le Puy*.
- 3.— Les villes les plus écrasantes sont *Lourdes* et *La Roche*.

#### LOGOGRIPE

Mur.— Mûre.— Murmure.

#### ANAGRAMME

Prestidigitateur.

#### RÉBUS No 60

L'estime des autres nous flatte, mais notre propre estime nous rend heureux.

Mot à mot. Laisse — TIME — dais — z' — os — TRE — NOU flatte MÉ — note — RE — propre S — TIME noue RAN — heure — oeufs.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Ida Poulin, Saint-Victor de Beauce ; Mlles Maria Gagnon et Yvonne Boilard, Orphelinat d'Youville, Québec.

Ont trouvé toutes les réponses justes : Hôpital Civique, Québec ; Mme Honoré Lavoie, Saint-François-Xavier des Hauteurs, Rimouski ; Couvent du Bon Pasteur, St-Prosper de Dorchester ; Mlles Anne-Marie Raymond, Aurore Veilleux, Couvent de Saint-Victor de Beauce ; Mlles Charlotte et Brigitte Chapdelaine, Couvent des Sœurs Grises, St-François du Lac, Yamaska ; Mme H.-A. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle Marguerite Chamberland, Académie des SS. de la Charité, St-Nicolas ; Mlle Cécile des Erables, 16, rue Bridge, Rochester, N.-H. ; Mlle Céline Lacha-

pelle, Couvent Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Yvonne Larochelle, G. M., Mme Dr J.-A. Couillard et M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium du Lac Edouard ; Mlle Clara Dugal, 222, rue Laval, et Mme A.-L. Dumas, 409, rue Kelly, Manchester, N. H.

Les noms sortis de l'urne sont ceux de Mlles Marguerite Chamberland et Anne-Marie Raymond.

#### JEUX D'ESPRIT No 71

##### DEVINETTES

- 1.— Quelle différence entre un railleur et un tailleur ?
- 2.— Quelle est l'époque de l'année fatale aux journalistes ?
- 3.— Quelle différence entre un tigre et un saumon ?

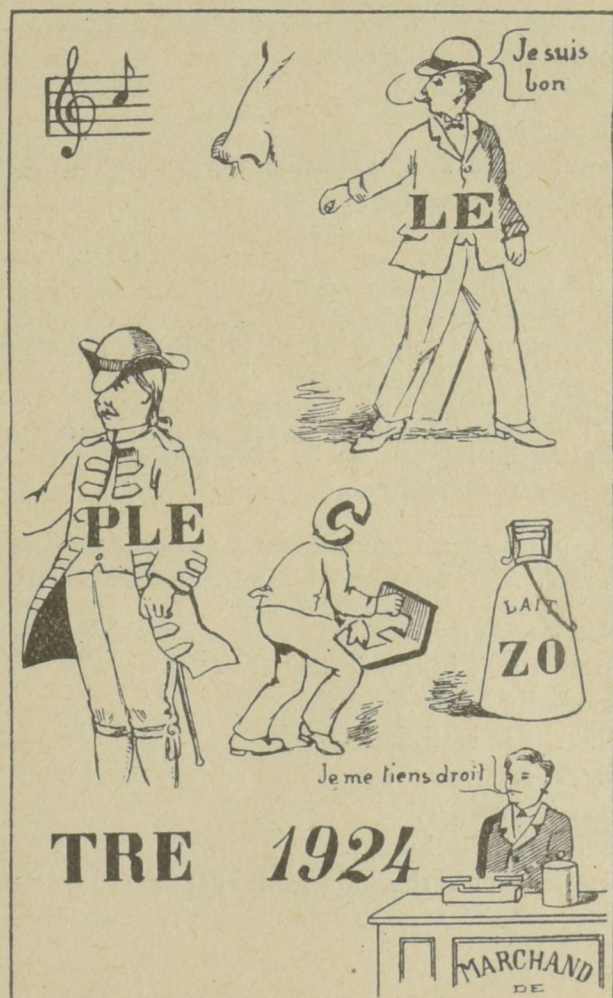
##### MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Dans mon premier, j'orne mon âme,  
Par mon second, j'orne mon corps,  
Par mon dernier, j'orne ma vie.

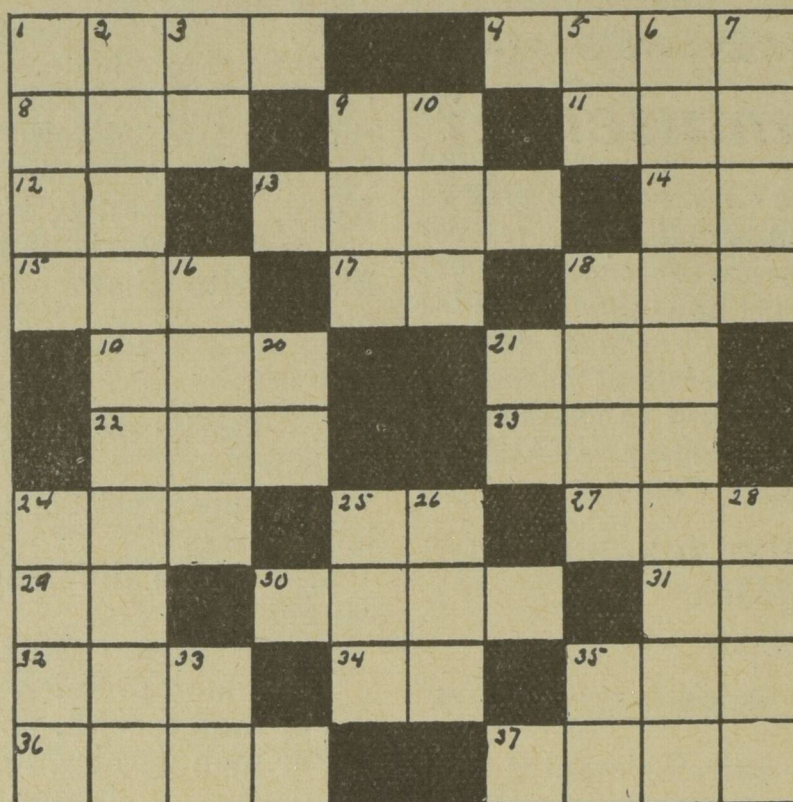
##### LOGOGRIPE

Avec cinq pieds, je suis vénéré en Turquie,  
Otez ma tête, je suis ville d'Algérie.

#### RÉBUS No 61



# MOTS CROISÉS



## HORIZONTALEMENT

1. Qui marque le mécontentement.
4. Gallinacé.
8. Préfixe qui signifie huit.
9. Pronom personnel.
11. Sorte d'étau.
12. Premier mot de l'hymne de S. Jean-Baptiste.
13. Espèce de bœuf de l'Inde.
14. Métal précieux.
15. Force, vigueur.
17. Pronom réfléchi.
18. Avec qui on est lié d'une affection réciproque.
19. Temps du verbe gésir.
21. Nom propre féminin.
22. Chaînes de montagnes de l'Espagne.
23. Ordre cérémoniaire.
24. Seule.
25. Conjonction.
27. Céréale.
29. Dieu des Égyptiens.
30. Homme politique suisse (1822-1879).
31. Temps du verbe pouvoir.
32. Ville sur le Danube.
34. Adverbe.
35. Grande ouverte.
36. Esclave de Mahomet.
37. Temps d'un verbe qui signifie changer.

## VERTICALEMENT

1. Vin doux qui n'a pas encore fermenté.
2. Qui a la forme de l'octogone (fém.)
3. Clef de la gamme.
5. Fléuve côtier de France.
6. Imitation des sons.
7. Prêtre italien, fondateur d'une congrégation.
9. Maison de campagne, ferme.
10. Temps du verbe avoir.
16. Simple, niais.
18. Opinion, sentiment.
20. Pronom possessif.
21. Terminaison de plusieurs verbes français.
24. Nom du bison d'Europe.
25. Romancier français (1804-1857).
26. Mot arabe qui signifie : fils.
28. Gros nuage épais.
33. Note de musique.
35. Avalé.

Envoi de M. Jacques TREMBLAY,  
élève de Troisième, Séminaire de Québec.

## Le ciboire sauvé

1870

La Prusse et la déroute ont franchi la frontière ;  
Notre Alsace n'est plus qu'un large cimetièrre :  
Partout le feu rougit ou noircit l'horizon ;  
Et nos soldats s'en vont en criant : Trahison !...  
Partout, du fond des bois, des hauteurs, des vallées,  
Les canons au tocsin répondent par volées :  
La flamme éclate et monte au front des mur sroulants,  
Et partout retentit le galop des uhlands.

Midi sonne au clocher d'un pauvre et doux village.  
Nid d'enfants, de vieillards brisés du poids de l'âge,  
De femmes tout en pleurs consolant les petits.  
Depuis bientôt trois jours les hommes sont partis,  
Le fusil à l'épaule et le chagrin dans l'âme ;  
Mais la France en détresse appelle et les réclame,  
Le danger du pays les a faits belliqueux :  
Le curé, vrai Pasteur, est là-bas avec eux.

On se consulte, on prie, on regarde, on écoute,  
Au moindre bruit qui vient des bois ou de la route,  
Aux râles du corbeau qui vole en croassant  
Vers quelque plaine rouge où l'attire le sang.  
Ces pauvres gens sont là sur le seuil des chaumières,  
Encadré de pois-fleurs ou de mauves trémières :  
Les vieillards appuyés sur leur bâton tremblant ;  
Les femmes, l'œil au guet, filent ou font semblant ;  
Et comme en un buisson que la tempête agite,  
Les pinsons nouveau-nés se penchent hors du gîte,  
Les enfants, par la porte, avancent à demi  
Leur front rose et songeur, pour mieux voir...

L'ennemi !...

Déjà sur les hauteurs leur ombre s'échelonne ;  
Et de chaque sentier débouche une colonne.  
Leurs canons, lourds oiseaux de mort, déjà rangés  
Côte à côte, aux sommets voisins sont allongés.  
Alors dans l'humble bourg que la peur paralyse,  
Une voix crie, une autre y répond : A l'église !  
A l'église ! Peut-être ils la profaneront :  
Sauvons la sainte Hostie et la croix de l'affront.

Pour les sauver, ce peuple abandonné s'oublie ;  
On court, femmes, vieillards sur leur bâton qui plie,  
Et bambins se serrant contre eux avec stupeur.  
Mais autour de l'autel cette foule a moins peur.  
Dieu vit au milieu d'eux : le Tout-Puissant protège  
Ces faibles réunis pour lui faire cortège.  
Sous le pain qui n'est plus son amour le voilà ;  
Et dans le tabernacle — on le sent — il est là...  
Quand on tremble ou qu'on pleure, oh ! qu'il est doux  
(de croire !

Mais quelles mains vont prendre et porter le ciboire ?  
Qui donc est assez pur, assez audacieux,  
Pour tenir dans ses doigts cette manne des cieux ?  
Sur qui va retomber ce trop lourd privilège ?...  
On attend, on s'invite, on craint le sacrilège :  
— Je n'ose. — Je ne puis. — Mais voici les uhlands !...  
Soudain l'un des anciens fend la foule à pas lents :  
Il tient entre ses bras que sa foi fortifie  
Un enfant qu'une mère heureuse lui confie,  
Un petit de quatre ans, futur enfant de chœur,  
Portant aux yeux l'azur et la grâce en son cœur.  
Dans ses petites mains, bien petites encore,  
Il prend, avec le drap d'argent qui le décore,  
Le ciboire divin, mystérieux fardeau...  
Et tout le peuple suit, en récitant *Credo*.

Audaces de la foi, que Dieu même encourage !  
Jésus, gardé par eux, les garda de l'orage,  
De l'orage de crime et de pleurs et de sang,  
Que souvent les vainqueurs déchaînent en passant.  
Enfants, fleurs d'avenir écloses au baptême,  
En butte au vent impur qui souffle le blasphème,  
Voulez-vous rester fleurs et résister au vent ?  
Soyez les porte-Dieu ; prenez ce pain vivant ;  
Mais prenez-le surtout quand l'ennemi s'approche..  
Et portez-le sans peur, pour vivre sans reproche.  
Rien n'est plus fort qu'un cœur, un pauvre cœur mortel,  
Un pauvre cœur d'enfant, qui s'enchaîne à l'autel.

## La leçon de lecture

— Monsieur Jean, vous lirez l'alphabet aujourd'hui.

J'entends encor ce mot qui faisait mon ennui.  
J'avais six ans, j'aimais les beaux livres d'images ;  
Mais suivre ces longs traits qui noircissent des pages,  
Ce n'était point ma joie et je ne voulais pas.  
Pourtant, quand je voyais un peu d'écrit, au bas  
Des villes, des bateaux, des ciels aux blanches nues,  
J'étais impatient des lettres mal connues  
Qui m'auraient dit le nom des choses et des lieux !  
Savoir est amusant, apprendre est ennuyeux :  
J'aurais voulu savoir et ne jamais apprendre !  
Et lorsqu'on me parlait d'alphabet, sans attendre  
Qu'on eût trouvé le livre effrayant, j'étais loin !  
Où ? Qui le sait ! L'enclos a plus d'un petit coin  
Où, parmi le fenouil, le romarin, la mauve,  
Un enfant peut guetter l'insecte qui se sauve.  
Et se sentir perdu comme en une forêt ;  
J'étais là, prêt à fuir dès que l'on m'y verrait !  
Quand surgissait enfin l'aïeul avec son livre,  
Je glissais par des trous où nul n'eût pu me suivre,  
Et... cherche, bon grand-père, où l'enfant est niché !  
Un jour on me trouva dans un figuier perché ;  
Un autre jour, prenant au bon moment la porte,  
J'entrai dans les grands blés du champ voisin, en sorte  
Que j'entendis ces mots derrière notre mur :  
" Il n'a pas pu sortir ! — En êtes-vous bien sûr ?  
— Certes ! le portail sonne et la muraille coupe !"  
Et grand-père ajoutait : " Je l'attends à la soupe !"  
Comme l'oiseau privé fuit mais retourne au grain,  
Il fallait revenir, le soir, d'un ton chagrin,  
Dire à mon grand-papa : " Demain, je serai sage !"  
Un jour : " Monsieur l'oiseau, je vais vous mettre en cage.  
Dit le bon vieux sévère, et vous n'en sortirez  
Qu'après avoir bien lu !

— Mais, mon grand-père...

— Entrez !"

J'étais pris par le bras comme un oiseau par l'aile ;  
Nos poules dans l'enclos piquaient l'herbe nouvelle  
Leur cabane était vide, on m'y fit entrer — seul.  
Et le livre s'ouvrit dans les mains de l'aïeul !

Et que de fois les gens qui venaient en visite  
Me virent — à travers la barrière maudite !  
Et tous riaient, disant : " Ah ! le petit vaurien !"  
Ou : " Le joli pinson ! et comme il chante bien !"  
C'est qu'appuyant mon front aux losanges des grilles,  
Il fallait tout nommer, lettres, accents, cédilles,  
Sans faute ! Et la prison me fut bonne en effet,  
Car pour vite en sortir que n'aurais-je pas fait !

Jean AICARD.



## LES LIVRES



UNE DES GRANDES LUMIÈRES DE L'ÉGLISE : SAINT FRANÇOIS DE SALES. Par le chanoine P.-P. Bonneval. Un volume in-8 couronne de 208 pages. Prix : 6 fr. 75. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

On connaît le charme qui se dégage des écrits du saint Evêque de Genève, et son *Introduction à la Vie dévote* a certainement parmi les chrétiens un aussi grand nombre de lecteurs que l'*Imitation*. C'est par cet ouvrage qu'il est surtout connu. Mais c'est assurément pénétrer d'une façon bien insuffisante cette âme d'élite que de s'en tenir à l'*Introduction*. Le *Traité de l'Amour de Dieu*, le livre des *Controverses*, ses innombrables *Lettres* présentent de cet homme supérieur des aspects multiples qui le complètent à nos yeux, et ils sont pour nous une source abondante d'enseignements et d'édification. Le troisième centenaire de sa mort a mis, il y a quelques années, saint François dans un relief tout particulier ; des esprits supérieurs, des académiciens ont pris la plume pour célébrer ce Saint qui est à la fois une des lumières de l'Église et une des gloires littéraires de la France ; le Saint-Siège qui, par

l'organe de Pie IX, l'avait proclamé Docteur de l'Église, l'a proposé, par un acte solennel de Pie XI, comme patron à tous ceux qui mettent leur intelligence et leur plume au service et à la défense de la vérité catholique. Saint François de Sales est donc un Saint qui possède un cachet tout particulier et qui mérite d'être connu autrement que d'une façon superficielle. C'est pour faire ressortir surtout ses prérogatives de lumière de l'Église que l'auteur a eu la pensée d'écrire ce livre, et nous pouvons affirmer qu'il a excellemment atteint son but. Que ce soit comme Apôtre du Chablais ou comme Directeur d'âmes, comme Fondateur de la Visitation ou comme Docteur de l'Église qu'il nous le présente, il a su d'un bout à l'autre de son ouvrage nous intéresser à cet homme étonnant, dont la vie s'est développée au sein d'une prodigieuse activité et a fait ressortir en lui des perfections d'apostolat, de pénitence, de prière, de bon sens, de science, d'irréductibilité et de douceur tout à la fois qui nous confondent, provoquent notre admiration et invinciblement sollicitent notre imitation dans la sphère d'action dévolue à chacun de nous par la Providence. On ne peut lire ce livre sans aimer davantage l'"aimable" Evêque de Genève, sans se sentir surtout encouragé à marcher sur ses traces et à donner à la cause de la vérité un concours actif et désintéressé dont l'Église de France a besoin aujourd'hui plus que jamais. Et à ce titre l'ouvrage du chanoine Bonneval n'est pas seulement une étude captivante, c'est un livre d'actualité.



LA CHUTE VICTORIA, SUR LE ZAMBÈZE (AFRIQUE).

## Petit Jacques

**C'**ÉTAIT la première fois que petit Jacques faisait un séjour chez sa grand'tante et marraine, Mlle Émilie.

Celle-ci, habituée depuis déjà nombre d'années à vivre seule avec sa vieille bonne Dorothée, redoutait un peu tout ce qui pouvait troubler sa quiétude et déranger ses petites habitudes.

Et puis, le bon Jacques avait la réputation d'être assez turbulent.

Mlle Émilie avait donc hésité longtemps à inviter son filleul. Mais il était si câlin, son rire sonnait si frais et si communicatif, ses yeux avaient un regard si droit et si pur, qu'il exerçait sur la vieille demoiselle, bien à son insu, une sorte de charme qu'elle ne s'expliquait guère.

Elle s'était donc décidée à le recevoir chez elle pour deux ou trois semaines.

Et c'était pour petit Jacques un séjour délicieux. Choyé par sa marraine et encore plus peut-être par la bonne Dorothée, il pouvait en outre, jouer librement du matin au soir dans le jardin et surtout dans le petit clos voisin, cueillir des fleurs, se rouler dans l'herbe, ramasser des fruits...

Enfin, il était profondément heureux et sa joie franche mettait un rayon de soleil dans la vie des deux vieilles filles qui se sentaient rajeunir par lui.

Un jour que Mlle Émilie rangeait son armoire aux provisions, Jacques aperçut une rangée de bocaux contenant de beaux fruits jaunes, merveilleusement appétissants.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il avec admiration.

— Ça, répondit Mlle Émilie d'un ton d'importance, ce sont des prunes, de belles prunes choisies, bien mûres, délicieuses, que j'ai mises en conserve. Mais elles sont seulement pour les enfants sages, conclut-elle en refermant l'armoire.

Jacques rougit un peu. Depuis qu'il était chez sa tante, il faisait vraiment de grands efforts pour être sage, très poli, obéissant, pas trop bruyant, comme on le lui avait tant recommandé.

Il lui semblait y avoir à peu près réussi. Mais les grandes personnes sont si exigeantes !... Sans doute, Mlle Émilie n'était-elle pas entièrement satisfaite de sa conduite, puisqu'elle refermait l'armoire sans lui offrir une de ces prunes réservées aux enfants sages.

Il retourna jouer, avec un petit soupir.

Le souvenir de ces prunes si difficiles à obtenir le poursuivait néanmoins... Mais malgré l'application du pauvre Jacques et son doublement de sagesse, Mlle Émilie, qui avait fait cette réflexion sans y attacher aucune impor-

tance, ne songea nullement les jours suivants à récompenser d'une prune la conduite exemplaire de son filleul.

Le long du petit clos, et séparé de lui par une haie vive, était un terrain herbu, ombragé de grands châtaigniers.

Jacques entendit un jour un groupe d'enfants qui s'ébattaient sur ce terrain avec des cris joyeux.

— Ah ! fit Mlle Émilie en fronçant un peu les sourcils, voilà encore le patronage Saint-Louis !

De temps à autre, en effet, les jeunes garçons du patronage Saint-Louis, dirigé par l'abbé Fromentin, venaient jouer en cet endroit, ou simplement s'y reposer au cours d'une excursion dans les environs.

Mlle Émilie n'aimait pas beaucoup ce voisinage. A la vérité, les enfants, bien surveillés par leur directeur, ne lui avaient jamais causé aucun dommage. Mais ils étaient bruyants, tapageurs ; ils troublaient le silence tranquille dans lequel se complaisait la vieille demoiselle.

Jacques n'avait pas de ces préventions. Il courut dans le clos et regarda à travers la haie les jeux des joyeux promeneurs.

Soudain, l'abbé frappa dans ses mains pour ordonner le rassemblement.

Aussitôt, interrompant sans hésiter les parties les plus passionnantes, tous les bambins vinrent se grouper autour de lui.

Jacques ne put s'empêcher de faire un petit retour sur lui-même. Quand on l'appelait au milieu d'une partie de jeu, il n'était pas si empressé de répondre ! Il se faisait même souvent un peu tirer l'oreille...

Bientôt tous les jeunes garçons s'assirent dans l'herbe, éparpillés au pied des châtaigniers, et chacun tira, soit de sa poche, soit d'une petite gibecière ou de quelque havresac, un goûter frugal.

Ils commencèrent à manger avec appétit, en devisant gaiement.

Il y avait justement, tout près du trou de la haie par lequel Jacques les contemplait, un bon petit gros à l'air réjoui ; il mordait à belles dents dans un morceau de pain.

— Eh bien ! André, tu es au pain sec ? fit en riant un de ses camarades.

— Oui, répondit gaiement André. Maman m'avait donné une tablette de chocolat. Mais ma petite sœur pleurait quand je suis parti. Alors je lui ai donné ma tablette pour la consoler. Ça n'empêche pas mon pain d'être rudement bon !

Jacques, qui venait de faire un goûter délicieux avec du pain, du beurre et des fruits, regrettait de n'avoir pas quelque chose à lancer par-dessus la haie pour agrémenter un peu ce morceau de pain "rudement bon", qui lui paraissait néanmoins être un peu sec.

Mais à ce moment il entendit la voix de l'abbé :

— Allons, disait-il, je vais distribuer à chacun de vous un petit beurre. Vous avez tous été bien sages aujourd'hui, je suis content de vous.

Ce fut pour Jacques une révélation : les voilà les enfants sages !

Il les compta ; il y en avait vingt-six.

Alors Jacques courut à la maison, s'élança vers Mlle Émilie, et, tout essoufflé, s'écria :

— Marraine, les prunes, les belles prunes, vous savez, les prunes en conserve... Vous disiez que c'était pour les enfants sages ?

D'abord un peu interloquée de cette brusque irruption, Mlle Émilie se ressaisit bien vite.

— Oh ! je comprends, fit-elle en riant. Je vois ce que tu veux. En bien ! viens avec moi.

Jacques, émerveillé de la façon dont les idées de Mlle Émilie s'accordaient avec les siennes, suivit avec empressement sa marraine jusqu'à l'armoire aux provisions.

— Combien y a-t-il de prunes dans un bocal ? interrogea-t-il.

— J'en ai mis dix dans chacun, dit Mlle Émilie, se mettant en devoir d'ouvrir l'un de ces précieux flacons pour offrir une prune à son petit neveu.

Mais Jacques se livrait à un grand calcul.

— Eh bien ! fit-il enfin d'un air triomphant, il y aura assez de trois bocaux... et il restera quatre prunes !

— Hein ? fit Mlle Émilie, qui de surprise faillit laisser choir le bocal qu'elle venait de déboucher.

— Mais oui, ma tante, reprit Jacques, très fier d'avoir résolu ce problème compliqué. Ils sont vingt-six. Et dix prunes dans chaque bocal cela fait...

Mlle Émilie comprit soudain.

— Est-ce que tu t'imagines que je vais donner mes prunes aux gamins du patronage ? cria-t-elle, suffoquée d'indignation.

— Mais, ma tante, fit Jacques un peu surpris de ce ton virulent, vous disiez qu'elles étaient pour les enfants sages. Et ils sont très sages, je vous assure. Je l'ai vu, et M. l'abbé l'a dit lui-même. Vous pouvez aller lui demander.

— M. l'abbé ! M. l'abbé ! grommela la vieille demoiselle, outrée, hors d'elle-même. Faudra-t-il pas que je lui donne une prune aussi ?

— Oh ! ma tante, s'exclama Jacques avec un rire joyeux, M. l'abbé n'est pas un enfant sage !

Désarmée par cette repartie, Mlle Émilie ne put s'empêcher de sourire ; et elle reprit plus doucement :

— Mes prunes ne sont pas uniquement pour les enfants sages, mon petit Jacques. Les grandes personnes peuvent bien en manger aussi.

— Ah ! eh bien alors, ma tante, puisqu'il va rester quatre prunes dans le troisième bocal,

vous pourrez en donner une à M. l'abbé, et il y en aura encore une pour vous, une pour Dorothée.

— Et une pour toi, acheva en riant Mlle Émilie.

Jacques baissa le nez et rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Je crois que vous ne me trouvez pas encore assez sage, murmura-t-il. Pourtant, je vous assure que j'essaye. Je voudrais bien que vous soyez contente de moi. Seulement, conclut-il avec un soupir, c'est si difficile !

— Mais oui, je suis contente de toi, pauvre petit, fit la bonne demoiselle tout émue. Tu es un bon petit garçon, un gentil filleul.

Et comme Jacques levait sur elle des yeux d'extase, elle se décida soudain :

— Viens, fit-elle, allons porter des prunes à tes enfants sages !

Et prenant trois bocaux, elle partit avec Jacques, qui gambadait de joie autour d'elle.

Les enfants finissaient de goûter. Le succès de Mlle Émilie distribuant ses magnifiques prunes dépassa tout ce qu'on peut imaginer.

Cependant, Jacques sortit de sa poche une petite poire :

— Ma tante, fit-il en tirant celle-ci par sa robe, j'avais ramassé cette poire-là dans le clos. Vous voulez bien que je la donne à ce pauvre garçon qui a mangé son pain sec parce que sa petite sœur pleurait ?

Mlle Émilie ne comprenait pas très bien cette histoire de pain sec. Mais elle autorisa le don de la poire.

Et l'air heureux du jeune André lui donna une inspiration inattendue :

— Monsieur l'abbé, dit-elle, ces enfants ont peut-être soif ? J'ai beaucoup de petite poires comme celle-ci ; elles sont bien mûres, il suffit de secouer un peu le poirier. Si vous voulez que vos enfants viennent dans mon petit clos ?...

— Oh ! Mademoiselle, je vous remercie et j'accepte bien simplement. Assurément ces fruits leur feront le plus grand plaisir. Mais si vous le voulez bien, trois ou quatre d'entre eux iront les ramasser sous votre direction. Je craindrais trop que cette bande joyeuse ne cause des déprédations chez vous.

Mlle Émilie, ainsi promue tout à coup surveillante d'une fraction du patronage Saint-Louis, mena son équipe dans le clos et appela Dorothée.

— Vite, Dorothée ! vite, apporte-nous deux paniers... deux grands paniers.

Dorothée, fort intriguée, accourut en trotinant, avec deux larges corbeilles. Et l'un des garçons ayant vigoureusement secoué le poirier, on remplit vite ces deux corbeilles d'une belle récolte de petite poires mûres à souhait.



Puis on porta cette récolte sous les châtaigniers, où le reste du groupe attendait avec impatience.

Dorothée elle-même fit la distribution. Elle était tout égayée de l'enthousiasme et de la joie des bambins qui se pressaient autour des paniers.

— Ah ! c'qu'elles sont bonnes ! criaient-ils.

— Je n'ai jamais rien mangé de meilleur !

— Donnez-m'en encore une pour mon petit frère, s'il vous plaît, Mademoiselle.

— Je vais en emporter dans mes poches pour le dessert. J'suis sûr que maman les trouvera bonnes aussi.

— Il y a longtemps qu'on avait eu un si bon goûter !

— J'en mangerais bien encore une, Mademoiselle !

Et Dorothée riait, puisait dans ses paniers, distribuait à droite, puis à gauche. Et elle était aussi contente qu'eux tous.

Mlle Émilie contemplait ce spectacle tout en causant avec l'abbé. Et Jacques se tenait près d'elle, tout souriant, les deux mains derrière le dos.

Enfin, la distribution prit fin.

— Il est temps de nous remettre en route, dit M. l'abbé. Allons, en rang ! Et remerciez Mlle Émilie du bon goûter qu'elle vous a procuré.

Il y eut tout un brouhaha de :

— Merci, merci beaucoup ! Ça fait du bien !

— On est bien content...

— Vous reviendrez, dit Mlle Émilie. Dans quinze jours il y aura un autre poirier en maturité.

Alors, brusquement, au moment où la colonne s'ébranlait, l'enthousiasme éclata :

— Hurrah ! hurrah ! Vive Mlle Émilie !

Et vingt-six bérets ou casquettes s'agitèrent frénétiquement en l'air.

Jacques, en réponse, agita aussi son béret. Le groupe disparut bientôt au tournant de la route.

Alors Jacques, se retournant, vit que la vieille Dorothée, en ramassant ses paniers vides, s'essuyait les yeux du coin de son tablier.

Et comme il regardait sa tante, il s'aperçut, avec surprise, que tout en ayant l'air heureux, avec ce bon sourire qu'il aimait tant, sa bonne marraine avait les yeux voilés de larmes.

— C'est une belle œuvre, murmura-t-elle. Je ne savais pas... je m'y intéresserai... il y a tant de bien à faire...

Puis, se penchant soudain vers son filleul, elle l'embrassa.

— Allons, viens, dit-elle, mon petit Jacques. Tu as droit à une prune, je suis contente de toi.

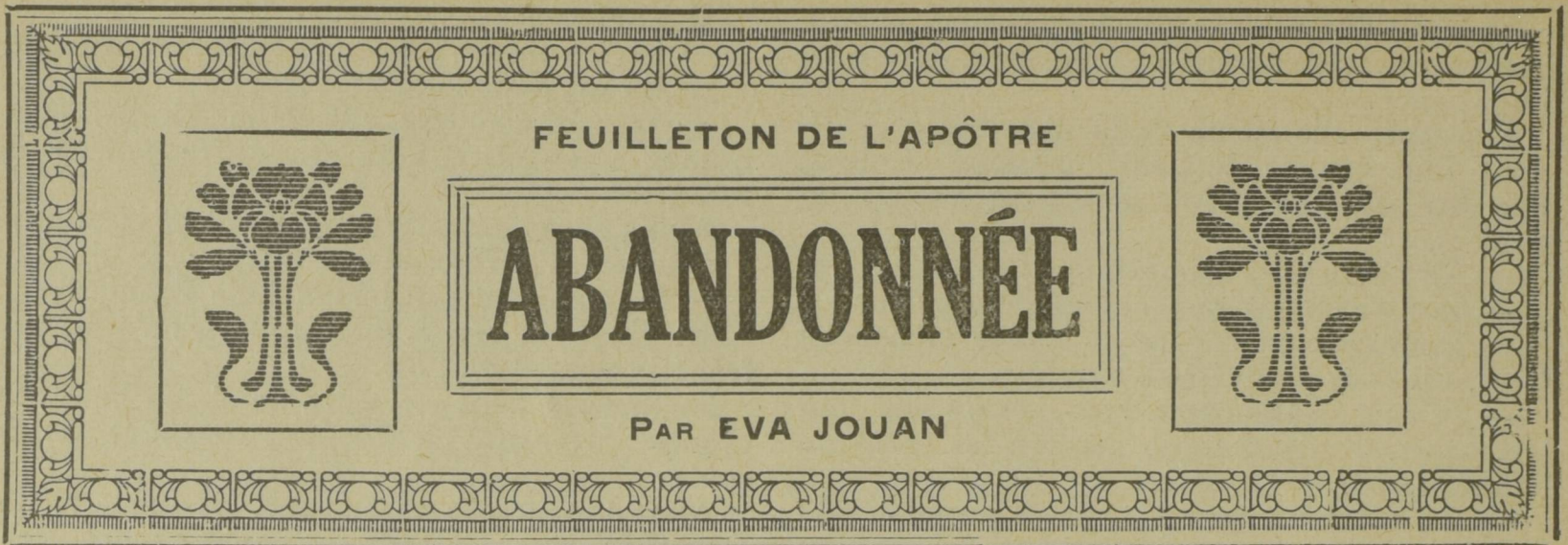
(L'Etoile Noëlisme.)

HELLÈLE.



UNE DES CURIOSITÉS DE L'EXPOSITION MISSIONNAIRE VATICANE.

Un œuf d'Epiornis envoyé au Saint Père par Mgr Crouzet, vicaire apostolique de Fort Dauphin, Madagascar.  
L'Epiornis est un oiseau aujourd'hui disparu.



8

## CHAPITRE VIII

## DOULEUR ET JOIE

Il fallait une permission de la préfecture pour inhumer la comtesse dans le parc du domaine. M. de Peilrac avait adressé la veille une carte au sous-préfet, avec quelques mots d'explication. Il voulait éviter toutes les formalités qui auraient entraîné avec elles des retards infinis ; c'est pourquoi il avait préféré demander quelques instants d'entretien à M. des Roulleaux, le sous-préfet de Bayonne.

Roger le connaissait depuis son arrivée dans cette ville ; il avait su apprécier son haut savoir et son extrême amabilité.

En hâte, le fonctionnaire se rendit au château. Le maître du logis le reçut sur le perron, profondément touché de cette marque d'affection.

— Je n'aurais pas voulu obliger personne à quitter Peilrac en ce moment douloureux, mon cher comte ; c'est moi qui devais venir à vous, en vous apportant les plus sincères condoléances de ma femme et les miennes.

— Merci, mon ami ! . . .

Et Roger, tout attendri, fit entrer le sous-préfet dans le salon d'honneur, où celle qui l'y avait si bien accueilli jadis reposait, froide et rigide, sous les fleurs amoncelées.

Après quelques minutes de pieux recueillement devant ce cercueil qui renfermait tant de jeunesse et de beauté, M. de Roulleaux dit tout bas au comte :

— Je voudrais vous entretenir un instant, mon pauvre cher ! Venez aussi, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au Dr Queltin.

Les trois hommes passèrent dans le petit salon.

— Etes-vous bien certain que votre fille soit morte, de Peilrac ? demanda le sous-préfet.

A cette brusque et étrange interrogation, Roger le regarda, en se demandant lequel devenait fou des deux : de celui qui la lui posait, ou de lui qui devait la mal interpréter.

— Ma demande vous semble bizarre, continua M. des Roulleaux, mais vous penserez, sans doute comme moi, lorsque vous aurez lu un extrait de ce journal. Je l'ai reçu il y a six mois environ, et la

note qu'il renferme me sembla concerner votre petite Mireille. A cette époque, je ne savais où vous aviez porté vos pas, et je le serrai dans un tiroir afin de le retrouver. Aujourd'hui, je m'empresse de vous le mettre sous les yeux.

Il déplia un papier jauni, et le tendant au comte, tout bouleversé :

— Voulez-vous lire attentivement ce paragraphe ?

— Faites-le vous-même, je vous prie ; mon émotion est trop grande, je ne le pourrais.

— Voici :

\*Une petite fille de huit à neuf ans a été abandonnée au pied d'une croix, placée au carrefour dit des Quatre-Chemins, et situé non loin de Kerentrech, faubourg de Lorient ; Mme Kerlan, la femme d'un contremaître du chantier de Caudan, qui passait sur cette route, a relevé la pauvre petite, que l'on avait dû endormir, et l'a conduite chez elle, à Kerentrech, où elle se trouve encore. Cette enfant est brune, avec de grands yeux noirs. Ses vêtements, sans être recherchés, sont très convenables ; son linge est marqué aux initiales B. C. De plus, elle porte au cou un collier d'or avec une médaille de baptême du même métal. Sur l'une des faces de cette médaille se trouvent deux cloches, avec, au-dessus, des têtes d'anges ; sur l'autre, un nom, une date : Mireille, baptisée le 27 juin 18. . .

A peine M. des Roulleaux avait-il achevé cette lecture que M. de Peilrac, avec un grand cri d'angoisse, se renversa sur son fauteuil.

— Voilà ce que je craignais ! s'écria le sous-préfet. C'est pourquoi j'ai cru devoir vous faire assister à cet entretien, Monsieur.

Le docteur s'empressait, afin de rappeler le malheureux Roger à la vie.

— L'émotion a été trop vive après cette douleur qu'il traverse, murmura-t-il. Ah ! Monsieur, comme elle se changera en joie si cette nouvelle concerne sa petite Mireille tant pleurée !

— Je le crois : l'âge, le nom, tout l'indique.

Après quelques plaintes, quelques mots inarticulés, M. de Peilrac recouvra sa complète connaissance. Il alla au sous-préfet, et lui prenant les mains :

— C'est ma fille ! c'est bien ma Mireille !... Oh ! mon ami ! Quel espoir vous faites naître en moi !...

Puis, après un silence :

— Hélas ! je la retrouverai trop tard ! Ma pauvre Marie n'aura pas le bonheur de la presser entre ses bras ! Bien plus, cette certitude de sa mort a hâté la sienne.

— Ne le croyez pas, mon cher comte ! dit le médecin, la comtesse était condamnée dès la naissance.

— Mais si j'avais lu ce journal il y a six mois, la mère inconsolée aurait pu avoir du moins la joie que j'éprouve aujourd'hui, rien qu'à la pensée de revoir bientôt cette petite créature tant chérie ! Oh ! ces longs voyages, ils m'auront deux fois trahi !...

— Si vous aviez correspondu avec quelques-uns de vos amis, reprit M. des Roulleaux, j'aurais su où vous retrouver ; mais nul n'a pu me mettre sur vos traces, et ce journal est resté à la sous-préfecture en attendant votre retour.

— C'est une fatalité ! gémit Roger. Ce collier à la large médaille d'or a été attaché par ma mère au cou de Mireille le jour même de son baptême, elle le portait toujours. Cette enfant que je croyais dans le Gave avait donc été volée ? Pour quels motifs ? Et pourquoi cet abandon ?

— Mais cette petite fille a dû l'expliquer, sans doute ! insista le docteur.

— Non, répondit le sous-préfet. La note, dont je n'ai pas achevé la lecture, se termine ainsi :

Et, chose extraordinaire, ni les prières ni les menaces n'ont pu faire avouer à l'enfant avec qui elle vivait avant d'avoir été déposée au bord de la route.

— Elle était malheureuse chez les misérables qui l'avaient prise pour en faire peut-être une saltimbanque, s'écria le comte, et elle se sera enfuie.

— Mais ne parle-t-on pas d'un sommeil provoqué par un narcotique ? demanda le docteur.

— Oui, dit M. des Roulleaux. Nous ne pouvons donc faire que des suppositions sur cet abandon.

Si je n'avais pas été moi-même obligé de quitter Bayonne à cette époque, par suite de la mort de mon beau-père, je me serais occupé de cette pauvre petite, mon cher comte, croyez-le. Puis, je m'attendais chaque jour à vous voir revenir.

— Je suis revenu, en effet, mais trop tard... Merci mille fois de m'avoir conservé ce journal, mon cher des Roulleaux, ajouta-t-il en lui serrant encore chaleureusement les doigts. Il va me permettre de partir pour la Bretagne, où je retrouverai sans doute ma Mireille aimée. Dans un autre moment, quel bonheur eût été le mien !

— Si, comme tout le fait prévoir, cette petite abandonnée est votre fille, quelle douce consolation pour vous, fit le docteur.

— Dites immense ! cette mort me laisse si seul !... En attendant mon retour, je vais faire déposer la pauvre mère, qui, elle, ne reverra plus son enfant,

dans notre tombeau de famille. Son dernier vœu ne peut être exécuté, si notre Mireille n'a pas péri dans la Gave.

Quelques heures plus tard, la funèbre cérémonie s'accomplissait, au milieu d'une grande affluence d'amis sympathisant avec le chagrin du mari et la joie du père qui allait peut-être revoir son enfant.

.....

Dans les wagons qui l'emportait vers cette petite ville de Kerentrech où allaient toutes ses espérances, le comte réfléchissait à cette étrange histoire d'enlèvement... Il déplorait amèrement de n'y avoir pas songé lors de la disparition de Mireille.

Si, au lieu de sonder ce Gave, on avait cherché aux environs, peut-être aurait-on pu retrouver le ravisseur.

Ce panier à demi plein près de la fleur brisée, ce chapeau flottant à la branche du saule, avaient sans doute été déposés au bord de la rivière pour dépister les recherches. Et ce qu'avait prévu le malfaiteur était arrivé : on avait cru l'enfant noyée, et on lui avait laissé le temps de disparaître avec sa proie.

Quelle amertume dans ces pensées !

Puis, soudain, un autre point douloureux se dressa devant ce pauvre cerveau troublé par tant d'événements tragiques.

Qui lui disait que cette petite fille au collier d'or était la sienne ?

Si Mireille était vraiment tombée dans la rivière, n'avait-on pas pu la recueillir morte sur une des rives et lui enlever ce bijou pour le passer au cou d'une autre ?

Alors le doute odieux ravagea cette âme meurtrie, et la fit passer encore par toutes les angoisses.

A l'âge de trois ans, Mireille lui ressemblait étrangement, mais les traits changent avec le temps. Retrouverait-il encore cette ressemblance qui lui ferait ouvrir ses bras à la petite inconnue ?

Le doute planait maintenant sur lui ; comment pourrait-il le dissiper avant de terminer cette longue route ?

La nuit venait. Resterait-il tout seul dans ce compartiment avec cette nouvelle blessure au cœur ? Il souffrait cruellement dans cette solitude, où ne passait plus le regard énergique et réconfortant du docteur ni le doux sourire de sa femme.

— Inspire-moi, Marie ! murmurait-il. Dis-moi, ô bien-aimée, à quels signes je reconnaitrai notre enfant ?

A ces mots, ses yeux s'illuminèrent.

Un signe ?

Mireille en avait un sur l'épaule gauche, un grand signe noir, aussi large qu'un grain de raisin. Souvent sa mère l'embrassait en riant, et disait :

— Si jamais je te perdais, ma Mireille, je te reconnaitrais entre toutes après des années et des années, grâce à ce signe !

Et plus calme, maintenant que la chère morte l'avait inspiré, le comte murmura :

— Merci !...

## TROISIÈME PARTIE

## RÉUNIS

## CHAPITRE PREMIER

## LA PREMIÈRE ENTREVUE

Qu'il faisait bon par cette maussade journée d'automne, dans ce petit salon familial où se plaisaient Mlles de Montscorff !

Un grand feu de branches brillait dans l'âtre, en jetant de belles flammes d'or, traversées par des flammèches d'azur. Des gerbes de chrysanthèmes semaient leur note vive et gaie dans toutes les jardinières, et un léger parfum de violettes prouvait que le petit vase préféré posé à l'angle de la cheminée en contenait une jolie touffe.

Un rayon de soleil perçant les nuées, noires de novembre vint illuminer la table placée dans l'embrasement d'une des profondes fenêtres, où se penchaient les travailleuses qui s'étaient réunies pour achever certains vêtements destinés aux pauvres. La froide saison allait commencer, il fallait se hâter pour ne pas laisser souffrir les enfants et les vieux.

Mlle Irène tenait en ses mains longues et fines un bas de laine qu'elle tricotait pour un vieillard. Paule enseignait à Mireille un point de crochet pour terminer la petite camisole d'un nouveau-né ; Yvonne Le Thiennec, la gouvernante, cousait activement, ainsi que la gentille receveuse de Cléguer, Alice Rindon, qui avait profité d'un moment de répit à son bureau pour apporter son aide à ses amies.

La petite fille était ravissante de santé et de gaieté. Dans cette toilette blanche qui était sa parure favorite — Paul instinctivement l'habillait toujours de robes de cette nuance, — elle avait un charme infini, avec ses longues boucles brunes aux teintes chaudes et ses beaux yeux noirs si lumineux, maintenant que l'anémie avait été vaincue.

S'absorbant dans sa tâche, elle sut bientôt faire le point que Mlle de Montscorff lui montrait avec une patience vraiment maternelle.

— Tu as très bien compris, et cela ira tout seul, lui dit sa mère adoptive avec un sourire. Mais il ne faut pas t'appliquer outre mesure, tu termineras cette camisole demain. Prends ta poupée, chérie, et amuse-toi, tu l'as bien mérité.

Mireille secoua la tête mutine.

— Je voudrais l'achever auparavant, fit-elle ; tante Irène dit que l'hiver sera rude cette année, alors il faut nous presser afin que personne n'ait froid autour de nous.

Tout attendrie, Paule baisa le front pur qui s'attristait en pensant aux misères des autres, puis regarda sa sœur et leurs compagnes, une joie dans les yeux :

— C'est bien, petite Mireille, tu as un bon cœur, lui dit Alice ; ton ange gardien sera content de toi ; ce soir, il étendra, radieux, ses ailes soyeuses sur ta couche.

— Et sur la vôtre aussi, votre ange veillera, Mademoiselle Alice, dit l'enfant d'un air sérieux, car vous n'hésitez pas à venir nous rejoindre par ce vilain temps pour travailler aux choses des malheureux.

— Mon mérite n'est pas très grand, vois-tu, ma chérie, parce qu'il y entre un peu d'égoïsme : je me trouve si bien parmi vous ! Il est si triste d'être seule ! murmura-t-elle.

— Tant mieux ! fit la petite fille qui n'avait pas entendu la dernière phrase. De cette façon, vous resterez toujours à Cléguer.

Toutes rirent de cette conclusion.

— Laisse ce travail, petite courageuse, et va chercher ta poupée, reprit Paule.

Obéissante, Mireille monta dans sa chambre où sa fille reposait encore, sa journée ayant été trop remplie pour qu'elle eût pu s'en occuper.

— Quelle charmante petite nature ! s'écria Alice, on s'y attache chaque jour davantage !

— N'est-ce pas ? fit Paule ravie. Le temps me semble avoir des ailes depuis que cette jolie fillette est entrée au château. Quand je songe que sept mois se sont déjà écoulés depuis ce moment ! Je crois voir encore Mme Kerlan nous l'apporter si pâle, si frêle !

— Elle a changé, depuis cette époque, dit Mlle Irène. Si ceux qui l'ont abandonnée la retrouvaient aujourd'hui, ils ne la reconnaîtraient pas.

— Les soins assidus, la douce vie, le bon air pur, tout y a contribué, reprit Alice. Cette enfant vous doit beaucoup, Mesdemoiselles.

— Elle en est bien reconnaissante, dit Yvonne. Le soir, dans ses prières, quelles actions de grâce elle adresse au ciel en nommant sa mère et sa tante !

— Elle est remplie de cœur ! s'exclama Paule. Elle n'oublie pas davantage celle qui l'a relevée sur la route où l'avait jetée la méchanceté la plus noire. Si je pouvais savoir qui a commis cette action indigne !...

— Mireille n'a jamais parlé ? demanda Mlle Rindon.

— Non, jamais, et je ne l'interroge pas ; elle semblait souffrir de cette insistance. L'enfant est heureuse, c'est l'essentiel. Dieu se chargera de punir les criminels, car c'est l'être que d'abandonner à la merci des événements une pauvre petite innocente. Mais parfois je me demande si une mère désolée ne la pleure ! acheva la jeune femme rêveuse.

— Tu crois toujours qu'elle a été volée avant d'être délaissée ? lui dit sa sœur.

Avant qu'elle ait pu répondre, la sonnette de la porte d'entrée retentit légèrement.

— Bon, une visite ! s'écria Mlle Irène. Qui peut venir à cette heure ? Et les domestiques qui ne sont pas là !

— Voulez-vous que j'aille ouvrir, Mademoiselle, demanda Yvonne ?

— Allez, mon enfant, et faites entrer ici ; ce petit salon est plus hospitalier aujourd'hui ; puisque le grand est sans feu.

La jeune fille sortit et revint quelques instants après avec un inconnu grand et distingué, au visage triste et pâle. Elle annonça :

— « Monsieur le comte de Peilrac ! » et s'en fut retrouver son élève.

Roger s'inclina profondément.

— Soyez le bienvenu à Montscorff, Monsieur ! lui dit Mlle Irène en lui désignant un fauteuil.

Paule le regardait et semblait atterrée.

Comme Alice allait se retirer :

— Je ne voudrais nullement vous déranger, Mesdames, dit le comte ; restez, je vous en prie !

Soudain la porte placée en face du visiteur s'ouvrit brusquement, et la petite fille s'y encadra.

A cette vue, Roger ne fut pas maître de son premier mouvement. Il ouvrit les bras en s'écriant :

— Mireille ! . . .

Comme poussée par une force mystérieuse, l'enfant s'y précipita.

— Mireille ! . . . répéta l'heureux père en l'embrasant, ma bien-aimée ! Ma fille ! . . .

Ah ! il n'avait pas eu besoin de recourir au signe pour la reconnaître ! Ces yeux noirs aux reflets d'or, ce front blanc aurolé de boucles brunes, ce nez aux ailes palpitantes, étaient les siens ; cette jolie bouche aussi rouge qu'une fleur de grenade, c'était celle de la chère morte.

Enfin M. de Peilrac se reprit à l'affolement du brusque revoir. Il entourait Mireille de son bras et il alla à Irène, pendant que Paule, aussi blanche que les dentelles de sa robe, se dissimulait derrière le rideau de la fenêtre.

Qu'était devenue cette joie qu'elle devait éprouver en rendant l'enfant saine de corps et d'esprit à ses parents ?

— Je suis le père de Mireille, Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante ; pendant six ans je l'ai crue morte, et je la retrouve, grâce à vous, rayonnante de santé ! Comment vous exprimer mon immense gratitude ! . . .

Mlle de Montscorff attira Paule vers elle.

— Ces remerciements doivent surtout s'adresser à ma sœur, fit-elle, une fierté au front. C'est elle qui a veillé jour et nuit l'enfant malade, elle qui s'en occupe encore comme si elle était sa fille.

Le comte regarda tout ému cette jeune femme aux cheveux d'or, aux grands yeux bleus qui lui rappelait Marie ; il lui prit la main, et, la réunissant à celle de Mireille, il les baisa avec un attendrissement sans bornes.

— Que ne vous dois-je pas ! . . . balbutia-t-il.

— Je n'ai fait que mon devoir de femme envers un frêle petit être abandonné, dit Paule, se reprenant à l'extrême abattement qui s'était emparé d'elle à la vue de l'étranger.

De suite elle avait remarqué la frappante ressemblance, et son cœur s'était serré à la pensée de perdre celle dont elle se croyait à jamais la mère.

Le petit groupe s'était reformé autour de la cheminée. Mireille s'appuyait toujours sur son père, mais ses doigts n'avaient pas quitté ceux de Paule.

— J'ai été bien éprouvé depuis cette disparition inexpliquée encore, reprit M. de Peilrac d'un accent lassé. Ma mère est morte subitement devant ce Gave où elle supposait sa petite-fille ensevelie ; ma femme, atteinte du cœur, n'a fait que languir depuis la terrible catastrophe, et je l'ai perdue il a quelques jours à Majorque, où je l'avais emmenée pour essayer de la guérir.

— Vous avez, en effet, horriblement souffert, Monsieur, s'écria Mlle Irène. Ah ! si nous avions connu ces détails, avec quel empressement nous vous aurions adressé le télégramme consolateur !

— Quelle consolation pour ma pauvre Marie !

— Cette nouvelle pouvait guérir Mme de Peilrac ! dit Paule.

— Non, hélas ! Mademoiselle. La mère de Mireille souffrait d'une maladie de cœur dont rien ne devait arrêter le développement. C'est à mon arrivée en France que le sous-préfet de Bayonne m'a communiqué un journal relatant et l'abandon de ma fille et sa présence chez Mme Kerlan dont je bénis aussi l'angélique bonté. Oh ! quel voyage ! Mais quelle joie dans ma douleur en te retrouvant, ma tant chérie !

Et de nouveau il pressa Mireille sur sa poitrine palpitante. Elle lui rendait ses baisers, les bras enroulés à son cou, et redisait tout bas :

— Père ! . . . Oh ! père ! . . .

Cette scène mettait des larmes dans les yeux des trois femmes qui y assistaient en silence, n'osant interrompre ces effusions.

Soudain le comte s'écria :

— Tu vas me dire les noms de ces monstres qui t'ont volée à notre amour, ma bien-aimée ! Il faut qu'ils soient punis pour tout ce qu'ils nous ont fait souffrir !

A ces mots, l'enfant quitta le comte et vint se réfugier près de Paule, une épouvante en ses yeux démesurément ouverts.

— Je suis lasse, maman ! lui dit-elle, en appuyant sa joue enflammée contre la sienne. Je voudrais ma chambre.

— Viens avec moi, chérie ! lui dit Alice.

La petite fille embrassa Paule et revint vers son père, qu'elle baisa aussi avec folie en lui disant :

— A bientôt !

Puis elle sortit avec la jeune receveuse.

— Vous voyez, Monsieur, dit alors la jeune femme ; il est impossible de parler à Mireille des personnes chez qui elle se trouvait avant son abandon. Une terreur folle, qui pourrait lui être nuisible, s'empare d'elle. Que craint-elle ? Il est bien difficile de le deviner.

— Je ne saurai donc jamais où elle a passé ces années d'épreuves et de désolation pour nous ! Elle avait trois ans environ lors de son enlèvement ; elle ne s'en souvient pas.

— Non, dit Mlle Irène, à cet âge les souvenirs sont trop confus. On pourrait peut-être essayer de les lui rappeler !

— Je serai toujours retenu par cette crainte de l'affoler. En renvoyant les lieux de sa naissance,

peut-être éprouvera-t-elle un choc qui lui fera soulever ce voile de ténèbres.

— Vous allez me l'enlever de suite ? interrogea Paule, les yeux agrandis.

Des larmes y perlaient, et elle voulait les empêcher de couler.

Le comte la regarda, si touchante dans cette peine qu'elle ne pouvait surmonter.

— Je n'ai plus qu'elle !... dit-il presque craintivement.

— Cela est très juste, Monsieur, fit Mlle Irène, comme sera naturel le chagrin que nous éprouverons de ce départ. Elle est si mignonne, si aimante, cette enfant !

Cette fois les pleurs jaillirent des longs yeux d'azur.

Roger les vit, et sa sensibilité rendue plus grande encore par les jours d'angoisse qu'il venait de traverser en fut émue.

— Fixez vous-même une époque, Mademoiselle, dit-il, et je m'inclinerai devant votre décision ; ma reconnaissance et tellement immense !...

Et ses mains se tendaient vers elle comme pour un hommage.

Paule en fut touchée.

— Je voudrais assister à la Communion de Mireille, répondit-elle.

— Puis elle ajouta timidement :

— Elle n'aura lieu qu'au mois de mai.

— Nous attendrons ces six mois, car je ne crois pas que je puisse repartir sans ma fille : ma solitude serait si grande à Peilrac ! Pourriez-vous, Mesdemoiselles, m'indiquer une maison aux environs ?

— A Cléguer, je ne le suppose pas, dit Mlle Irène, mais à Pont-Scorff peut-être. En attendant, Montscorff vous est ouvert. Monsieur.

— Je vous remercie, Mademoiselle. Il m'aurait coûté de m'en éloigner en y laissant Mireille.

— Quelques kilomètres vous en sépareront, si nous trouvons à Pont-Scorff le logis désiré.

— Yvonne pourra nous renseigner de suite, fit Paule.

— Passons dans la salle à manger, alors. Vous voudrez bien prendre une tasse de thé, Monsieur de Peilrac ?

Le comte s'inclina.

Bientôt il s'asseyait près de sa fille, à la table du *lunch*, et son bonheur eût été complet si Marie avait pu le partager.

Yvonne, consultée au sujet de cette demeure, indiqua celle qu'ils avaient dû quitter à la mort de son père ; elle se trouvait à louer avec ses remises et son grand jardin.

— Je verrai cette maison demain, et dès que la location en sera conclue, je m'entendrai avec un tapissier de Lorient pour la meubler. Seras-tu contente, Mireille, d'avoir ton papa près de toi ?

Ah ! que la voix du comte se faisait tendre pour parler à cette enfant enfin retrouvée !

— Oh ! père !... Maintenant je n'ai plus rien à souhaiter.

Et son regard allait de Paule à Roger.

Une tendresse voila les yeux de M. de Peilrac. Il ne pouvait, lui, s'unir à la pleine joie de sa fille ! Mais pouvait-il lui dire : " Ne parle pas ainsi, ta mère est morte ! " Elle ne se souvenait pas de cette Marie si belle, son jeune âge la sauvait des regrets.

Il se maîtrisa pour ne pas assombrir cette heure si douce malgré tout pour lui, qui le réunissait à Mireille dans cette salle où la plus cordiale sympathie l'accueillait.

Roger songeait aussi, en regardant le fin profil de Paule, à la peine déjà manifestée par la jeune femme, et qui serait bien grande lorsqu'il la séparerait de la fille de sa tendresse.

Les sœurs et les amies y pensaient également ; aussi la réunion se serait-elle ressentie de ce malaise sans Mireille, dont la félicité était sans bornes.

Elle babillait et riait, se penchant tendrement tantôt vers Paule, tantôt vers son père, demandant un baiser à l'un ou à l'autre.

— Nous ferons de jolies promenades aux environs, disait-elle. Tu verras, père, comme il y a de belles prairies où coule le Scorff, et de grands bois aux arbres immenses, qui ombragent des fougères si fines !

Mais voyant que le comte ne s'unissait pas pleinement à son enthousiasme, il tomba un peu, et elle sembla heureuse lorsque Paule lui eut dit :

— Va conduire ton père dans la chambre rouge, Mireille.

— Elle sera la sienne, maman ?

— Oui.

Et la jeune femme ne put s'empêcher de rougir à ce mot si doux qu'elle aimait à recevoir. N'était-ce pas une amertume pour le comte de l'entendre prononcer par l'enfant quand la vraie mère était à peine froide dans son cercueil ?

Roger ne parut pas s'en formaliser.

Et cependant, lorsqu'il fut seul avec sa fille dans la vaste chambre aux tentures pourpres, qu'il devait occuper pendant son séjour aux Magnolias il la fit asseoir sur ses genoux, et bien doucement il lui parla de sa grand-mère, de sa mère morte si jeune, en l'appelant, en la pleurant, et les larmes de Mireille lui prouvèrent qu'elle s'unissait à son chagrin.

Et dans le petit salon où les deux sœurs s'étaient retirées après le départ de leurs hôtes, une autre scène attristante se passait. Paule, effondrée dans un fauteuil, pleurait déjà à grands sanglots cette Mireille tant aimée, et Mlle Irène, impuissante encore à la consoler, ne pouvait qu'unir ses pleurs aux siens.

\*

\* \*

Roger s'empressa de faire part à ses amis de toutes ses impressions.

Château de Montscorff, ce 23 novembre 18...

• Je l'ai retrouvée, mes chers amis !

Il est inutile, n'est-ce pas, de vous exprimer les sentiments qui remplissent mon âme, vous les com-

prenez, vous dont les cœurs palpitent aussi vivement que le mien sous la joie et la douleur.

J'ai revu cette petite Mireille, dont les traits enfantins n'ont pas changé pendant ces six longues années, et mes bras se sont ouverts bien grands pour la recevoir. Ah ! quels moments ! Comme il rachète les désespérances traversées !

Hélas ! ma félicité n'est cependant pas complète, puisque ma chère Marie ne peut en jouir avec moi !

Je veux vous raconter, selon mes promesses, tous les incidents de ce voyage entrepris malgré tout sous le doute cruel. Dans le wagon qui m'emportait seul et désemparé vers la Bretagne, ne m'étais-je pas imaginé que ce collier avait pu être enlevé du cou de ma fille morte pour en parer une autre ! Mais à peine en face de Mireille, mes yeux et mon cœur ont eu bientôt détrompé mon pauvre esprit troublé.

C'est à la mairie de Kerentrech que je me suis rendu tout d'abord. Le maire m'expliqua comment l'enfant trouvée ne put rester chez Mme Kerlan qui l'avait relevée mourante au pied de la croix. L'anémie terrible qui la dévorait demandait la pleine campagne pour être terrassée.

C'est alors que le Dr Conlau songea à Mlles de Montscoff qui habitent une propriété non loin de Cléguer, petit bourg des environs de Lorient. Elles voulurent bien recevoir Mireille, et c'est là que je devais la retrouver.

Mais auparavant je voulus voir Mme Kerlan qui réside à Kerentrech, je voulus lui exprimer l'extrême reconnaissance de tout mon être.

Dans une maisonnette où règnent un ordre admirable et un goût parfait, je fus reçu par une aimable jeune femme revêtue du seyant costume des campagnes lorientaises. A peine lui avais-je posé quelques questions, qu'elle s'écria :

— Vous êtes le père de Mireille ! . . .

— Qui vous le fait supposer. Madame ? lui dis-je, un peu anxieux, car sa réponse allait peut-être dissiper les doutes qui me torturaient encore.

— L'enfant vous ressemble d'une manière frappante, Monsieur ! Vos yeux surtout, si lumineux et si sombres à la fois, sont les siens.

— Ah ! Madame ! m'écriai-je, vous ne pouvez vous figurer combien cette affirmation m'allège le cœur.

Et je lui racontai mes tourments.

Puis ses enfants entrèrent, deux mignons bébés aux jolis yeux rieurs. J'eus plus à leur parler de celle qu'ils nomment encore leur sœur. Elle saura leur prouver qu'elle mérite ce titre en plaçant dans leurs menottes une dot qui les aidera à leur entrée dans la vie.

J'avais hâte de prendre la route de Montscoff. Après avoir laissé simplement parler mon cœur pour remercier Mme Kerlan de cette action généreuse qui l'avait fait adopter une petite abandonnée quand elle était déjà chargée de famille, avec une position des plus modestes, je la quittai, en lui promettant de revenir avec Mireille.

Bientôt les tourelles du château se profilèrent sur les grands arbres dépouillés du parc. Je congédiai le cocher qui m'avait conduit, et je m'avançai sous une avenue formée par de splendides magnolias, dont les longues feuilles d'un vert brillant n'ont rien à redouter de l'hiver, qui leur donne au contraire une nouvelle vigueur.

Une pelouse aux corbeilles de chrysanthèmes et de géraniums encore en pleine floraison étale son herbe fine devant le château. Au milieu, un jet d'eau y fait étinceler ses perles qu'irisait un rayon de soleil. Avec ses balcons enguirlandés de verdure, ce décor fleuri, ce bassin de marbre à l'eau jaillissante, cette demeure me rappelait en petit notre domaine de Peilrac.

Bouleversé par une émotion bien compréhensible au moment de me trouver en présence de ma fille, je montai le large perron et sonnai. Une jeune fille — la gouvernante de Mireille — vint m'ouvrir, et sur mon désir de voir Mlles de Montscoff, elle m'introduisit dans un petit salon où je trouvai ces dames avec une visiteuse.

A peine m'étais-je incliné devant elles qu'une porte s'ouvrit en face de moi : Mireille, éblouissante de beauté et de santé, y apparut.

Ah ! mes amis, comment vous décrire l'élan qui me porta vers elle ? J'oubliai tout : cette introduction dans cette pièce inconnue, ces dames que j'avais à peine saluées, à qui je n'avais rien dit du motif qui m'amenait, et, avec un cri d'ivresse, j'ouvris les bras à cette enfant tant pleurée et enfin retrouvée.

Se souvint-elle alors du père qui la faisait sauter sur ses genoux, où, petite fille aimante et tendre, elle aimait à se pelotonner ? A son nom prononcé d'une voix du timbre presque violent, elle courut à moi, et je la serrai sur ce cœur qui si longtemps avait battu d'angoisse en songeant à elle.

Cette première effusion apaisée, je me ressaisis et je pus l'expliquer.

Quelle noblesse de sentiment chez ces femmes qui m'accueillirent alors ! Quelles mères aimantes et dévouées ma fille a trouvées en elles !

L'aînée, Mlle Irène, a bien une cinquantaine d'années. Elle n'a jamais dû être belle, même dans l'éclat de sa jeunesse ; mais quelle distinction en toute sa personne ! On reconnaît en elle la fille d'une race vaillante et fière.

Mlle Paule est beaucoup plus jeune ; elle offre avec son aînée un parfait contraste, quant aux traits. Il est impossible d'oublier ce fin visage couronné de cheveux d'un blond doré, aux beaux yeux bleus, aussi purs, aussi jeunes que ceux d'un enfant, à la bouche fraîche qui s'ouvre sur des dents d'une éclatante blancheur.

Dans sa robe d'intérieur aux vaporeuses dentelles, avec cette taille svelte, ce teint aussi délicat qu'un lis, elle semblait un doux pastel d'autrefois s'animant soudain.

Comment ne s'est-elle pas mariée ? Je m'étonne qu'un tel charme soit demeuré enfoui dans ce petit manoir. Il doit y avoir un mystère dans cette vie si calme en apparence.

Si vous aviez pu voir ses yeux agrandis, ses lèvres frémissantes lorsque je parlai du retour de Mireille à Peilrac, vous auriez senti comme moi votre cœur se serrer en songeant aux tristesses qu'elle ressentira quand cette enfant qu'elle avait faite sienne la quittera.

Et c'est ce qui cause ma peine.

J'ai promis de lui laisser Mireille jusqu'en mai, époque où celle fera sa première Communion ; mais alors il faudra bien partir pour Bayonne. Et je me torture déjà à cette pensée.

Je pourrai essayer de rendre à Mme Kerlan le bien qu'elle a fait à ma fille, en dotant ses enfants. Mais pour elle, cette nature exquise, qui n'a pas hésité à adopter une inconnue jetée sur la route, comment le reconnaîtrai-je ? En lui enlevant cette fille de son âme !... Je ne veux plus songer à cette séparation, elle m'émeut trop profondément à l'avance.

Je vais donc passer quelques mois en Bretagne ; je résiderai sans doute à Pont-Scorff, petite ville située à quelques kilomètres du château. Mais je ferai venir de Lorient les voitures et les chevaux nécessaires pour diminuer la distance qui me séparera de ma Mireille. Elle reste à Montscorff, comme je l'ai promis à Mlle Paule.

Quant à l'enlèvement de ma chère petite à Peilrac, je ne puis encore me l'expliquer, puisque les lèvres de Mireille sont muettes à ce sujet. Plus tard peut-être ce mystère me sera-t-il dévoilé.

Minuit sonne à la pendule de ma chambre, et je vais clore cette trop longue lettre afin d'en écrire une seconde de vive gratitude à M. des Roulleaux, et goûter enfin un peu de repos : il y a tant de nuits que je n'ai dormi !

Si mon âme est toujours triste, elle n'est plus affolée ; un rayon s'est levé dans ma nuit, et je bénis cette lueur d'aurore que Dieu, dans son infinie bonté, a fait briller sur ma vie si désenchantée.

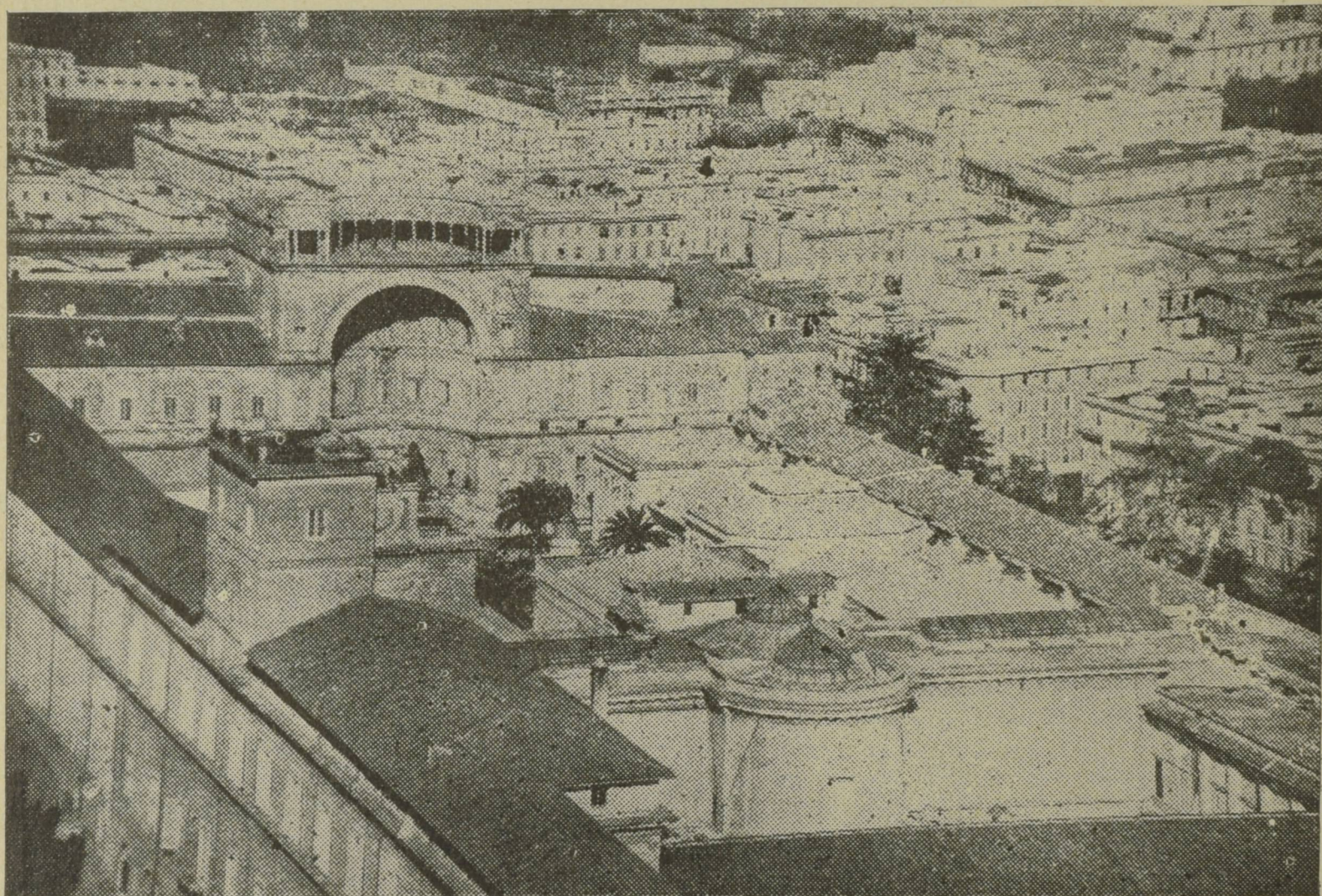
O Marie ! douce fleur trop tôt brisée, quel bonheur aurait été le nôtre maintenant !...

A bientôt d'autres détails, mes chers amis. Qui m'aurait dit, lorsque je quittai en désespéré votre île charmante, que j'allais retrouver en France une chère mienne me rattachant à la terre !

J'embrasse vos jolies mignonnes. Annoncez-leur quelle gentille compagne elles auront l'an prochain à Peilrac. Je baise les mains de Mme Falouzza, et je serre les vôtres, mon cher docteur, en vous disant à toujours !

Cte R. DE PEILRAC.

(A suivre.)



L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DU VATICAN.

Vue prise de la Coupole de Saint-Pierre.